



2014

# Jambville Atelier d'écriture

## Membres 2014

### **Marie-Thérèse Leroy**

100 chemin du Bout-Guyou  
01 34 75 32 01  
06 10 67 52 27  
mthleroy@yahoo.fr

### **Guy et Paulette Teindas**

95 chemin du Hazay  
Guy.teindas@wanadoo.fr

### **Christiane Rosset**

38 Chemin du Hazay  
01 34 75 40 64  
christiane.rosset@wanadoo.fr

### **Eric Rondeau**

99 route de la Bernon  
01 34 75 71 82  
eric.rondeau@astrium.eads.net

### **Alain Huré**

50 rue du Moustier  
01 34 75 39 81  
alain-ewa.hure@wanadoo.fr

### **Anne-Marie Marchay**

21 chemin des Noquets  
01.34.75.41.64  
anne-marie.marchay@wanadoo.fr

### **Patrick Futtersack**

01.34.75.33.79  
82 chemin du Hazay  
futtersack.patrick@wanadoo.fr

### **Régine Loubière**

loub.reg@laposte.net

### **Dominique Pelegrin**

dpelegrin@free.fr

### **Rozenn Lefort**

lefortrozenn4@gmail.com

### **Annie Maugard**

louisannie@wanadoo.fr

### **Françoise Poirier**

fvs@noos.fr

### **Clara Loubière**

.....  
.....  
**6 janvier 2014**  
.....

**Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Alain Huré, Patrick Futersack, Françoise Poirier, Eric Rondeau, Régine Loubière, Dominique Pelegrin, Anne-Marie Marchay, Annie Maugard, Guy Teindas.**  
.....

## **Françoise Poirier**

Il a voulu être candidat aux élections municipales.

La campagne, le porte-à-porte avec les râleurs, les agressifs. Les insultes. Les accusations vraies ou fausses. Ça fait deux mois que ça dure. J'en bouffe à tous les repas. Arrive le dimanche du vote. Ce n'est pas un jour comme les autres. Tu te réveilles et tu te dis : dans une douzaine d'heures, on sera fixé. La journée semble longue. Elle s'éternise quand arrive enfin l'heure de la fermeture des bureaux de vote.

Le dépouillement. Je choisis le bureau du centre ville. Je vais de table en table de dépouillement. Quelquefois, je croise le candidat, mon mari. Nous nous faisons peur. Une table arrive avec l'opposant largement en tête. « C'est foutu » me glisse-t-il à l'oreille. Puis il disparaît. Le dépouillement continue. Finalement les scores du bureau sont ceux de d'habitude : une légère avance de l'opposition.

Maintenant on attend fébrilement l'arrivée des responsables des quatre autres bureaux. Des bruits circulent. Contradictoires.

Je suis dans une bulle. Mutique. Tendue. C'est long, long, trop long.

Mon portable grésille : les amis, les enfants, la famille veulent savoir. Je ne réponds pas.

Les responsables des autres bureaux se pointent les uns après les autres portant la précieuse urne.

Le maire sortant affiche les résultats. Succession de soulagement quand les scores nous sont favorables suivie d'une chute de tension quand ils le sont moins.

Impossible, incapable de faire une addition. Ca bloque. Je ne sais plus compter. Je ne veux pas compter. Je veux arrêter le temps.

Sous son air sérieux, il a l'air si tendu, si anxieux, si petit garçon, quand tombe le score final : il a gagné !

Un sourire de béatitude m'envahit. Puis comme un chien fou, je tourne en rond, j'embrasse tout le monde, même ceux que je ne connais pas.

Il faut que cette tension s'évacue et soit remplacée par la joie de la victoire !

## **Alain Huré**

La voiture grimpa lentement la côte, la forêt profonde encadrait la route, ne laissant qu'une percée angoissante vide de tous véhicules, le ciel lourd écrasait les deux occupants de la vieille 4L jaune qui peinait, chargée au maximum. Lui, il conduisait, il s'efforçait de ne pas trop penser à l'autre côté de la montée en se concentrant sur le bruit du moteur qui avait des ratés suspects.

Elle, à son côté, tenait contre elle le chat, un matou énorme, bestiole de gouttière à moitié sauvage. Elle jeta un regard vers le siège arrière où s'entassaient leurs bagages. Puis, comme elle sentit la voiture changer de position, elle regarda de nouveau vers l'avant. En bas de la côte, fermant le paysage, barrant la route, le poste frontière avec ses bâtiments sinistres et ses barrières de béton qu'il n'était même pas imaginable, même en

rêve, de forcer avec une 4L... même un tank lancé à pleine vitesse ne l'aurait même pas éraflé. Et, au loin, par-dessus les casernements frontaliers, l'Ouest.

-T'es sûr que ça va passer ? demanda-t-elle, sans tourner la tête.

Il n'en était pas sûr, bien entendu, dans ce pays, on n'est sûr de rien, on a beau avoir tous les papiers, visas, tampons d'une ribambelle de services administratifs, on n'est jamais à l'abri d'un fonctionnaire zélé qui veut monter dans la hiérarchie du Parti. Mais il sourit en coin et dit.

-T'en fais pas, ils ne verront rien.

Il comptait sur la queue au passage, queue qui obligerait les douaniers à aller au plus vite, d'habitude, il y a toujours une dizaine de voitures... mais aujourd'hui, personne, ils voyaient les fonctionnaires en gris se tourner vers eux comme un seul homme et se préparer, tampons en main. Ils avaient l'impression d'aller vers la mort, d'ailleurs, la radio jouait la marche au supplice de Berlioz.

La voiture arrêtée, elle descendit, le chat dans les bras, elle le laissait se débrouiller avec la paperasse, elle ne supportait pas, elle qui avait passé son enfance à l'Est, de devoir discuter autour des visas avec ces types-là ! Le douanier prit les passeports, y compris les papiers du chat et s'enferma dans la guérite avec ses collègues.

Puis il sortit, sans un mot, rendit les passeports à l'homme et, d'un signe, demanda l'ouverture du coffre.

-Nous y voilà, pensa le conducteur.

Il ouvrit le hayon arrière, découvrit le coffre rempli de cartons. Le douanier tendit la main vers l'un d'entre eux, celui du dessous.

-Et merde, pensa l'homme. Il sortit le carton en jetant un regard vers sa femme qui avait compris, là-bas, au loin, elle resserra le chat contre elle. Il déchira les ficelles, le paquet s'ouvrit. Les tableaux apparurent, il les posa à terre. Le douanier fronça les sourcils. La femme s'approcha, elle savait qu'elle devait être là pour aider son mari. Le douanier demanda :

-Vous avez les autorisations pour ça ?

Au sol, une dizaine d'icônes, gouaches sur bois, que le père de la femme, peintre connu dans son pays, leur avait offert. Ils se défendirent comme ils purent, non, c'était juste des tableaux d'amateur, sans intérêt... le fonctionnaire, perplexe, n'en démordait pas. Au bout de dix minutes d'un dialogue fermé, il finit par se diriger vers le bâtiment principal pour aller chercher son chef.

-Merde, pensèrent les deux voyageurs.

Le chef, un gros et grand gaillard, uniforme impeccable, marchait d'un pas décidé. Son collègue lui expliquait nerveusement la situation. Il se planta devant les tableaux étalés à terre. Il tendit son index potelé vers l'un d'eux.

-C'est l'entrée à Jérusalem ?

-Oui, bredouilla la femme.

-Et ça, c'est la sortie d'Egypte, dit-il en montrant un deuxième.

-Oui, oui...

Il se retourna et, en repartant vers le fauteuil de son bureau :

-Remballez tout ça, j'ai rien vu.

La barrière de béton se levait lentement, un vent doux frisait les moustaches du chat.

.....  
.....  
**20 janvier 2014**  
.....

**Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Patrick Futersack, Françoise Poirier, Eric Rondeau, Anne-Marie Marchay, Annie Maugard, Christiane Rosset, Rozenn Lefort, Régine**

**Loubière, Clara Loubière, Paulette Teindas**

.....  
**La petite brocante intime de Philippe Delerm**

.....  
**Marie-Thérèse Leroy**

#### **Le moulin à café**

C'est un joli objet en bois qui permet de moudre des grains de café.

Après avoir versé vos grains de café, tournez vigoureusement.

Avantage : odeur de café embaumante.

Inconvénient : tendinite assurée.

Il a été remplacé par le moulin à café électrique puis par le café moulu et les dosettes pour machine à café.

#### **Le verre à moutarde**

Date : les années 50.

Décoration fine, dorée parfois clairsemée de points bleus, verts.

Résultat : un chef d'œuvre ringard.

Sa place : dans le placard.

#### **Le cosy**

Utile pour y déposer toutes sortes de petits objets inutiles, style poupée en coquillage, boule de verre en neige, bateaux à voiles, magazines et livres à lire (les autres sont sous le matelas)

Danger : ne pas basculer entre le mur et le bas du cosy.

#### **Le baromètre**

C'est un instrument de mesure qui prévoit le temps, le soleil, la pluie, le vent.

Il montre le temps aujourd'hui, hier demain.

Objet en général assez laid.

Existe encore dans les lieux touristiques.

#### **Texte sur le baromètre :**

Je suis le baromètre d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Je ne paie pas de mine, mais je suis très utile

Enfin je peux l'être.

Plus exactement je l'étais.

Car entre nous, Internet avec sa météo est un concurrent déloyal pour le baromètre.

Internet ne se voit pas. Faut toujours se méfier d'un ennemi invisible !

Rappelez-vous, même le président Hollande l'a clamé : « mon principal ennemi est invisible ». Il parlait de la finance. Je parle d'Internet, mais c'est pareil.

Moi, au moins, je me pose là, fier d'être un objet décoratif, avec une splendide ancre marine, rapportée de l'île de Groix.

Coincé entre la porte de la cuisine et le frigo, je rappelle à ceux qui me regardent l'odeur du sel, le bruit des vagues, les déferlantes sur les rochers.

Internet, lui est inodore, sans saveur, rien à voir !

.....  
**Régine Loubière**

**Tube Vicks Vaporhume:** Petit ustensile qui allait bien dans son sac à main l'hiver. On l'achetait chez le pharmacien. Un petit capuchon qui fait clic quand on le ferme. On aspire et une odeur mentholée envahit le conduit nasal, pour permettre de mieux respirer en cas de rhume.

**Le cure dent:** Petit bâtonnet, plus fin qu'une allumette, qui per-

met d'extirper les aliments restés coincés lors de la mastication. On le trouve sur les tables de restaurant, chez soi (dans ce cas, on l'utilise aussi pour préparer des amuse-bouches pour l'apéro et là, c'est un deux en un).

**Le béret:** Couvre-chef plat, souvent de couleur sombre (noir ou bleu marine), utilisé au 19ème et 20ème siècle par les anciens, mais aussi les scouts d'Europe, entre autres. Aussi bien porté en été comme en hiver. Porté aussi par les matelots, mais celui-ci a une forme moins plate et arbore un joli pompon.

**Le sous-pull en nylon:** Pouvait être mis sous un débardeur, une robe, un chemisier, une salopette. Il a eu droit à toutes les couleurs. Très étriqué, très étriquable. Produit à ses heures de l'électricité.

#### **Texte sur le béret de Pépé:**

Lorsque j'étais enfant, je rendais très souvent visite à pépé Robert et mémé Caviche. Ne me demandez pas pourquoi on l'appelait ainsi, je ne l'ai jamais su. Mes arrière-grands-parents étant picards, c'était peut-être un petit nom en patois. Il va falloir que je me renseigne. En fait, son prénom était Georgina. Prénom dont j'ai hérité en deuxième position.

Comme je narrais au début, j'allais donc plusieurs fois dans l'année, dans la Somme, dans un petit village du nom de Saint Ouen, situé non loin d'Amiens et de Flixecourt pour ceux qui connaissent un peu la région, rendre visite à mes arrière-grands-parents. Le plus grand souvenir que j'ai de pépé Robert, c'est son béret. Je devrais dire ses deux bérets. Il avait celui de tous les jours et l'autre pour les grandes occasions ou le dimanche. Je n'ai jamais bien compris pourquoi, car ils étaient tous deux identiques. Je les revois l'un à côté de l'autre, accrochés au porte manteau. Jamais je ne l'ai vu sortir sans. Même pour aller cultiver son potager, le béret était sur sa tête.

.....  
**Françoise Poirier**

#### ***Un panier à salade***

Ce n'est pas un camion de police

C'est une sphère en fil de fer pourvue de deux longues anses en fer aussi.

On remplit la sphère de salade qui vient d'être lavée et on secoue énergiquement.

#### ***Le foulard que l'on met sur la tête et qu'on noue sous le menton***

Comme BB

Comme Grace de Monaco

On peut alors conduire une décapotable comme Françoise Sagan.

Et on n'est pas décoiffée.

#### ***Le tricotin***

C'est un long cylindre creux en forme de bonhomme

Sa tête est pourvue de petits clous comme le tapis d'un fakir

Vous entrelacez, tissez de la laine autour des clous

Un colombin de plus en plus long apparaît alors à l'autre bout du cylindre par les pieds.

La chaînette peut mesurer des mètres

A quoi ça sert ?

Quand ils font du tricotin, vos enfants ne se chamaillent pas.

C'est enfin le silence à la maison.

### ***Le juke-box***

Gros comme un congélateur

Le couvercle transparent laisse apparaître un tableau

Sur le tableau, une liste de chansons et de leurs chanteurs

Pour chaque chanson, un code et une image : A3, Q7, V9....

Devant vous un clavier avec des touches

Vous mettez des sous dans une fente sur le côté

Vous choisissez une chanson en pianotant son code

Une minute après, vous l'entendez

L'ancêtre du walkman en plus convivial

### ***Les aiguilles à tricoter***

Des baguettes en plastique, en métal ou en bois d'environ 40cm de long qui fonctionnent par paire, de diamètre variable et dont un des deux bouts est pointu.

Souvent enveloppées dans du papier de soie dans des boîtes allongées et peu épaisses

Sans explication, on peut les utiliser pour se curer les oreilles, se gratter le dos...

Les faiseuses d'ange s'en servaient également.

Après explications, elles servent à tricoter, c'est-à-dire à se fabriquer des pulls, des écharpes, de la layette en laine.

Les tricoteuses habiles et rapides font cliqueter harmonieusement les deux aiguilles quand elles s'entrechoquent.

### ***Texte sur le panier à salade***

Il était présent dans tous les foyers. Un peu embarrassant, il était souvent accroché au mur de la cuisine. La ménagère effeuillait la salade. Chaque feuille jetée dans l'évier rempli d'eau froide vinaigrée. Les feuilles jaunies et fanées étaient mises de côté pour les poules.

La ménagère remplissait le panier à salade des feuilles bien lavées, le fermait hermétiquement et courait vite le secouer à la fenêtre.

Il ne faisait pas bon passer à ce moment-là. Votre belle robe blanche bien amidonnée risquait d'être arrosée.

## **Alain Huré**

***Le Tepazz*** : appareil outrageusement coloré avaleur des 45 tours, dévoreur de piles, au son nasillard, résistant aux pique-niques, surprises-parties, coups de pied des rockers débutants, a commencé avec les Chaussettes Noires et terminé avec la mort du saphir.

***La feuille de Letraset*** : Feuille d'une belle couleur bleue clair, chacune ayant tout l'alphabet dans une police et une taille précise, sorte de décalcomanie de lettres qu'on frottait avec un vieux stylo bille pour les transférer sur le document. Au bout de quelques temps, il manquait toujours la lettre qu'on voulait et on rachetait une autre planche. Les lettres transférées l'étaient souvent de travers, le scotch seul les supprimait.

***Les housses*** : sorte de tchadors pour meubles de prix, ou supposés tels, qui les recouvraient dans la salle à manger en attendant les jours d'anniversaires, fêtes, Noël ou Pâques.

***Le Rubik's cube*** : invention diabolique d'un Hongrois, Ernő Rubik, qui a rendu fou une génération qui n'a souvent réussi qu'à faire un seul côté coloré sur les six.

***Texte sur la scie musicale*** : fausse scie, souple, de taille variable, qu'un archet transforme en instrument de musique, que

seuls 0,0005% de la population apprécie.

Magasin Paul Beuscher, à la Bastille, là, j'étais sûr que j'en trouverai. Je suis rentré et j'ai regardé, autour de moi, les guitares, les violons, les pianos, les batteries, les saxos... je n'en ai pas vu. Le vendeur finit par s'approcher, j'ai fini par lui demander, presque honteux :

-Vous avez des scies musicales ?

Il en avait, bien sûr, et des belles, j'ai pris la plus grande avec un archet de violoncelle, c'était pas donné mais un rêve, ça n'a pas de prix.

-Vous voulez des cours, rajouta-t-il ?

Oh, l'autre, et puis quoi encore... je lui tournais le dos et rentrais par le métro, j'avais l'impression de sortir du Bhv, rayon bricolage mais je savais, moi que j'avais le plus bel instrument du monde... du moins pour moi...

Le supplice a commencé à l'appartement, ma femme n'ayant pas la même conception de l'art, surtout que j'avais beau tripoter l'engin dans tous les sens, rien ne sortait, je l'étirais, le pliais, essayais l'archet de haut en bas puis de bas en haut, aucun son harmonieux, quelques grincements sinistres, rien de plus. Ewa se moquait de moi, j'avais déjà fait le même genre d'achat idiot avec le monocycle qui traînait maintenant dans la cave...

Et puis, quelques mois plus tard, un jour, à la station République, le miracle. Du plus lointain du couloir, le son gracieux d'une scie qui jouait du Bach, je n'y courrais pas, j'y volais. Un vieil homme, en costume, lunettes sérieuses sur le nez, jouait, grave, avec tout son cœur. Je suis resté une bonne demi-heure, il a enfin compris que je voulais quelque chose. Il m'a montré comment tenir la scie, la plier en extension, comment tenir l'archet, tous les secrets pour sortir ces trémolos.

Un ancien proviseur de lycée, à la retraite, il passait ses matinées dans le métro pendant que sa femme faisait le ménage, encore une qui ne comprenait pas la beauté magique de ce son fantomatique. Il prenait les pièces de monnaie qu'on lui jetait et les redistribuait aux clochards quand il rentrait manger le midi.

Il m'a tendu son instrument, signe de respect, entre vrais musiciens. J'ai quand même eu la sagesse de refuser de l'essayer devant la foule qui passait.

## **Paulette Teindas**

### ***Le blaireau***

Genre de pinceau monté sur un manche court dont les poils sont taillés en biseau. Prendre une coupelle, y mettre la pierre à savon; mouiller le blaireau avec de l'eau et émulsionner jusqu'à obtention d'une pâte crémeuse et onctueuse; appliquer sur le visage et commencer le rasage.

### ***Porte-jarretelles***

Mettre l'objet autour de la taille; enfiler les bas, puis les attacher sur quatre côtés en haut de la cuisse grâce aux petites pinces recouvertes de caoutchouc. Résultats assurés sauf en cas de pinces défectueuses: on risque une descente de bas!!!!

### ***Monocle***

Petit verre de lunettes: ouvrir grand la paupière comme si vous aviez l'air très étonné et essayer d'y faire tenir votre prothèse (question d'habitude).

### ***Papillotes***

Ancêtre du bigoudi. Prendre chaque mèche de cheveux, la tortiller et l'envelopper d'un petit papier; tenir bien serré; pour une meilleure tenue, humecter la mèche avant.

### **Phonographe**

Prendre le disque en évitant de mettre les doigts dessus, puis l'essuyer avec un petit chiffon; prendre le bras en acier et vérifier l'aiguille; tirer le bras vers l'arrière; la plaque tournante se met en route, viser le premier sillon y déposer délicatement l'aiguille et bonne musique à vous!!!

### **Moulin à café**

Petit appareil permettant de moudre les grains de café. Remplir le moulin; coincer le moulin fermement entre vos cuisses; prendre la manivelle et commencer à tourner dans le sens des aiguilles d'une montre ; travail fastidieux mais quelle récompense!!!

### **Hula-hoop**

Cercle de plastic dans lequel vous rentrez; montez à hauteur de votre taille et commencez à vous remuer pour le faire tourner autour de vous; les plus doués le feront monter et descendre. Peut aussi se pratiquer avec plusieurs cercles.

### **Texte sur le blaireau**

C'était le dimanche matin, et c'était aussi tout un cérémonial. Le grand-père, en marcel, prenait position devant son lavabo, une casserole d'eau bouillante à la main; il versait délicatement l'eau pour éviter de se brûler. La serviette à franges en nids d'abeille autour du cou, il commençait l'émulsion en frottant le blaireau sur la pierre à savon puis, se regardant dans la petite glace ronde suspendue au mur à l'aide d'une ficelle double, il saisissait le coupe-chou, tirait la peau de sa joue de l'autre main puis passait la lame affûtée sur son visage. Chaque fois, le surplus mousse poils terminait dans l'eau du lavabo; je me souviens toujours de cette vision de boules de mousse poilues. Puis il s'essuyait le visage, commençait à se tapoter les joues puis, avec un regard satisfait, il se regardait une dernière fois avant de ranger son matériel

### **Patrick Futtersack**

**LUNETTES** : Objet marchant par paire mais servant aussi aux mères. Se met curieusement sur le nez, ce qui n'a rien à voir, et s'accroche fébrilement aux oreilles sans pour autant faciliter l'audition. En verre et contre tous, n'existe pas à la taille des éléments qui ont défense d'y voir.

**BOULE A NEIGE** : Objet réputé décoratif qu'il vaut mieux ne pas trop secouer si l'on veut admirer le sujet qui y est enfermé. En vente partout dans le monde, là où les touristes sont susceptibles d'acheter n'importe quoi pas cher pour offrir aux amis à leur retour de voyage.

Existe le chameau sous la neige, le petit Jésus sous la neige, des personnages sur la plage sous la neige, et des collectionneurs de boules à neige sous la neige !

**BOUILLOTTE** : Outre en caoutchouc destinée à contenir de l'eau très chaude pour vous réchauffer les pieds dans votre lit si vous dormez seul. Tient la chaleur tant que son bouchon veut bien résister aux frottements de vos doigts de pieds d'une part, et à la pression de l'eau d'autre part.

En cas de fuite surprise simulant le pipi-au-lit, appeler" blabla pas de tracas assurances" qui couvrira le dégât des eaux.

**MOULIN A CAFÉ** : Petit moulin Peugeot utilisé jadis pour

moudre le café en grains. Se positionne entre les cuisses et sert, entre autres, à vous gratifier de super-pinçons mémorables à l'intérieur des cuisses si vous avez la malchance de le manipuler un peu vigoureusement.

Il vous assure aussi de bons tours de reins quand vous vous avisez de ramasser les grains tombés par terre lors du chargement de l'appareil.

**TIRE-BOUCHONS POUR GAUCHERS** : Invention subtile créée par un droitier pour se moquer de ses invités et assurer de bonnes crises de rire.

Permet à ses amis empressés de rendre service, de n'aboutir qu'à amuser l'assistance.

Effet garanti.

Autre intérêt: Permet d'éviter une trop grande consommation de vin.

**Texte sur les BROCANTES** : Les brocantes, les brics-à-bracs, les vide-greniers, les bourses d'échanges, autant de lieux et de moments privilégiés où l'on ne croise pas seulement des badauds ou des personnes en quête de bonnes affaires, mais aussi des collectionneurs.

Oui, des collectionneurs, ça se voit car ils dénotent par leur façon d'observer, de regarder, de chercher et de se précipiter d'un geste volontaire sur tel ou tel objet, bien précis, objet qu'ils saisissent, qu'ils observent sous toutes les coutures, qu'ils analysent soigneusement, qu'ils convoitent très ostensiblement, mais toutefois en essayant de ne pas trop montrer leur intérêt afin de ne pas mettre en difficulté la négociation sur le prix qu'ils concotent déjà dans leur tête.

Et celui-là qui regarde fixement une boule à neige, qui s'en saisit, qui la renverse, qui attend que la neige retombe et se repose, et qui recommence trois fois de suite comme pour s'assurer du résultat positif d'un test de fiabilité de cet objet étonnant, unique semble t'il.

Je m'approche, je regarde la boule : Un chameau en plastique sur un sol peint en sable.....sous la neige ! Non ! Quelle imagination ! Quelle création originale, inédite ! Encore fallait-il avoir osé y penser...

Je suis stupéfait et remonte mon regard pour mieux voir le visage de l'homme en question.

Etonnant ! Etonnant de voir les yeux passionnés qu'il porte à cet objet.

Alors, je ne résiste pas de lui adresser la parole:

- Bonjour. Vous êtes intéressé par cette boule à neige ?

- Oui !

- Ah bon !

- Ben, je suis collectionneur J'en ai déjà 450 chez moi, toutes exposées dans des vitrines dans mon séjour. Mais celle-là, un chameau sous la neige, bon sang, incroyable, je ne l'avais pas encore.

Je restais bouche bée, incapable d'entreprendre un quelconque dialogue sur ce sujet intellectuel avec un tel fin connaisseur. Il tendit le trésor en question vers le vendeur en me tournant le dos, et j'entendis :

- Combien ?

Je n'ai pas attendu la suite. J'ai continué mon chemin de simple visiteur à travers les stands de ce grand déballage.

### **Eric Rondeau**

Glossaire :

Nom certainement très ancien qui n'inspire rien de bon, rebutant

même, mais on ne saurait dire pourquoi.

Cette mauvaise image pourrait être due à une facheuse ressemblance avec un autre mot représentant quelque chose de désagréable ou de repoussant, mais ce n'est pas le cas. Peut-être est-ce parce qu'il fait le lien entre glauque et faussaire, ou entre glaucome et ossuaire, en tout cas il n'est pas joli.

Mais ses copains ne valent pas mieux.

Lexique : l'excité, le kyste ou encore le "ksi" lorsque j'éternue.

Et que dire de son équivalent d'Outre-Manche ? Acronyms : acrimonie, accros.

Et comment dit-on Outre-Rhin ? Glossar, connard !

Pourtant le mot glossaire signifie structuration, logique, il représente l'ordre, alphabétique en tout cas. Son existence est d'une aide précieuse et même parfois indispensable pour le néophyte qui veut savoir ce qui se cache derrière les abréviations secrètes de certains ouvrages autrement réservés "à ceux qui ont à en connaître".

Pour celles et ceux qui ne seraient pas encore convaincus du mauvais choix de ce nom de baptême imaginez Fanfan la Tulipe, alias Gérard Philippe, et la belle Gina Lollobrigida enfin réunis dans le bonheur pour l'éternité et qui à la fin du film se marièrent, eurent beaucoup d'enfants et appelèrent leur petit dernier : Glossaire.

Pendant qu'ils y étaient pourquoi ne pas l'avoir appelé progéniture ?

## Clara Loubière

### *Coiffeuse :*

Dimension : immense quand on ne fait qu'1m30.

Ce meuble contient tous pleins de trésors. On y trouve des milliers de maquillages, à tel point que l'on se demande comment il peut se refermer. Objet banal pour les dames, magiques pour les petites filles s'imaginant déjà en princesse.

### *Balançoire :*

Objet sournois, amusant d'un point de vue extérieur mais peut se révéler très dangereux lorsqu'on décide d'y descendre sans même attendre l'arrêt.

Effets secondaires : Fracture du bras et 3 mois de plâtre.

### *Portable :*

Objet de survie pour les jeunes. Cet objet peut causer des dépressions et anxiété en cas de panne ou de perte.

Moyen de communication miniature permettant de s'informer de tout et surtout de rien, de partager, de parler, d'écrire, prendre des photos et vidéos, jouer quand on s'ennuie ... Sinon il sert aussi à téléphoner.

### *Cassette VHS :*

Synonyme : Disney. Ce synonyme n'est compatible qu'avec les enfants d'avant 2000.

Qualité : très (très) loin de la HD, son parfois non mélodieux dû aux nombreux rembobinages. Rien pour plaire aujourd'hui mais pourtant tellement mieux que les DVD.

### *Texte sur la Coiffeuse :*

•Qu'est-ce qu'il y a dedans Mamy ?

Je me souviendrai toujours de la première fois où ma grand-mère a ouvert ce tiroir. Juste sous mon nez se trouvaient des crayons noirs, des poussières de toutes les couleurs, des tubes de toutes les formes.

•C'est ici que je range mon maquillage, m'avait-elle répondu.

Mais comment peut-elle tout mettre sur son visage ?

Les trésors que contenait ce meuble m'intriguaient, ainsi je pouvais passer des heures devant le tiroir ouvert et tester quelques crayons de couleurs pour le visage. Rien à voir avec le maquillage que Mamy portait !!!

3 février 2014

**Marie-Thérèse Leroy, Rozenn Lefort, Christiane Rosset, Guy Teindas, Paulette Teindas, Françoise Poirier, Régine Loubière, Clara Loubière, Annie Maugard, Alain Huré**

**Philippe Delerm, Le bonheur, tableau et bavardages. Un lieu, aimé ou non.**

## Françoise Poirier

C'est la dixième ou la onzième ou la douzième fois que j'y reviens.

Fin novembre, quand je commence à avoir faim de soleil, l'envie d'y retourner s'immisce en moi et me taraude.

Je souffle l'idée à mon mari. Au début, il râle : « Encore ! ». Il m'énumère tous les autres lieux qu'il nous reste à découvrir. Mais, j'arrive à le convaincre.

Neuf heures d'avion pour y arriver. Je suis épuisée. Puis 1/4h de taxi pour atteindre l'embarcadère. Je commence à avoir chaud. J'ôte un pull. Je retrouve mes forces. Je me sens bien. Je suis heureuse. Il reste pourtant encore ½ h de bateau et 15 minutes de route.

Aucune importance. J'y suis déjà. J'observe les autochtones qui vont prendre le bateau. C'est le 25 décembre après-midi : des enfants des familles chargés de paquets, de jouets.

L'arrivée dans l'île. Je suis chez moi. A l'aise. Légère. Restent 8 km de route qui longe la mer ; Je « hume ». Je sens.

Rien n'a changé. Ici la vie s'arrête de tourner

Arrivée au gîte. / Une chambre et une douche:/ lavabo /:WC. La cuisine ? Une paillasse spartiate à l'extérieur.

Le minimum vital pour moi. Pas une tente. Pas une caravane. Je suis chez moi dans un petit solide, dans du dur.

Aucune servitude. C'est si petit.

Tu dors dans un drap que tu tires le matin. Ta serviette de toilette sera sèche en 2 heures.

Pas d'odeur de cuisine : elle est dehors.

L a langouste que tu vas chercher au cul du bateau.

Les avocats, les tomates, les citrons verts que des mammas noires te vendent sur la place du marché multicolore.

Le petit punch...

Tu les dégustes autour d'une table plantée devant la cabane.

Le temps s'arrête. Aucun devoir. Que de la contemplation.

Mon havre se situe à Marie-Galante. Pour rien au monde, je voudrais y vivre.

Il est ma parenthèse. Il est mon luxe.

## Paulette Teindas

La porte d'entrée au bout de la rue pavée était très lourde et la grosse poignée dorée bien astiquée trop haute pour ma taille; on allait chez grand-maman à Montreux. Dès l'entrée, une odeur très particulière montait au nez. C'était indéfinissable, un mélange de bouillon cube Maggi, de soupe de poireaux, de pot au feu, que sais-je encore, tout ceci mélangé au parfum d'une lessive pour les sols.

On était juste dans l'entrée de ce vieil immeuble de six étages que déjà toutes ces odeurs m'assaillaient. Je ne saurai dire si j'aimais ou non mais, pour moi, elles m'étaient familières. Environ quarante ans plus tard, j'y suis retournée et l'odeur était toujours la même.

Au niveau des boîtes aux lettres, une porte au fond, la réserve pour les vélos.

Bref, il fallait attaquer la montée car grand-maman habitait au dernier étage, sans ascenseur bien sûr et les marches de granit étaient très hautes pour mes petites jambes. J'arrivais en haut bien fatiguée mais cette fatigue disparaissait en voyant le visage souriant de ma grand-mère sur le pas de la porte. Tout était si différent de chez nous: la cuisine, très simple, donnait sur une façade rocheuse d'où jaillissait une cascade. Ce bruit constant, je l'ai encore dans les oreilles, un bruit sourd et grave. Sur le rebord de l'évier, un canari chantait et, le soir, elle le couchait en lui posant un torchon sur la cage. Sur la nappe cirée, presque en permanence, la théière, la petite assiette avec quelques rondelles de citron et le pot de confiture de cerises d'un noir profond. Elle m'asseyait sur une chaise et me coupait ma tartine en petits dés, le bavoir autour du cou. L'entrée était très grande et sur un vieux fauteuil en osier sombre; contre le mur du fond, une grande horloge dont le coucou sortait toutes les heures. Mais cette horloge sonnait aussi les quarts, les demis et encore une fois les heures. Son chant aussi m'était familier et je l'aimais.

Sur un vieux fauteuil en osier couvert d'un coussin en tapisserie jaunie dormait Fridolin, le chat de la maison. Il n'était pas très sympa, ce chat noir. Je pense qu'il n'aimait pas les enfants! Puis on arrivait dans sa chambre: un lit très haut et le duvet de plumes d'oies; j'aimais cette chambre pleine de souvenirs personnels. Deux grands portraits en médaillons, l'un d'un monsieur avec de grandes moustaches et un air sévère et l'autre de sa femme, je suppose, avec un très long nez; peut-être ses parents ou ses grands-parents ?

On aurait pu compter les centimètres carrés libres sur les murs de cette chambre car ce n'était que portraits et tableaux, photos et images pieuses! Sa coiffeuse à trois miroirs, pleines de boîtes d'où sortaient colliers, bagues et autres bracelets, un vrai plaisir pour une petite fille qui passait quelques jours chez sa grand-mère ;

Oui j'ai aimé cet endroit et avec l'âge j'y repense souvent.....

## Rozenn Lefort

*Consigne : Une personne et un lieu.*

Elle poussait une grille étroite mais ouvragée au 12 rue Victor Hugo à Pontoise quand elle se rendait prendre le thé chez Mme L., une vieille dame charmante au chignon argenté roulé en banane et retenu par un peigne en corne et sûrement par quelques épingles neige discrètes pour qu'il tînt si bien !

Elle traversait une courette agrémentée d'un petit parterre de rosiers entouré d'un mince alignement de buis. Puis elle tirait sur une chaîne pour actionner la clochette au son argenté.

Invitée de l'intérieur à entrer, elle pénétrait dans cette maison au charme anglais qui fleurait bon les meubles et parquets cirés, les effluves de gâteau, de brioche, de tarte ou de compote de pommes. Elle posait le petit journal de dames auquel Mme L. était abonnée depuis fort longtemps, sur le guéridon de l'entrée pendant que l'hôtesse s'empressait d'enlever son tablier à bretelles et volants qu'elle accrochait méticuleusement à la patère de la cuisine.

Tout à leur rencontre, les deux femmes complices s'asseyaient dans le petit salon, non sans avoir une fois de plus, admiré la vue plongeante sur les coteaux de l'ermitage, et deviné l'esquisse d'un méandre de l'Oise au loin.

Les deux fauteuils de bridge qu'elles occupaient étaient sobres, tendus de velours vert avec des accoudoirs en arrondi d'un bois patiné sombre. Car Mme L., toute classique et discrète femme d'intérieur qu'elle était, avec ses lunettes qu'elle remontait régulièrement à l'aide de son index et d'un retroussement de nez était une passionnée de jeux de cartes.

Le mercredi était rituellement le jour du thé. Ce jour-là elle organisait deux, trois ou quatre tables gigognes selon le nombre d'invitées pour y poser son service anglais avec force napperons et petites serviettes brodées à ses initiales au point de bourdon et repassées impeccablement.

Mais le jeudi, elle déplaçait une table carrée aux pieds escamotables tendue de feutrine verte et son salon prenait une toute autre allure. Ce jour-là, plus question de commenter la vue plongeante sur l'Ermitage ! C'était du sérieux, du tournoi, des points, une cagnotte ! Seul le chat, impassible, lové entre le radiateur en fonte décoré de style rococo et le rebord de fenêtre ne changeait pas ses habitudes.

Quand elle prenait congé, elle restait toute la soirée sous le charme désuet et chaleureux de Mme L., qui, tout en la retenant encore quelques instants, se munissait de son sécateur :

-Attendez, je vais vous choisir une rose... une Mme Jacqueline Meilland, la plus belle !

## Guy Teindas

Il habitait une vieille maison du Perche perdue au milieu de champs immenses. A l'origine, il s'agissait d'une ancienne longère de dimensions réduites, petite ferme du 18<sup>ème</sup> siècle qui logeait toute une famille de paysans.

Il y a trente ans, il était tombé amoureux de cette ruine déjà dans un état de délabrement avancé et destinée à une destruction prochaine compte tenu de sa structure attaquée par les années d'absence de vie humaine. Elle se composait à l'origine d'une seule pièce habitable qui rejoignait un espace borgne, probablement un cagibi servant d'entrepôt des denrées sommaires pour alimenter une famille paysanne. A l'opposé, se trouvait l'étable en terre battue qui conservait encore l'auge où les animaux venaient se nourrir avant d'entamer un repos hors des intempéries ; C'est là qu'on venait les traire à heure fixe, le lait constituant le principal revenu des fermiers avec les produits de la basse-cour.

Notre personnage entreprit la restauration de cette mesure, il arracha les tomettes rouges afin de les faire sécher, les brosser, les nettoyer avant leur réutilisation après les travaux d'assainissement du sol gorgé d'humidité. La cheminée rustique qui trônait dans le fond fut réhabilitée par la pose d'un splendide manteau de chêne taillé dans une grosse poutre découverte dans le poulailler. En abattant la cloison de séparation avec l'étable, le séjour devint un espace agréable ; Rusticité oblige, l'auge fut conservée pour prouver les origines de la maison. L'échelle d'accès au grenier fut remplacée par un escalier original en forme de crémaillère rappelant celle qui ornait l'âtre de la cheminée.

Dans les combles furent aménagées deux belles chambres mansardées, emprisonnées de part et d'autre par des fermes rustiques de chêne naturellement ; L'artisan menuisier déclara en les examinant qu'elles étaient solides comme de l'os. Les portes et fenêtres de sa fabrication ne pouvaient être que de chêne mas-

sif, l'emploi d'une autre essence eût été un véritable blasphème dans un tel environnement.

Pour conserver l'aspect rustique de sa demeure, il installa dans l'ancienne grange une presse à cidre transformée en table de salle à manger dont il avait conservé la vis centrale ainsi que les canaux étroits d'évacuation du jus de pomme. Dans la cour, était exposée une charrue en fer qui comportait encore le siège métallique à tous, en forme de fessier convexe. Le propriétaire en avait fait un présentoir à fleurs. En guise de portail, il avait installé, après modification, deux robustes ridelles, elles aussi découvertes dans le fond du petit poulailler en ruine. Sa restauration faisait partie du prochain plan de dépenses pour continuer d'agrémenter ce joyau rural.

## Alain Huré

L'escalier est verrouillé, le bois craque sous leurs pas, surtout à partir du deuxième étage, la lumière manque, il faut qu'ils allument leurs lampes de poche, les deux cousins. Tout en haut, sous les combles, une petite porte toujours ouverte, leur chambre. Leurs parents étaient en face, dans la grande maison de vacances sur les bords du lac Léman, mais en cette année 1961, ils y faisaient des travaux et ils ne pouvaient pas y loger les deux enfants, garçons de treize ans, cousins tellement proches qu'ils en semblaient jumeaux. La solution vint du curé, il y avait bien ce vieux presbytère juste en face de chez eux, dans lequel une chambre ferait l'affaire pour des gosses. Les cousins, fiers de cette indépendance, avaient la clé de ce lieu désert, presque abandonné, ils y venaient le soir, épuisés de leur journée de jeux et de marche. La porte de la chambre ouverte, la pièce mansardée était longue, sans âme, un vasistas donnait sur le ciel étoilé. Au fond, près d'un lavabo au seul robinet d'eau froide une armoire bon marché. Quand ils avaient ouvert la porte de l'armoire, pour y ranger leurs affaires, la vue d'une statue de Saint Joseph, d'un bon mètre de haut, à la peinture écaillée, au plâtre friable, les avait fait rire... enfin, surtout le pot de chambre qui couvrait sa tête. Autour du saint, des vieux livres de prière, des bougeoirs, tout un bric-à-brac religieux antique autour duquel les deux gamins glissèrent leurs shorts, leurs pulls et leurs bas-kets comme ils le purent.

Mais c'était la vierge qui les remplissait de joie. Posée sur la poussière de l'armoire, le jour, rien ne la distinguait mais la nuit, la lampe une fois éteinte, elle illuminait la pièce de la lumière qu'elle avait emmagasinée, ils s'amusèrent de la couvrir de leurs affaires pour faire des effets de couleur pas toujours de bon goût. Rien que ça aurait rendu ce lieu inoubliable. Mais les lits... chacun avait un lit simple, au matelas antique dur comme la pierre, à l'oreiller assorti. Les draps, leurs parents les avaient fournis, la couverture aussi. Le soir tombé, quand ils montaient se coucher, après des ablutions extrêmement rapides, c'est l'âge qui veut ça, ils se postaient près des lits et, d'un coup sec, tiraient les draps en hauteur, dévoilant des dizaines, si ce n'est des centaines, d'araignées surprises que les deux gamins faisaient s'enfuir en rigolant avant de se glisser dans le lit. La nuit, les araignées revenaient, curieuses, profitant de la lune qui éclairait la pièce, et leur passaient sur le visage et les mains dans un fricotis de pattes minuscules qui les chatouillaient bien mais rien ne pouvait les réveiller, les cousins, après les journées chargées de l'air de la Haute Savoie.

## Marie-Thérèse Leroy

Près du Cap de La Hague, quelque part au bout d'un chemin

tortueux se trouve le jardin de Prévert. Il faut le savoir et le trouver. C'est pourtant dans ce village d'Omonville dans la Manche que Jacques Prévert s'est fixé le plus longtemps et qu'il y a fini sa vie. Le gardien, un ami du poète, y vit encore ; Il vous rattrape sans complexe lors de votre visite et vous demande : « avez-vous des questions à poser ? ». C'est un bavard intarissable, mais la beauté de ce lieu qui par je ne sais quelle magie reste sauvage vous empêche de le questionner. On a plutôt envie de s'arrêter et de rêver !

D'ailleurs c'est ce que faisait Prévert devant ces « gunneres » plantes géantes brésiliennes. Je les ai vues tout à l'heure dans le village, le cantonnier essayait d'en venir à bout. C'est lui qui m'a indiqué « le jardin de Prévert ».

Chut ! Jacques est là assis sur cette pierre et il rêve. Il imagine le café de Flore ici dans ce trou perdu de Normandie. Pourquoi pas, Picasso, Montand y ont vraiment planté leurs arbres : « C'est ici au bout du monde, à la pointe du Cotentin, au milieu des landes ! On entend les oiseaux et surtout on entend le bruit des vagues, un bruit incessant. « Ah les déferlantes ! J'aime ces bruits. Pour écrire seul, j'ai besoin des autres, c'est pour ça que le café de Flore est là au bout de la jetée, au milieu des vagues ! Tiens justement ce midi Breton est venu. Bizarre, je croyais qu'il était mort ! Je l'ai pourtant vu, gisant encore sur son lit d'hôpital, j'aime bien parler aux morts. On était brouillés, mais je lui ai parlé, normal ! y pouvait pas me répondre. N'empêche c'est sympa de sa part de m'attendre au café, là, au bout de la jetée ! J'y vais, j'y cours ! Mais une grande vague m'emporte et me ramène là où je suis dans ce jardin. Dommage ! j'aurais bien voulu connaître ce qu'il avait encore à me dire ce satané Breton. Mais quelle idée ce jardin ! avec toutes ces herbes, de vraies déferlantes, elles aussi ! Y en a partout et la jungle tout autour. C'est ça qui me plaît ici. Pas la peine de voyager de par le monde. Ici c'est le monde, Ça me suffit ! »

10 février 2014

Marie-Thérèse Leroy, Rozenn Lefort, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Régine Loubière, Alain Huré.

## Jeux d'écriture

## Régine Loubière

*Avec Georges Brassens*

Les sabots d'Hélène étaient tout crottés, ceux de Margoton, la jeune bergère aussi.

Elles avaient traversé le champ boueux du père Marcel, à dos du p'tit ch'val par le mauvais

Temps, pour recueillir un petit chat dans l'herbe. Arrivées au village, où j'ai mauvaise réputation,

Elles rincèrent leurs pieds dans l'eau de la claire fontaine. Il pleuvait fort sur la grand'route, elles

Cheminaient toutes deux sans parapluie. Dans le caniveau, l'eau ruisselait, tel un petit torrent,

Où flottait l'emballage grasseyé d'un hamburger. Non, ce n'était pas le radeau de la Méduse.

A midi, le temps s'est radouci, le soleil a pointé son nez. Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage, je me suis allongé auprès de mon arbre, et j'étais heureux. Mon seigneur l'astre solaire, comme je n'l'admire pas beaucoup, n'a pas mis longtemps à rameuter les nuages noirs. A peine endormi, je fus mitraillé de grêlons. L'Auvergnat qui passait par là, me tendit

son pardessus. Ma prochaine chanson sera à toi lui dis-je en le remerciant.

### **Logo rallye**

#### **Déprimer, confiance, victoire, louche, opposer, creux**

J'ai cru déprimer lorsque ma meilleure amie m'annonça qu'elle partait au bout du monde. Elle ne voulait pas sur le moment, me donner plus d'explication. Elle sait bien que je suis une tombe, Que toutes ses confidences sont depuis notre rencontre restées enfouies au fond de moi. C'était ma victoire. Avoir réussi ma vie durant, garder les secrets de mon entourage, déversés à la louche, tel un soulagement (pour eux bien sur). Car pour moi, ce fut souvent un poids lourd à porter. Mais le mot trahison ne faisant pas partie de mon vocabulaire, je me suis longtemps promenée avec un boulet au pied, une bille coincée au milieu de la gorge. Et moi ? Ne m'ont-ils jamais écouté ? Ai-je pu une seule fois, leur dire ce que j'avais sur le cœur ? Je pense qu'ils n'ont jamais été opposés à entendre mes joies et mes peines. Mais en avais-je vraiment ? Un seul mot peu définir ma vie : Un grand Creux.

#### **La disparition (Perec)... lettre U**

Il alla dans le pays voisin. Entra dans la maison de sa mère, mangea le bol de potage tant espéré. Sa veste, ses bottes et son pantalon séchant près de la cheminée. Donne-moi la raison de la désertion De ta maison ? dit-elle à son fils. Terminator a envahi d'insecticide, mon logis. Trop de cafards.

#### **L'éloge d'un mot**

Eloge  
Petit mot multifonction qui fait devenir grand. Il peut être funèbre, flatteur ou cérémonieux.  
Pivot  
Rien qu'à l'entendre c'est rassurant, il nous paraît tout de suite costaud. Une dent sur pivot. Le patriarche : pivot de la famille. Le pivot qui soutient une charge. Et le pivot de la boussole pour ne jamais se perdre.

#### **Alain Huré**

#### **Brassens, une phrase de chanson...**

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage  
Malheureux ceux qui restent à cause de leur âge  
Et qui s'angoissent ferme en pensant au retour  
Du voyageur qui, dans ses bagages lourds  
Rapportera des films et des diapositives  
Les forçant à veiller à des heures tardives  
Pour voir comment Ulysse trempant dans l'océan  
Comment il a crevé en passant Orléans  
Comment à la frontière il passa des alcools  
Qu'il leur fera goûter, effrayant vitriol  
Que les locaux distillent dans des tonneaux sordides  
Pour sortir des bouteilles d'un horrible fluide  
Ulysse à la campagne, Ulysse au Panthéon  
Ulysse qui prend l'avion, Ulysse en moussaillon  
Ceux qui restent au logis, dans la vieille demeure  
Espèrent, avec un peu d'envie, attraper Alzheimer  
Les souvenirs c'est bien mais, comme les enfants,  
On n'aime que les siens, les autres c'est trop chiant

#### **Ecrire un logo-rallye...**

#### **Déprimer, confiance, victoire, louche, opposer, creux**

Déprimer, par ce temps, disais-je en confiance,  
Est chose bien commune, en tout cas je le pense.  
Sous ce ciel de tempête, rire est une victoire.  
Ecoper à la louche, c'est pas la mer à boire.  
Opposer par ce temps tous les tempéraments,  
Chacun a sa façon de fuir les éléments.  
Ceux qui voient tout en plein, d'un côté les heureux,  
De l'autre les sinistres, ceux qui voient tout en creux.

#### **La disparition... lettre E**

Il n'osa pas dormir dans la maison. Il prit tout un tas d'outils, un chaudron, un hachoir, un tamis, un allumoir, un baril d'alcool, puis il gagna, non loin, dans un taillis, un abri qu'il avait auparavant choisi. Il y bricola tant qu'il put, donnant jour par jour à son installation un tour plus sûr. Il chassait ; il tua un lapin... Un mois passa. La mousson arriva.  
Robinson crut mourir, crachin, brouillard, palu, frisson, trauma. Quand, au loin, il vit tour à tour, un ours, un chacal, trois ibis, cinq bisons, huit yacks, dix gros rats, vingt urubus surgir, il crut sa vision faiblir. Non, pas ça, hurla t'il. Il but du marc. Ah, l'alcool, si bon. Il scruta alors. Pardi, un zoo. Un zoo, ici. Papa, maman, pas si fou, Robinson !

#### **Faire l'éloge d'un mot**

Procrastination : Un mot si laid, si compliqué, si pédant pour une si belle qualité.  
Apatride : celui qui est ailleurs, qui n'est pas enfermé dans une géographie, une histoire, qui ne veut pas être de quelque part. Etre de partout, la liberté.  
Mot : l'homme a mis des siècles à dresser les lettres pour qu'elles se rangent en ordre alphabétique, les mots étaient nés.

.....  
.....  
**4 mars 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Anne-Marie Marchay, Eric Rondeau, Françoise Poirier, Christiane Rosset, Régine Loubière, Paulette Teindas, Guy Leroy, Patrick Futersack, Alain Huré.**

.....  
**Apollinaire: Il y a...**

#### **Patrick Futersack**

Il y a des jours avec, il y a des jours sans,  
Des jours avec quoi, des jours pourquoi, bon sang !  
Des jours avec ce que l'on souhaitait,  
Des jours avec ce qu'on attendait,  
Des jours et des nuits, aller là où il y a,  
Alléluia, pour qui, pour où, pourquoi ?

Il y a des instants où l'on se demande  
Pour qui il y aura ce que l'on quémande.  
Alors donc, il y a de quoi se poser la question  
S'il y a ou s'il n'y a pas dans cette nation  
S'il y a lieu ou non de se poser la question  
De savoir s'il y a de sages et bonnes intentions  
Que répondre à ces éternelles interrogations?

Alors bon, arrêtons tous ces conditionnels  
Tous ces espoirs sans réponse, ces questions éternelles,  
Et retournons plus simplement à Anaëlle  
Puisque Marie-Thérèse nous arrose pour elle.

Et s'il y a plus à dire, à délayer,  
Eh bien rendez-vous au prochain atelier.

---

## Marie-Thérèse Leroy

Il y a  
Il y a des jours différents  
Il y a ce samedi matin mi soleil mi brumeux  
Il y a ce sms : « nous sommes à la maternité »  
Il y a cette attente avec les secondes les minutes les heures qui passent  
Il y a ce téléphone annonçant la naissance  
Il y a la joie de la sœur de 4 ans qui dessine qui dessine qui dessine  
Il y a cette petite main toute fripée qui serre très fort  
Il y a ce visage paisible tranquille aux yeux obstinément fermés  
Il y a ce nouveau-né qui a le temps et qui capte toute l'attention du monde  
Il y a cette fusion avec sa maman  
Il y a le regard protecteur et attendri du papa  
Il y a la fierté de la déjà grande sœur  
Il y a le bruit rassurant de l'hôpital et du personnel qui bavarde  
Il y a les allées et venues des enfants dans les couloirs  
Il y a les rires, les pleurs, les angoisses qui filtrent à travers les portes  
Il y a toute la vie qui défile au 3ème étage  
Il y a tout mon bonheur d'être là  
Il y a ma petite fille qui vient de naître  
Je t'aime Anaëlle.

---

## Régine Loubière

Il y a .....  
Il y a l'annonce d'un décès  
Il y a plein de souvenirs qui reviennent  
Il y a un bout de notre vie qui fout l'camp  
Il y a l'appel de notre enfance  
Il y a les parties de foot dans son jardin  
Il y a les visites du dimanche  
Il y a les matchs au Parc des Princes  
Il y a cet hommage fait à cet homme  
Il y a cet homme que, petit, on rêvait d'avoir comme grand père  
Il y a un homme, tout simplement, qui s'appelait Roland .....

Il y a  
Il y a la naissance d'Anaëlle dont Grégoire se fout  
Il y a ses pleurs à l'annonce du décès de Patou

Il y a  
Il y a Marie-Thérèse qui nous dit d'être à l'heure et qui est en retard  
Il y a Guy qui se ronge les ongles en pensant à la bachelière  
Il y a Paulette qui prend la pose du penseur  
Il y a Alain et Eric qui prennent leur sujet pour une assiette  
Il y a le téléphone de Guy qui sonne  
Il y a Christiane qui grignote en écrivant  
Il y a Patrick si sérieux qu'on dirait qu'il passe le bac  
Il y a Anne-Marie dont le verre de gin est déjà vide  
Il y a Fanchon qui tourne autour de la table  
Il y a Françoise qui s'inspire en regardant le plafond  
Il y a Eric qui copie le dico  
Il y a le choucho qui fayote et rouspète

Il y a les bulles dans mon verre qui montent et m'appellent  
Il y a la proposition, ce soir, qui est d'écrire un texte dont toutes les phrases commencent par « Il y a »  
Il y a Marianne face à moi, il y a le tout mou à ma gauche, il y a l'instituteur à ma droite, il y a la bibliothèque dans mon dos  
Il y a moi qui en manque d'inspiration contemple ses compagnons d'écriture

---

## Eric Rondeau

Il y a incontestablement longtemps que quelqu'un est venu ici  
Il y a devant l'autel un crucifix portant un christ barbu et souriant  
Il y a trois-quarts d'un cierge usagé traînant sur le sol  
Il y a Catherine de Compostelle en statuette de porcelaine  
Il y a Saint-Christophe portant un petit chien  
Il y a Sissi l'impératrice sur une carte postale  
Il y a cet étonnant chandelier à sept branches  
Il y a huitres et moules décorant le socle d'un bénitier en pierre  
Il y a "Ne faiblit pas" gravé sur le piédestal qui le supporte  
Il y a, dissimulé dans une boîte en verre, une petite lumière rouge  
Il y a onze apôtres, ou peut-être même douze, peints sur le mur  
Il y a, doux animal, un mouton pour la crèche  
Il y a, très à l'écart, accroché au mur, un portrait de Marie  
Il y a un vin et pain dans une petite niche juste au-dessous  
Il y a Saint-Quentin debout sous le vitrail, habillé en berger  
Il y a sans aucun doute une raison à cela  
Il y a, mis là-bas, tout au fond de l'alcôve, un vieux fauteuil en paille  
Il y a, mi-lion, mi-homme, une statue égyptienne en marbre  
Il y a vraiment un nombre incroyable de choses dans cette chapelle...

---

## Paulette Teindas

Il y a Guy qui n'a pas compris  
Il y a aussi Anne-Marie qui déguste son gin tonic et il y a Eric qui vient d'arriver.  
Bref ! il y a tout le monde autour de la table de l'atelier d'écriture.  
Il y a les cacahuètes qui passent de mains en mains, les verres que l'on remplit.  
Il y a les crunchs -crunchs des dents qui broient les chips, mais malgré tout ça il y a aussi le bruit des stylos qui grattent le papier.  
Il y a aussi une petite bête sous la table qui gratouille les genoux pour quémander quelque chose..  
Il y a Guy qui râle, car les victuailles n'arrivent pas jusqu'au bout de la table!  
Il y a une bouteille que je regarde et que personne ne se décide à ouvrir!  
Bref, il y a surtout Annaëlle qui n'est pas là, mais dont on fête la naissance!!!!.

Il y a cette rue dans l'île St-Louis, et cette maison dont je monte les escaliers.  
Il y a cette grande dame qui me fait asseoir au piano  
Il y a cette partition devant moi qui sent le moisi comme toute la maison  
Il y a ces tableaux sombres, tristes à mourir  
Il y a les notes qu'on me souffle à l'oreille et cette odeur pestilentielle qui atteint mes narines : do si fa ré sol si la

C'est horrible, j'ai envie de partir!!!

Mais il y a surtout l'espoir qu'à la fin de l'année je ne reviendrai pas au cours de Madame Grandin.

Il y a la cheminée qui fume et qui pique les yeux

Il y a le jardin que l'on voit au travers des fenêtres et la pluie qui tombe sans cesse

On ouvre les fenêtres et il y a l'odeur de l'herbe mouillée qui chatouille les narines

Dans la cuisine il y a Mamoune qui prépare le dîner et l'odeur de la tarte au fromage qui se répand dans la maison

Il y a le maître de maison qui dit à haute et intelligible voix: tu n'as pas mis la hotte?

.....  
**Françoise Poirier**

Il ya

Il ya la vie

Il ya la vie qui s'enfuit

Les jours passent vite

Les jours passent de plus en plus vite

Il y a le sentiment de ne pas vouloir loucher le cocher

Il n'y aura peut-être plus de demain

Ils ont l'éternité devant eux

Il ya des vieux qui attendent la mort

Ils ont peur

Ils n'ont pas envie qu'elle vienne

Il y a les interrogations

C'est quoi la vie ?

A quoi bon la vie ?

Il y a les petits bonheurs

Le chien qui vous fait la fête

L'enfant qui vous appelle « m'man »

Le soleil qui vous chauffe les os

Il y a le plaisir de lire un bon livre

Il y a la jouissance de lire un livre bien écrit

Il y a les jours qui rallongent

Il y a le train qui n'est pas à l'heure

Il y a l'emmerdeur qui raconte n'importe quoi et ne vous lâche pas

Il y a la canalisation qui pète

Il y a la machine à laver qui lave plus

Il y a la pluie qui ne s'arrête pas de tomber

Il y a l'ancien amant qui revient à la charge

Il y a le poulet qui a des os trop mous

Il y a les Africains qui meurent toujours de faim

Il y a les russes qui emmerdent encore les amerloques

Il y a les chinois qui vont nous envahir

Il ya les jap radioactifs

Il y a les paysans de moins en moins nombreux

Il y a les Bretons qui se prennent pour le centre du monde

Il y a les volcans en éruption

Il y a les inondations

Il y a les tremblements de terre

Il y a Rocard toujours vivant

Il y a Resnais qu'est mort

Il ya

Il y a

Il y a

Il y a toujours la terre qui tourne autour du soleil et ces abrutis d'hommes qui font leur cinéma

.....  
**Alain Huré**

Il y a des nuits..... elle y a des jours

Il y a l'horreur..... elle y a l'amour

Il y a des morts..... elle y a des vies

Il y a la guerre..... elle y a la paix

Il y a le gris..... elle y a la couleur

Il y a du bruit..... elle y a le calme

Il y a à boire..... elle y a les chips

Il y a longtemps..... elle y a le temps

Il y a les hommes..... elle y a les femmes

Deuxième version

Il y a le jour..... elle y a la nuit

Il y a le mort..... elle y a la vie

Il y a le gris..... elle y a la couleur

Il y a le bruit..... elle y a la musique

Il y a le sport..... elle y a la danse

Il y a le slam..... elle y a la poésie

Il y a le vin..... elle y a la liqueur

Il y a le coup..... elle y a la peur

Il y a le Mac Do..... elle y a la cuisine

Il y a le temps..... elle a la montre

Il y a le mec..... elle y a la femme

Il y a des jours où on se demande pourquoi

Il y a tant de questions qui restent sans réponse ?

Il y a tant de réponses pourtant, des bonnes, des belles, des grandes, des grises, des en couleurs, des qui font rigoler, des réponses à côté, des qui viennent trop tard, des qu'on aimerait avoir trouvé, des réponses fortes, des subtiles qu'on a du mal à comprendre, des vulgaires qui font rougir, des horribles qui font frémir, des colorées qu'on trouve dans un verre ou plus, des maladroites qu'on bafouille, des réponses de biais, de travers, des qu'on doit répéter pour être mieux comprises, tant et tant de réponses

Il y a tant de réponses, vous n'avez plus qu'à mettre les questions en face.

Il y a des jours où on se demande...

.....  
.....

**17 mars 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Clara Loubière, Régine, Loubière, Patrick Futersack, Guy Teindas, Alain Huré.**

.....  
**Portrait en photo. Décrire la photo d'August Sander. Raconter une histoire.**

.....  
**Alain Huré**

**Description**

L'homme est debout, jambes légèrement écartées, il est seul dans une rue étonnamment déserte, sur un trottoir étonnement large. Pas un passant, pas une voiture, personne aux fenêtres, le ciel est blanc, les murs de pierre lumineux, la ville est ancienne avec de beaux encorbellements de façade sculptés d'une tête de faune. Les réverbères à gaz sont éteints, on distingue ce qui semble être deux tonneaux de bière métalliques sur le bord gauche, près de la rue. A droite, la porte est entourée de plaques comme celles qui annoncent les bureaux qu'on trouvera dans l'immeuble, administrations ou services. L'homme, revenons à lui, fait face au photographe, lèvres pincées, sourcils froncés qui se



## Régine Loubière

### Description

La photo date environ des années 30. On y voit deux enfants, un petit garçon à droite et une petite fille à gauche, elle est à droite du petit garçon. On va les appeler Marguerite et Jules. Très probablement des frère et sœur, voire même des jumeaux. Ils sont tous deux bruns, portent les mêmes chaussettes et chaussures. A cette époque, elles sont mixtes. Marguerite porte une jolie robe de satin de couleur mi-sombre, on peut l'imaginer grise, ou peut-être bleue. Une petite robe à volant, un col Claudine, des manches courtes. Deux petits nœuds noirs de chaque côté dans les cheveux, une raie au milieu bien faite, des cheveux que l'on devine bouclés, pas de frange, on les a soigneusement plaqués sur le dessus, la robe arrive au-dessus des genoux. Marguerite donne la main à Jules qui porte une culotte courte pied-de-poule, une chemise blanche à manche longue que l'on a rentré dans la culotte, un nœud papillon noir légèrement de travers. Ses cheveux soigneusement coiffés eux aussi, une frange sur le front qui penche vers la gauche. A droite pour Jules. Les cheveux coupés courts laissent apparaître des petites oreilles légèrement décollées, un peu en pointe. Sa main gauche dans la poche de sa culotte fait gonfler la jambe gauche du tissu. La main droite de Marguerite est un peu cachée par le pli de sa robe, on y devine que trois doigts. Marguerite sourit sur la photo, Jules a le regard grave. Ils sont debout, droits comme des I. Derrière eux, une grande porte double fermée, qui laisse entendre que l'on se trouve dans un château, un manoir ou bien une maison de maître. Au sol, on devine un tapis sur lequel posent les deux enfants et probablement, dessous, un parquet, si l'on en croit la couleur et le dessin entre la porte du fond et le tapis. Nous sommes certainement à l'automne, vu leur tenue

rejoignent presque, lui donnant l'air, sinon menaçant, du moins buté. Il est vêtu d'une redingote fermée sombre à grand col, avec deux rangées de boutons. Il a aussi un chapeau melon, noir, lui aussi, enfoncé presque jusqu'aux oreilles, oreilles presque décollées. Il doit faire froid, il porte des gants qui semblent être de laine, ils se détachent à peine sur le fond du manteau. Pantalon noir, chaussures noires vernies, propres et luisantes, une chemise à col cassé blanche qui fait tache claire, une cravate, ou plutôt un ruban noué. On distingue un bord de gilet noir. L'homme a les épaules tombantes, le regard fixe, les joues creuses. Il fait peur.

### Histoire

La ville avait enfin retrouvé son calme, plus que le calme, le silence. Plus une seule âme, plus une seule vie dans cette rue qui avait été la plus passante, la plus animée, ils étaient passés par là, les quatre cavaliers de l'Apocalypse, apportant la guerre, la famine, les épidémies, le châtement. Le ciel était vide, lumineux, éblouissant de lumière, de la pâleur de la lumière ultime. Et il est apparu, lui, le fonctionnaire de la mort, le commis des Parques, tout de noir vêtu, il est descendu dans la ville pour commencer son travail de recensement des âmes mortes, il faut une administration parfaite, tatillonne, bureaucratique, sans état d'âme pour peser celle des hommes, il a l'uniforme des gratte-papiers de l'au-delà, l'air sombre et peu engageant des fossoyeurs, la bouche fermée qui ne s'ouvrira que pour le verdict. Ce personnage kafkaïen, qu'on croirait sorti du Procès, il nous regarde, il regarde au plus profond, sans pitié ni compassion, il n'y a pas de place pour un cœur sous cette redingote serrée. Le photographe est le dernier survivant et sa prochaine proie.



vestimentaire. Sûrement de jeunes citadins, vu la netteté de leurs genoux. Aucune écorchure.

### Histoire

Jules ne voulait pas la faire, cette photo. Une heure de préparation. Deux jours que l'on ne parle que de ça. August Sanders vient nous rendre visite, vous savez, ce célèbre photographe ! La belle affaire ! Jules avait d'autres projets, une construction en cours dans sa chambre, une boîte toute neuve de Meccano, reçue pour son anniversaire. La tête pleine de merveilleuses aventures. Alors une photo, vous pensez bien... Il a fallu en pleine journée, prendre un bain, s'habiller avec les tenues du dimanche, étrié dans cette chemise de coton, rêche et amidonnée, se coiffer, se recoiffer, cet épi qui ne veut pas se plaquer. Maman qui crache dans ses mains pour lisser la mèche rebelle. Le nœud papillon qui ne veut pas rester droit, dix fois que le photographe est venu l'ajuster. En vain. Allez, Jules, fais un effort, fais-nous au moins un petit sourire. Regarde Marguerite. Elle est contente de faire cette photo. Elle, peut-être. Mais pas Jules.

---

### Patrick Futersack



#### 1-. DESCRIPTION :

Ces trois jeunes filles à l'air très sage et studieuses, assises paisiblement sur un banc de bois à lattes, leur grand livre de lecture ouvert sur leurs genoux...

La première, ses petites mains appuyées sur son livre, semble fatiguée, rêveuse, un peu lasse et paraissant attendre que le temps passe, absente.

L'autre, lourdement appuyée contre le dossier de ce dur banc à lattes qui doit être bien inconfortable, regarde vaguement quelque part, au loin, là bas. On dirait qu'elle se demande pourquoi elle est là, ses doigts crispés sur son ouvrage lourd posé sur ses cuisses.

La troisième, enfin, boude, rechigne, baisse la tête comme si elle tentait de se confronter à son destin de l'instant, comme si elle voulait le provoquer, avoir raison de lui, le combattre, le battre, avoir raison de lui et de ce qu'il lui impose.

#### 2-. HISTOIRE :

Je suppose qu'August Sander a dû être saisi à la vue de ces trois enfants assises devant l'un des corons de la Ruhr, et qu'il a voulu immortaliser ce qu'elles représentaient dans cette ville minière, charbonnière, et faire ressortir la façon dont elle vivaient.

Devant ce mur de briques triste, sur ce banc fade, dans cette ruelle pavée crue et dure, ces trois camarades d'école devaient se retrouver à l'air libre pour échapper à la tristesse sombre de leur maison, pour échapper aussi à leur isolement d'avoir à faire leurs devoirs de lecture seules, sur la table de la cuisine, la seule disponible dans leur petit foyer, mal éclairée car il fallait économiser l'électricité...trop chère.

Ainsi, côte à côte, ces petite voisines devaient certainement se rassurer mutuellement, se conforter l'une l'autre par leur seule présence, ensemble. On sentait bien que parler entre elles n'était pas l'essentiel, le plus important étant que chacune d'elle ne se sentait plus unique, isolée, ignorée de tous, recluse dans le sombre triste silence de leur maison.

Elles n'étaient plus seules. Elles formaient un groupe, un ensemble humble et sincère avide de camaraderie et de chaleur humaine, et même si chacune était en proie à des pensées différentes révélées par leur regard significatif, leur situation familiale était la même, ce qui les rapprochait encore davantage.

A cette heure, leur mère devait encore être dans la salle des pendus, et leur père au fond de la mine.... avec les autres.

Et demain, et après demain, et ensuite encore, ce sera encore pareil, sauf ,peut-être, huit jours incertains au mois d'août, tous ensemble réunis au soleil au bord de a mer, sans ces lourds livres de lecture, tristes, pesants, inhumains, ensemble, en famille enfin.

---

### Marie-Thérèse Leroy

Voici une photo de mariage. Les mariés ne sont plus tout jeunes, ils sont habillés en sombre. Les seules fantaisies sont un très joli diadème porté bien droit par madame et un ruban blanc accroché sur la veste de monsieur. Le photographe a pris la photo dans le jardin de la maison conjugale. Les visages sont sérieux, les regards déterminés. Elle porte une croix à son cou et ils ont tous les deux une branche dans une main.

Elle : Ah enfin le v'là ce jour tant désiré ! C'est pas trop tôt ! Ca on peut pas dire que j'ai pas eu de la patience, moi ! Depuis 20 ans que j'attends ce jour ! C'est -y pas malheureux ! Toutes ces épreuves : voir passer ces péronnelles qui tournaient autour de mon homme ! Mais j'y suis enfin arrivée, ouf, mariée ! Il en a mis du temps à se décider. Franchement, y avait pas d'autre solution, pour rattacher nos 2 domaines. Maintenant cela va faire une seule et unique exploitation digne de ce nom. Va falloir trouver un héritier, si nous n'y arrivons pas, l'aîné de mes neveux fera l'affaire, en effet pourquoi pas ? Mais n'allons pas si loin, peut-être que nous aurons un enfant ou une, non ; cela sera évidemment un fils. Jusque là, tout a fonctionné comme je l'ai voulu, pas de raison que cela ne continue pas !

Lui : Oh la la, la journée n'est pas finie ! L'après midi s'éternise,



maintenant les photos ! Si seulement elle arrêta de s'agripper à mon bras celle-là ! Dire que me voilà marié. Hans me verrait il se tordrait de rire ! Ca on peut dire qu'elle est arrivée à ses fins ! Et dire que les ennuis ne font que commencer car j'ai le pressentiment que dès ce soir elle va la ramener pour me parler encore et encore de cet héritier à venir ! D'un autre côté, faut voir, comme ça, elle sera occupée, j'aurai enfin la paix ! Ah dans quelle galère je me suis fourré ! De toute façon pas moyen de faire autrement !

## Clara Loubière

Cette photo en noir et blanc illustre deux ados de 14 et 16 ans. Il est vrai qu'elles font plus vieilles que leurs âges mais c'est l'époque qui veut ça, ou la photo ou bien les deux...

Elles sont habillées de la même façon, sur chaque détail, avec une robe noir, une ceinture dorée et décorée d'une rose, des collants blancs, chaussures noires, une montre au poignet gauche, même leurs coiffures semblent être identiques.

Si on jouait au jeu des différences, la seule qui serait relevée serait le bouquet fraîchement cueilli que la plus jeune tient dans sa main.

Cette scène a été immortalisée au cœur d'une forêt, au printemps car tout semble être fleuri. Sûrement que ces ados rentraient chez elles après un pique-nique familial, mais vu leurs sourires absents il semblerait qu'elles auraient préféré être à un autre endroit à ce moment. Ou alors, peut-être ont elles mal aux pieds, dommage pour elles que les baskets n'existaient pas encore.

On peut tout de même voir qu'elles se sont forcées à sourire



timidement, sûrement dû à la demande des parents de faire un effort pour la photo. Elles se tiennent la main, comme des sœurs, des complices, peut-être qu'avant la prise de cette immortalité elles se sont échangées la même idée dans un seul regard limite de désespoir « Allez on sourit ils seront contents. »

Je regarde cette photo et repense aux choses que l'on raconte sur ces filles. Une histoire de malédiction, elles auraient disparu subitement lors d'un feu meurtrier dans leur maison familiale. Plus bizarre encore, cette photo aurait été prise 3 mois après leur disparition. Un photographe amateur les auraient vu apparaître alors qu'il prenait des clichés champêtres. De peur d'être traité de fou, il aurait capturé cette preuve avant de courir d'horreur au village voisin, suite à quoi les fantômes auraient disparu.

Les montres de ces spectres n'ont pas d'aiguilles, comme si elles stagnaient dans un monde au temps figé, elles ont l'air à la fois tristes et moqueuses.

Cette photo me fait frissonner, et si elles apparaissaient là à côté? Les murs tremblent, la photo prend feu et j'entends rire... Ouf je me réveille ! Plus jamais je n'écoute les histoires d'horreurs dans la cour de l'école.

## Françoise Poirier

Années 1930-1950. Trois enfants. A vue de nez, un an, deux ans et trois ans.

Au milieu, la plus jeune une fille dans une poussette entourée des deux autres : deux petits gars.

Ils ont un regard sérieux, renfrogné, presque hostile. Tous les trois ont la boule à zéro.



Seul le chien, un berger allemand à poils longs semble affable. Le petit cheval de bois au pied de la poussette aussi.

.....  
 .....  
**30 mars 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Clara Loubière, Régine, Loubière, Patrick Futtersack, Guy Teindas, Paulette Teindas, Alain Huré, Christiane Rosset, Eric Rondeau, Rozenn Lefort.**

.....  
**Annie Ernaux, textes courts sur des gens croisés...**

.....  
**Eric Rondeau**

***Oui, c'est sûrement cela.***

Bizarre tout de même cette femme qui regarde par la fenêtre... Au début j'ai pensé qu'elle l'avait dans sa main mais non, lorsqu'elle s'est relevé les cheveux elle ne l'avait pas. Elle l'a sûrement posé à côté d'elle sur son siège. Mais j'y pense, elle a peut-être des oreillettes. Je ne vois pas bien d'ici, mais je n'ai pas l'impression. Ou alors elle l'a fait tomber en montant dans le train et il est cassé. Ou bien elle se l'est fait voler, ce qui est encore pire. En fait elle est tout simplement en panne de batterie. Cela explique son regard triste. Oui, c'est sûrement cela.

Ça m'étonnerait qu'elle l'ait oublié chez elle en tout cas. Ou alors chez une copine. Elle s'en serait aperçue et serait revenue sur ses pas, mais la porte était fermée car sa copine était partie faire une course entretemps. En tenant sa tasse de café, elle l'a posé sur la table ou sur un petit meuble, ou même par terre à côté d'elle. Surtout que, si elle a pris du sucre, elle avait besoin de ses deux mains pour à la fois tenir la tasse et touiller le café. Son amie lui a montré quelque chose, elle s'est levée et n'y a plus pensé. Oui, c'est sûrement cela.

En partant de chez sa copine, elle a dû se dire qu'il était dans

son sac. Et lorsqu'elle s'est rendue compte qu'il n'y était pas, elle a sûrement pensé qu'il était tombé, ou pire, que quelqu'un lui avait volé. C'est peut-être à ce moment là qu'elle se l'est fait voler d'ailleurs. C'est possible car elle devait être pressée de prendre son train et dans ce cas on ne fait pas attention aux gens qui nous entourent. Du coup, comme elle était pressée, ce n'est pas étonnant qu'elle l'ait fait tomber en montant dans le train. Il est fort probable qu'il se soit cassé, la chute a dû faire près d'un mètre de haut. Il y a sûrement des morceaux qui sont tombés sur la voie en rebondissant sous le marchepied. Oui, c'est sûrement cela.

Elle a sûrement beaucoup téléphoné en allant voir sa copine et comme elle ne l'avait pas chargé le matin la batterie s'est vidée. Du coup, celui qui lui a volé ne peut pas s'en servir. En tout cas c'est dommage de l'avoir cassé, même si la batterie est vide.

Bizarre tout de même cette femme qui regarde par la fenêtre...

.....  
**Françoise Poirier**

Salle du tribunal à la mairie dans l'attente des résultats

Il est rond. Il a aussi une bonne bouille toute ronde. Un bol de soupe bien chaude dans laquelle on a envie de tremper sa cuillère.

Il est rassurant, placide, bien planté sur ses deux jambes. Il tourne autour du tableau des résultats. Il pianote sans cesse sur une petite machine calée au creux de sa bonne paluche. Il calcule. Il recalcule. Va glisser quelques mots à l'oreille du Maire. Et repart. Recalcule...

Les résultats des différents bureaux tombent les uns après les autres. On n'attend plus que le quatrième, le dernier. Son responsable arrive, portant l'urne devant lui, serrée contre son gros ventre, comme une urne funéraire qui contiendrait les reliques d'un être cher. L'avenir du monde est dans ses bras.

Le maire sortant proclame les résultats. Il parle fort. Il se veut neutre, tout à son rôle, tout dans son rôle d'acteur.

Un homme dans le public. Il est grand, solide, viril, complètement chauve. A l'annonce des résultats défavorables au maire sortant, il hurle sa joie, son contentement.

Le maire sortant/sorti annonce qu'il y aura un élu FN, Mr X ; Une voix féminine s'écrit, seule : bravo ! Tout en applaudissant frénétiquement. Elle est au premier rang, petite, jolie poupée Barbie. « Couillue » ou inconsciente la gamine ?

Le journaliste local va de la salle de dépouillement au hall d'entrée de la mairie transformé en coulisses Il semble attristé par la tournure des événements. Il réconforte le maire sortant/ presque sorti tout en s'excusant : « Je ne devrais pas, ce n'est pas déontologique ».

Une demi-heure plus tard, le même dans la salle du tribunal. Il s'apprête à prendre la photo du maire à terre. Une femme prévient le maire : « souris »...

Lui ? le journaliste, penaud : c'est vrai, c'est un peu indécent, mais c'est mon boulot.

Elle était à une table de dépouillement. Elle connaît maintenant les résultats. Elle se lève et vient embrasser tendrement les perdants.

## Clara Loubière

Nous voilà tous assis dans la salle de cours.

Ce sont les pires heures, au pire moment. 4 heures en mercredi après-midi.

Ce ne sont pas les pires heures à cause du cours en lui-même, mais les pires moralement.

Disons que ces 4 heures à un autre moment passeraient peut-être mieux.

Tout le monde autour de moi souffre en silence, à sa façon : certains se sont déjà endormis, d'autres se prennent en photo afin de prouver au monde entier (par le biais des réseaux sociaux) à quel point ils s'ennuient. D'autres, les plus courageux, peinent à continuer de prendre des notes, c'est à se demander si certains continuent de bouger leur stylo que pour unique preuve de leur survie.

Le cours est intéressant en soi, on nous apprend tous les vices de la communication afin de ne pas se laisser bernier par des produits et publicités.

Mais là tout de suite, qu'est-ce qu'on s'en moque !

C'est vrai, quoi, il fait beau, le ciel est dégagé et on se croirait déjà en été.

A chaque croisement de regards, ce sont des grimaces de souffrance que l'on partage, puis on rit.

Heureusement, dans sa grande bonté, la prof nous laisse partir en pause avant d'entamer les 2 heures suivantes.

Elle le fait pour nous sans doute, mais surtout pour elle. Je ne sais pas comment je réagis à sa place, faire cours devant des visages de merlans frits qui esquissent un sourire quand les regards se croisent mais par politesse seulement, car ce sourire veut simplement dire « Je suis là physiquement mais mon esprit est parti bronzer ».

Nous voilà dehors ! Personne n'est dans l'état dans lequel il était 5 minutes plus tôt.

Ça parle, ça taquine, ça rit.

On se redécouvre, c'est bête car ça ne fait que 2 heures que l'on s'est quittés, mais c'est comme si notre cerveau nous avait fait un best-off des choses à se dire lors de ces 2 heures interminables.

Je regarde autour de moi, des voitures passent, des enfants et leurs parents s'en vont au parc avec un ballon, un cerceau, ou bien rien car leur imagination leur suffit. J'aimerais bien être à leur place, aucun souci aucunes questions existentielles si ce n'est « Comment vais-je colorier mon dessin ? ».

Ils ne vivent pas dans le même monde que nous, il n'y a qu'à comparer leurs visages à ceux de leurs parents.

En général, l'enfant se trouve devant, permettant aux parents de le surveiller. Ce n'est pourtant pas méchant un enfant, pourquoi le surveiller ? Certains feraient mieux de surveiller leur chien ! En même temps... Quand on voit le comportement qu'ont ces enfants, on se dit que tout peut arriver. Heureusement que ce ne sont que des enfants d'ailleurs !! Vous imaginez, vous, un adulte qui danse, gesticule n'importe comment, bouge ses bras en bas en haut puis en cercle, tout en tournant sur lui même et en rigolant à chaque « pipi, caca, fesse », un adulte serait interné sur le champ.

Tiens, en parlant d'adulte bizarre, encore un qui a trop abusé du bar du coin. Le voilà qui titube, je ne saurais dire s'il avance ou s'il recule. Je pense que lui aussi doit se le demander, enfin s'il

lui reste encore un minimum de neurones pour réfléchir. Autant un enfant qui fait le zouave c'est drôle autant lui fait peur et peine à voir.

Qu'est-il arrivé dans sa vie pour qu'il se dise « à 1 h je me serai murgé ! ». A-t-il des problèmes avec sa femme ? A-t-il perdu son boulot ? Est-ce que du coup il peut comprendre les gestes de l'enfant ?

Plus sûr qu'il ne comprenne quoique ce soit.

C'est déjà l'heure de rentrer en cours, nos visages se décomposent et nous nous lançons des phrases d'encouragement « Allez plus que 2 heures... ».

## Marie-Thérèse Leroy

### Fresnes

Sur le zinc, à Paris, dans le quartier du sentier. Elles prennent un café en attendant d'aller à une réunion.

2 types au bar :

« Je te connais, toi » dit l'un à l'autre.

« Non, connais pas » répond l'interpellé.

« Mais si, rappelles-toi, à Fresnes ! »

### Dans le RER

Deux créatures devant moi discutent :

- « Mais si voyons, tu le rencontreras ton renard argenté, tu verras, déprime pas, faut y croire. Le mec il passera par là, comme ça, naturellement. Et vous vous reconnaitrez. Un coup de foudre j'te dis, tu y crois j'espère, au coup de foudre ! Et de toute façon, fichue comme tu es, personne n'imagine que t'es dispo. Fais le savoir »

- « Oui c'est cela, je vais mettre un post it sur mon front : disponible ».

Je relève ma tête du livre passionnant qui m'occupe depuis le départ et j'aperçois non deux jeunes filles, mais deux dames d'une quarantaine d'années, je les imagine tenant un stand de bijoux ou de parfumerie au Printemps ou aux Galeries Lafayette, jolies sans aucun doute ou voulant se donner l'air de l'être.

- « Faut pas le prendre mal, cela fait presque 15 ans que tu vis seule, et plus les années passent, plus tu vas au devant de difficultés pour faire des rencontres correctes ! Tu frôles la cinquantaine maintenant ! »

Je lance de nouveau un coup d'œil. Non elle ne fait pas la cinquantaine, la petite dame mais au moins dix ans de moins, la parfumerie ça conserve ! »

- « Tu as la solution d'aller sur Meetic. Je suis allée y a pas longtemps à un mariage, et bien ils se sont rencontrés sur Meetic ».

- « Non mais ça va pas ! Moi j'ai besoin de vraie rencontre, de capter le regard, de voir de sentir le futur !!! »

- « Alors, continue de voler, ma colombe, de voyager ».

Je regarde franchement mes deux voisines, ravie de côtoyer des poétesses, finalement elles travaillent peut être dans une maison d'édition ?

- « Mais songes tout de même à t'arrêter de voler de temps en temps, car à force de survoler le monde ; la vraie rencontre dont tu rêves, tu risques de jamais la faire ».

- « Je crois que j'ai pas de chance, c'est tout. Le dernier spécimen, il bossait pas. Ca c'est pas possible. Remarque, y avait un avantage, mon diner était prêt quand je rentrais épuisée du boulot. Mais je me disais je peux pas bâtir une relation avec un type pareil. Conclusion, la maternité m'est passée sous le nez ! »

Maintenant c'est râpé, mais j'me dis que vaut mieux 2 salaires pour assurer les années à venir, la retraite et tout et tout. »

-« Alors sois plus directe, écris sur le post-it : « colombe recherche renard argenté ». Ou alors une autre solution, affiche une mine épouvantable, grossis de quelques kilos, deviens alcool, bref rends toi différente ! »

- « Oui c'est cela je vais devenir enfin intéressante ? Bon au fait tu invites qui, au réveillon ? »

C'est l'arrêt pour elles deux, je n'entends pas la réponse

### **La caissière de NOZ**

Elle est débordée. Sa veste bleue affiche un énorme NOZ comme une carte d'identité : « Karim, tu peux me donner le code ? ». 8 tablettes de chocolat, saucissonnées attendent sur le tapis. Elle jongle entre les prix affichés, les 50% à la caisse à déduire, les objets soldés qui défilent à une vitesse vertigineuse. Le micro s'emballe : « Nous vous rappelons que nous avons des vestes en cuir à 15 euros ». La queue à la caisse n'en finit pas. Les clients, de tous milieux sociaux et d'un brassage ethnique impressionnant, repartent avec une vingtaine, une trentaine d'objets de toute sorte, surtout avec le sourire satisfait d'avoir fait une bonne affaire.

Elle, c'est la caissière de NOZ ; Elle reste neutre, bienveillante cela serait beaucoup dire ! Mais quand elle annonce le prix, elle est triomphante : 27 euros60. Pour aller plus vite, elle aide aussi à ranger dans le grand sac plastique, le magnifique livre sur Prévert vu à la FNAC à 47 euros50, les posters d'écriture pour la petite fille, les cahiers de jeux, les puzzles en bois, les éponges grattantes pour la vaisselle, les poêle à crêpes, les boîtes de rangement transparentes, les taies d'oreiller en coton bio, la brosse pour le chien, bref un foutoir indescriptible pour 27 euros 60.

La caissière de NOZ, on l'embrasserait ! Mais pas le temps, elle a déjà attaqué le contenu de l'autre panier de la cliente suivante!

### **Patrick Futersack**

Marie-Thérèse me demande de me déguiser en reporter, rapport à ce que je pourrais rapporter de ce que j'aurais pu voir ou entendre, ci et là. Alors voilà :

#### **SCENE 1 :**

Un jour où j'occupais une table au Restaurant de la Place, je vis arriver un couple d'un certain âge, bras dessus bras dessous, visiblement amoureux ou de relation récente, lequel était accueilli comme il se doit par un simili responsable qui s'empressa de leur demander :

- C'est pour déjeuner ?

Il était 12 h.15 ! Surpris par cette question judicieuse et au top-stupide à la fois, j'observais les parties en présence : Le larbin attentif à la réponse qu'il attendait pour pouvoir placer ces gens, l'homme se sentant obligé de répondre "oui" en surenchérissant par un mouvement de tête affirmatif, et la dame admirative de l'assistance volontairement volontaire de son compagnon. J'étais sidéré par cette belle introduction, ne soupçonnant pas un seul instant la suite qui allait être de plus en plus affinée.

#### **SCENE 2 :**

Arriva la commande du plat de résistance :

- Madame a-t-elle choisi ? demanda le loufiat de service (nota : c'était le cousin du larbin de l'accueil)

- Je prendrai une bavette au poivre, répondit-elle.

- Et pour le légume? continua le loufiat

- Lui ? Eh bien il mangera comme moi, rétorqua la dame en baissant les yeux pour ne pas croiser le regard de son compa-

gnon.

L'homme en face d'elle, n'a même pas rougi et s'est contenté de ce plat imposé, sans broncher, visiblement soumis, ou peut-être subjugué par la belle.

#### **SCENE 3 :**

J'observais toujours ce couple si attachant, pourquoi attachant? Je ne sais pas, mais toujours est-il qu'il m'attirait l'attention.

Ils devaient avoir faim car ils parlaient peu, pour ainsi dire pas du tout, le nez dans leur assiette, fort occupés à en déguster le contenu, jusqu'au bout, à saucer, re-saucer et re-re-saucer cette gouteuse sauce au poivre.

A se demander s'ils avaient décidé de ne laisser aucune trace, compte-tenu du prix confortable de ce mets.

Arrivait un commis. Je réagissais à un certain assoupissement.

#### **SCENE 4 :**

- Madame, Monsieur, avez-vous terminé ?

Face aux assiettes violemment nettoyées, je regardais ce gugusse, je regardais ces gens, j'attendais impatiemment leur réponse.

- Oui, bien sûr, répondit l'homme, quelque peu interloqué d'une telle question.

Et sans attendre, une autre question tomba "brute de béton" sur la tête des clients :

-Est-ce que je peux débarrasser ? demanda ce pantin, sans penser à ce qu'il disait, sans voir le ridicule de sa situation, agissant par automatisme professionnel.

Et c'est là que j'eus envie d'intervenir pour libérer ces pauvres gens de ce genre de questionnaire étonnant, absurde, .....et je le fis !

- Non, Non, Monsieur, ne débarrassez surtout pas. Emballez ces deux assiettes sans les laver, qui serviront de souvenir à ces personnes.

Stupéfait, le commis se réveilla, fit demi-tour pour aller vraisemblablement requérir l'avis et l'accord éventuel de la patronne.

#### **SCENE 5 :**

Ces gens étaient partis. Je restais seul à finir de boire mon café, lorsque la patronne vint vers moi avec un petit paquet.

- Bonjour Monsieur, la maison vous offre votre café et, puisque les personnes de tout à l'heure n'ont pas voulu prendre les assiettes réclamées, eh bien je vous les offre, Monsieur, en souvenir de mon établissement.....

#### **SCENE 6 :**

FIN !

### **Paulette Teindas**

#### **METRO**

J'étais assise dans le métro quand une dame noire s'assied en face de moi et se met à me parler comme si nous nous connaissons de toute la vie et comme si elle reprenait une conversation interrompue peu de temps auparavant!!!

Ouf ! me dit-elle;C'était vraiment très intéressant cette réunion de consommateurs.AH dis-je....

Oui il y avait beaucoup de monde.;AH!! redis-je....

Le cheveu décrépé, lissé à l'européenne,un rouge à lèvres très vif, de belles boucles d'oreilles,elle fouille dans son sac ,en extirpe son téléphone portable ,et tout en me regardant me dit :il faut que j'appelle mon mari!! AH....

Je reprends mon livre pour essayer de faire diversion à cette conversation inopinée,mais tout de même sympathique et sans complexes .

Alors elle se penche vers moi pour voir le titre de mon livre

(dont le titre est "grandir")

- C'est bien?

- Oui, pas mal

- Ca parle de quoi?

Je commence à lui brosser un résumé du livre qui décrit le comportement d'une dame âgée atteinte d'Alzheimer envers sa fille;

- Ah! j'ai pas lu, me dit-elle.

Sourire de ma part, et je repose mes yeux sur le livre, mais incapable de lire deux lignes. Elle continue à fouiller dans son sac, et de temps en temps sort un OUF!, Un HAN, AIE...;

Je décide de me lever, comme si je descendais à la prochaine, elle se retourne, et me dit : "au revoir Madame à la prochaine"

Surprenant!!!!

## LA PLAGE

Il vient à la plage tous les jours à la même heure. Taille moyenne, cheveux frisés, la cinquantaine à peine. Il vient avec son chien, et s'assied dans son petit fauteuil pliant.

Il allume sa pipe et sort de son sac du papier et un crayon. Pendant plus de deux heures, il écrit, relève la tête, repose son crayon, se remet à écrire. Jamais je ne le vois aller dans l'eau, puis il range papier et crayon, plie sa chaise et s'en va avec son chien.

Je l'ai vu faire ce va et vient au moins quatre ou cinq ans ; je me demandais à chaque fois quelle pouvait bien être sa profession? Après maintes suppositions personnelles je m'étais arrêtée sur le fait qu'il devait être romancier; je trouvais qu'il était là longtemps en vacances au moins deux mois, donc ça paraissait plausible.

Je l'avais nommé l'écrivain et quand je le mentionnais à des amis je disais "l'écrivain".

Jusqu'au jour où tout à fait par hasard, j'ai appris que c'était un postier à la retraite. Ah mon imagination!!!

## Alain Huré

1-Dans le train de banlieue, direction Paris, le matin froid ralentit les gestes, les gens prennent leurs places, visiblement tous les jours les mêmes, dans la même voiture, tous les jours de la semaine, je suis le gêneur, celui qui casse les habitudes, je suis déjà assis, à la place de qui, je ne le saurais jamais, en face, une jeune femme s'installe, col du manteau relevé, cheveux blonds enveloppant un visage régulier, elle me regarde un court instant, sans me voir, dans un train de banlieue, personne ne regarde personne, elle ferme aussitôt les yeux et s'endort, elle s'endormira jusqu'à Saint-Lazare, je regarde ses paupières closes, j'y vois encore ses yeux, beaux, lumineux, un rien de tristesse, je sors un carnet de mon sac et, discrètement, je la dessine, rapidement, en quelques traits maladroits mais qui rendent bien son mystère, ses mains posées sur son sac où je devine un livre dont je ne saurais jamais le titre, je murmure les paroles de la chanson « Les passantes », « à la compagne de voyage dont les yeux charmants paysages font paraître plus court le chemin, qu'on est les seuls à comprendre mais qu'on laisse pourtant descendre sans avoir effleurer sa main »... chaque fois que j'entends cette chanson, je la vois, je cherche toujours sur le dessin du carnet le mystère de la femme.

2-La colline a laissé la place à une autre colline, tout aussi verdoyante, la route serpente au milieu des pâturages où les vaches font des taches claires sur ce vert puissant et humide, les bar-

rières de bois antiques ne protègent plus rien, la maison est au loin, d'un blanc cru, le toit et les volets rouge sang apportent une touche vivante et tragique, lui est devant la porte de pierre sculptée, assis sur un banc de bois sombre, appuyé sur une canne ferlée, le makila, son béret usé posé en arrière, il vit là, depuis quand, depuis cent ans peut-être, il semble faire partie du paysage, je regarde ses pieds, surpris de ne pas les voir encastrés dans la terre, la mémoire du lieu est collé à ses chaussures boueuses, les nettoyer le rendrait amnésique, il a les joues grisonnantes de la barbe de ceux qui ne se rasent que le dimanche, des poils de toutes les couleurs, un autre paysage qu'il porte en lui, l'œil est enfoncé au-dessus de cernes épais qui, comme pour les arbres, si on les compte, doivent donner l'âge, il me regarde passer sans rien dire, sa vie n'a rien à dire à la mienne, celle d'un promeneur citadin perdu dans les montagnes basques.

## Régine Loubière

Enfin ! On y est. Une heure trente de transport, autant pour le retour. Rien que d'y penser, je suis crevée. A quand la téléportation ? Maman, on est obligé de se lever comme pour aller à l'école ? Si on veut y être pour l'ouverture, pas le choix. En plus, dès seize heures trente, on doit repartir. Alors si on veut profiter au maximum, pas de temps à perdre. Dès neuf heures, dans le métro, ligne 12, on se croirait en pleine semaine à l'heure de pointe. Ils se sont tous donnés le mot, direction la porte de Versailles. Trente minutes de trajet, 15 stations, serrés comme des sardines. Il faut vraiment être motivé. Depuis le temps que je voulais y aller, ça mérite bien quelques sacrifices. Mais comme disait la Mère Denis « Eh ben ! j'f'rais pas ça tous les jours ! » C'est bon. On y est. Loulou, dès que tu vois le pavillon 2, dis-le. C'est bon ! C'est par là ! Bon sang ! On prend les places à l'avance pour gagner du temps et la file la plus longue, c'est la nôtre. On récapitule : Une heure de train, trente minutes de métro et là, quinze minutes d'attente avant de pouvoir entrer dans la caverne d'Ali Baba. Bon, par où allons-nous nous diriger ? Un gigantesque labyrinthe s'ouvre à nous. Tiens, un plan à notre disposition. Super ! Comme d'hab, je n'arrive pas à le lire, encore moins à me diriger. Rangeons ça, on va se débrouiller sans. Allons-y, tout droit. Que de monde ! Il y a les pressés, ceux qui sont là dans un but précis, d'autres flânent ça et là. Dans quelle catégorie, peut-on se situer ? En y réfléchissant bien, je n'avais pas de but précis. La question du fiston quelques jours avant :

-« Tu crois qu'on va voir des écrivains ? »

-« Oui sûrement »

-« On va peut-être voir Jules Verne ? »

-« Tu sais, il est comme qui dirait, un peu mort »

- « Ah bon ! Ben moi, on m'a rien dit »

Ma sœur de répondre : « Ah ! t'as pas reçu de faire-part ? »

Première rencontre, Geronimo Stilton en personne. Tu crois que je peux demander un autographe ? Demandes lui. Le premier de la journée. Une dédicace sur « Panique à l'hôtel ». En prime une photo. Super sympa ce Geronimo. Un peu plus tard, Daniel Piccouly. « Sais-tu que c'est lui le véritable auteur de Geronimo Stilton ? » « Viens, on va lui demander de signer mon livre. » Et de deux. Un peu plus tard, on me tape sur l'épaule, je me retourne et qui vois-je ? A deux heures de la maison, Marine la copine de Classe de Grégoire avec sa maman ? Elles sont venues avec une autre camarade de classe et sa maman. Jambville et Oinville sont de sortie. La journée se termine. Il va falloir partir. Bilan : On a rencontré des écrivains méconnus, fait des échanges, récolté des autographes en veux-tu en voilà. Au

moment où je termine ces quelques phrases, ce petit texte qui me semble hors sujet, je m'aperçois que malgré ce monde, tant dans le train, le métro, ou le salon du livre. Je n'ai vu personne, trop absorbée par ces promesses de lectures nouvelles.

.....  
.....  
**7 avril 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Régine, Loubière, Patrick Futersack, Alain Huré, Christiane Rosset**

.....  
**Jeux**

.....  
**Françoise Poirier**

***Logo rallye : Vacances, proposition, rouage, diplodocus, Jupiter, tondeuse, anticonstitutionnellement, voiture.***

Les vacances sur proposition du ministre sont cette année enfin un rouage bien huilé.

Out, hors jeu le mammoth !

Out, hors jeu le diplodocus !

Les enfants pourront aller sur Jupiter mais à une seule condition : passer à la tondeuse. Un seul poil suffirait à bloquer l'engin spatial qui les y mènerait.

C'est si important que le ministre a inscrit cette condition en préambule à la Constitution des enfants : les enfants doivent tous avoir la boule à zéro.

***Proposition de Patrick... à partir de citations...***

*« Le projet de constitution européenne... est un texte facilement lisible, limpide et assez joliment écrit ; je le dis d'autant plus aisément que c'est moi qui l'ai écrit. » VGE*

Je ne suis pas étonné que l'auteur soit VGE.

Tellement prétentieux !

Tellement bêcheur !

A se croire toujours au-dessus de tout le monde. A péter plus haut que son cul !

Il a même acheté sa particule !!!

Et puis quand on voit ce qu'elle est devenue sa constitution européenne. Même pas plébiscitée par les français !

Quand on voit comment se porte l'Europe !

Passera pas à la postérité, le VGE !

N'est pas Victor Hugo qui veut !

*« Des chercheurs qui cherchent, on en trouve . Mais des chercheurs qui trouvent, on en cherche. Charles de Gaulle »*

Il devait vouloir réduire le budget de la recherche pour écrire ça notre grand président !

C'est une phrase qu'on entend dans tous les cafés du commerce de France et de Navarre. /

« Les chercheurs qui cherchent et ne trouvent rien »

« Les fonctionnaires qui n'en branlent pas une »

« Les politiques, tous des pourris »

« Les femmes, toutes des putes sauf ma mère ».....

***Dico Dingue***

Do : première note du bas de la gamme. Au pluriel : côté pie de l'homme qu'il ne peut jamais voir en face.

Tarte : dessert gifiant.

**Alain Huré**

***Logo rallye : Vacances, proposition, rouage, diplodocus, Jupiter, tondeuse, anticonstitutionnellement, voiture.***

C'était le premier jour des vacances. Comme d'habitude, Marcel attendait de Justine une proposition intéressante de lieu, il était au volant, les bagages sur le toit, prêt, il souriait. Il ne manquait plus que Justine et la destination, c'était le rouage qui manquait et qui donnerait le signal du départ. Le petit Julien, à l'arrière, frappait sa sœur à coup de diplodocus en plastique, la routine, dans deux cent kilomètres, les claques tomberaient. Marcel était jovial, c'est-à-dire qu'il était né sous le signe de Jupiter et de sa grosse bouille, rien ne l'atteignait, il en avait vu d'autres à son travail au tribunal, ceux qui contestent tout, ceux qui écrivent pour se plaindre du prix de l'eau, des impôts, ceux qui pensent que passer la tondeuse après 17 heures devrait être interdit, ceux qui taxent d'anticonstitutionnellement les radars, les feux rouges, les stop, les bandes jaunes, blanches, les limitations de toutes sortes, bref, tout ce qui empêche leur voiture de s'épanouir à son aise.

Ah, Justine sort de la maison, elle ferme la porte, un atlas sous le bras, ouvert à la page de l'Afrique du sud. Il a bien fait de faire le plein.

***Proposition de Patrick... à partir de citations...***

- ***Dieu doit aimer les gens ordinaires, il en a fait tellement,*** comme le disait Abraham.

- Qui ça ?

- Lincoln.

- Lincoln ? Comme la voiture ? Ah, c'est pour ça qu'il parle d'ordinaire, dans sa phrase... Moi, je ne prends que du super. Dieu, il aime le super ?

- Dieu, il doit tout aimer, c'est dans son contrat de travail.

- Même les voitures qui roulent à l'ordinaire, c'est bizarre, quand même.

- Les voies du seigneur sont impénétrables, c'est pour ça qu'il y a des stations-services tout du long du chemin.

- Y a du sans plomb dans les stations ?

- Bien sûr, le plomb, on le garde pour les chasseurs, autour des routes,

- Suis-je bête, les voies du seigneur sont bordées par les voies des saigneurs, avec un a... moi, je suis un type du genre de Chirac : je suis anti-chasseurs mais je vous comprends : si un lièvre vous attaque, il faut bien que vous vous défendiez.

- J'ai déjà posé beaucoup de lapins mais jamais de lièvres.

- Les lièvres, on ne les pose pas, on les tire.

- Ah ? C'est pour ça que, quand je posais des lapins, je ne tirais pas, alors ?

- J'espère que ça vous a mis du plomb dans la cervelle, au moins ?

- Non, le plomb, c'est trop pesant, moi, je préfère avoir des idées légères. Quand j'ai le sommeil lourd, ça empêche mes rêves de s'envoler.

- Vous vous souvenez de vos rêves ?

- Oui, par exemple, maintenant, je me souviens de vous. Vous êtes bien un rêve, non ?

***Dico Dingue***

Suicidaire : envie de se tuer à l'idée de vivre en Suisse

Pi : 3,141592, c'est le numéro de sécu du cercle

Traire : ce n'est qu'un pis-aller

Pyromane : une tête brûlée

Cédille : hameçon pour accrocher le lecteur

Mort : vie privée  
Facteur : homme qui rivalise d'adresse  
Chauve : qui a une attitude crâne  
Accent : géographie de la langue.  
Promesses : le candidat parle aux candides.  
Couvreur : pris sur le faîte !  
Briller en société : une ambition de chaussure vernie  
Alcool : avec deux o, on voit déjà double.  
Jumeaux : résultats d'une polymère.  
Veilleur de nuit : vit au jour le jour.  
Œil : chambre avec vue.  
Gomme : épluchures de la mémoire.  
Tutu : pour des nounous.  
Théâtre : pas de promesses, des actes !  
Grippe : un pour tous, tousse pour un.  
Minotaure : gardien à l'air vache !  
Bach : après ses fugues, on le trouve au violon.  
Fées : des femmes qui vivent de leurs charmes.  
Ici : même retourné, c'est l'endroit.  
Nœuds : un travail dans vos cordes.  
Cambronne : M... le mot dit !  
Librairie: réunit les manuels et les intellectuels  
Entretien : conservation ou conversation  
Sioux : rouge vieilli en réserve  
Pet : trou du chou-fleur  
Epais : il en tient une couche  
Fiente : sous la queue de pie  
Rêve : cinéma de minuit  
Hériter : tirer les ronds du feu  
Veuf : diminué de moitié  
Tsétsé : bête de somme  
Arnica : arrive toujours après coup  
Cafetière : le pot au noir  
Roi : au milieu de la cour  
Rimeur : préfère la ballade à pieds  
Marc : accompagné d'un canard ou d'un lion  
Tas : place de grève  
Otage : ravi sans l'être  
Noé : navigateur qui a atteint des sommets  
Os : la carpe n'est pas dans le bassin  
Tir : dangereux quand il est nourri  
Sardine : perd la tête avant d'aller en boîte  
Meugler : vachement bien dit  
Vents : grosses bises  
ORL : parle du nez  
Amant : le tiers de la moitié  
Esgourdes : pavillons de banlieue  
Peste : une noire vaut quatre planches  
Herse : montre les dents à tout bout de champ  
Allopathie : maladie du portable  
Pistache : autre nom de l'énurésie

## Patrick Futersack

*Logo rallye : Vacances, proposition, rouage, diplodocus, Jupiter, tondeuse, anticonstitutionnellement, voiture.*

Pendant mes vacances, on m'avait fait la proposition de concevoir les rouages d'un diplodocus animé qui devait être conçu pour le carnaval de Jupiter.

J'imaginai déjà utiliser les mécanismes de ma vieille tondeuse, laquelle, irrévérencieusement et anticonstitutionnellement, avait été bêtement baptisée "l'intox de la république" tant elle crachait de fumée noire puante comme certaines vieilles voitures.

## Proposition de Patrick... à partir de citations...

- "l'Alliance LO-LCR c'est l'union d'un postier et d'une timbrée" a dit Dominique Strauss-Khan"

De la part de DSK, cette phrase n'est pas une mise en boîte, et elle serait plutôt un facteur de discussion pouvant jeter une enveloppe enfumée sur les responsables qui sont en poste.

Insidieux, il doit l'être, lettre ou ne pas lettre aurait dit un auteur célèbre.

Et puis, pourquoi insulter ce con posté devant le guichet de son parti, au lieu de lui adresser la parole?

Pauvre préposé sans bureau, à ce poste ingrat !

- "Aujourd'hui, la parole est au dialogue" (Martine Aubry).

Sans vouloir épiloguer, il est bien vrai qu'un monologue qui répond à un autre monologue peut générer un dialogue, c'est mathématique, et si cinq personnes s'échangent, ça fait cinq monologues, donc quatre dialogues et un monologue, tout ça dans un brouhaha incroyable que seul un décalogue peut dépasser, c'est-à-dire cinq dialogues bruyants, incompréhensibles, un peu comme dans un débat télévisé.

Donc, Martine Aubry avait raison : Plus il y aura de monologues, et plus les dialogues seront fructueux.

## Dico Dingue

- Diminutif : Coupeur de cheveu en quatre.

- Verre à pied : Invertébré de course.

- Président : Qui défend son fromage.

- Rase-motte : Danger = gazon maudit.

- Poète : onomatopée d'un ancien klaxon à poire. Forme (conjugée au présent) synonyme de "lâcher une flatulence"

28 avril 2014

**Marie-Thérèse Leroy, Anne-Marie Marchay, Françoise Poirier, Alain Huré, Guy Teindas, Christiane Rosset**

## Autour du nom

## Alain Huré

Ça commence par le A, cette lettre en forme de Tour Eiffel, qui tient sur ses deux pieds larges et lance sa pointe vers le ciel, comme pour le nom, le H, cette autre lettre qui tient sur ses deux pieds et lance ses deux bras vers le ciel, poteau de rugby, où on marque un essai en écrasant le ballon au sol, la terre, et qu'on transforme en passant ce ballon entre les bras supérieurs, le ciel...

## Christiane Rosset

**A-** AH ! Ah ! Ah !... Comme il est beau, comme il est Grand !... Ah ! qu'il a une grande tête, une Grosse tête, avec plein de choses intéressantes à l'intérieur. Des choses, des éléments qui sont entremêlés. Mais... Ah ! comme il sait rapidement les sortir, dans le bon ordre, et nous inventer, nous régaler de phrases si bien construites, avec de belles images qui se dessinent spontanément dans notre tête, des phrases où l'on découvre un univers fantastique.

**L-** Ah, voilà le L, ni elle, ni lui... Mais elle le fait luire. Elle est là, présente dans sa tête, elle l'illumine, le transforme en un être luisant, sans lacune, brillant comme un lac immense sous un ciel

d'été... qu'il survole avec ses ailes. Elles ne le lâchent pas . Il court avec ses mots, comme un Labrador qui ne s'arrête jamais. On ne se lasse pas de l'écouter, il nous éclaire comme un lampion, une lanterne magique. Il a un langage sans langue de bois... Il se lance... On ne languit pas à l'écouter...

**A-** Ah ! voilà un deuxième A : un arrivage direct, bien arrimé comme une Arche qui lui permet de franchir l'obstacle. Il n'arrête pas de nous étonner et nous l'admirons.

Son prix à l'argus vaut plus que de l'argent : il est comme un diamant qui avance à la conquête des mots qui miroitent brillamment

**I...** Hi ! Hi ! Hi !, ce qui lui va si bien !car, hi ! hi ! hi !... Il sait rire à pleine gorge. Ce Hi ! Hi ! Hi ! si communicatif qui lui donne des impulsions pleine d'imagination inimaginables. Il ne reste pas immobile dans sa pensée. Il sait immigrer quand il faut. Il est comme une Île aux Trésors. Il n'ignore rien... Des idées pleines d'idéalisme. Il est notre Idole.

**N.** Non, cette lettre ne lui va pas. Non, pas du tout !, il est le contraire de nocif, de nunuche, de négatif, de négation, de ni Oui, ni Non...

C'était son Prénom  
Voilà son Nom

**H** comme une hache bien décidée à fendre précisément, exactement là où il faut ! les mots agglutinés afin de les remettre en ordre parfait. L'ennui, avec le H, c'est que l'on n l'entend pas... Il est en suspens. Il précède les lettres qui vont suivre. Ce H met l'eau à la bouche... Que va-t-il se passer après ce H aspiré ?...

**U-** Voilà aussitôt le U qui lui colle à la peau. Hue ! hue ! Hue !, le voilà au galop sur son ordinateur. Hue ! Hue ! Hue ! ses doigts trottent à toute vitesse sur son clavier. Ils trottent sans faux pas, sans hurler, sans usurper les mots des Ecrivains...

Hue ! : Voilà des mots à lui, ultra Huréun... Il vole au-dessus de nous comme s'il était en ULM.

Nous sommes tous unanimes à le trouver unique. Il est en union avec lui-même et avec nous qui l'écoutons universellement. Il est Un, Il nous communique son Hue !

Allez-y ! Hue !

Ultra rapide, ultra sensible, il sait nous unifier son esprit est dans l'urgence, tout en restant calme, sans artifices ni ustensiles... Tout simplement, il met ses mots un à un dans l'urne.

**R.** Rien à dire ! Rien à ajouter ! Repos des mots... Rassurez-vous, tout est en place !

**E —é** —Et puis la dernière lettre : é, comme étincelle, comme éclat, comme élégance, comme écoutez, tout est dit comme si de rien n'était, et il n'est pas épuisé... Il nous a élargi l'espace, un immense espace... Nous sommes éblouis, éclairés de mille feux!

.....  
**Françoise Poirier**

**Françoise Vincent-Sautarel Poirier**

4 mots qui résument ma petite vie

Je suis née

Mes géniteurs m'ont appelée Françoise

Pas très original à l'époque mais c'était voulu

En moyenne, 2 par classe

Je n'ai ni aimé, ni détesté ce prénom

C'était d'ailleurs une question qu'on ne se posait pas. On faisait avec.

On était brun, bigleux, on avait les yeux bleus... Un point c'est tout. Pas de discussion. Circulez, il n'y a rien à voir.

Deux autres prénoms lui étaient accrochés : Joséphine, Mathilde.

Petite, je disais m'appeler Françoise Joséphine Baker...

Ces deux prénoms clandestins me semblaient lourds.

Aujourd'hui, je les trouve gentiment snobs...

Vincent

Toute mon enfance, j'ai entendu « Vincent mit l'âne dans un pré... » ou « vingt cent mille ânes dans un pré ».

J'ai mis beaucoup de temps à comprendre le jeu de mot.

Nom simple et en fin d'alphabet : deux caractères avantageux à mes yeux.

Sautarel

Nom de mon premier mari. Je l'ai tout de suite accolé à mon nom de jeune fille. Je trouvais et trouve toujours ça très chic : Vincent-Sautarel.

Ce nom sent le terroir, le sud, la Corrèze. On m'a surnommée « la sauterelle » ou « la grande sauterelle ».

Divorcée, j'ai demandé à garder ce double patronyme. Accordé.

Mariée en secondes noces, j'ai hérité du nom de Poirier.

Histoire trop compliquée. Je n'avais pas envie de le porter.

Je continue à m'appeler Vincent-Sautarel dans ma vie personnelle et ne suis Poirier que dans la ville où j'habite.

Serais-je schizophrène ?

.....  
.....  
**12 mai 2014**

.....  
**Marie-Thérèse Leroy, Françoise Poirier, Alain Huré, Régine Loubière, Clara Loubière, Paulette Teindas, Christiane Rosset**

.....  
**Rencontre entre 2 personnages célèbres (ou pas) décédés il y a longtemps**

.....  
**Christiane Rosset**

Toc-Toc ... il y a quelqu'un là-dedans ?...

C'est bizarre, cela résonne dès que je cogne – en pensée – sur la tombe !

Mais pas de réponse...

« Ohé ! Ohé !... Bonjour Madame la Marquise. J'aimerais tant parler avec vous. Répondez-moi ! ne me faites pas attendre... J'ai tant de questions à vous poser, car je ne connais rien de vous, Rien de votre Epoque. Je dialogue avec mes voisins au fond de la Grotte... Ils ne connaissent rien, cela ne les intéresse pas...Ils me disent que vous datez de l'An 300 avant Jésus Christ, un autre, de l'An 3 après Jésus Christ... un troisième m'affirme que vous avez vécu en 1732... car il a fait un si beau rêve, qui se passait à cette date. Il a été illuminé par ces femmes extraordinaires, vêtues de belles robes longues à volants, des coiffures sublimes, accompagnées de rubans colorés et brillants... des chapeaux en forme de voiliers, des dessous apparents en dentelles et de splendides chaussures à talon très haut, lacées par des rubans étincelants.

Bref, Marquise, je rêve en pensant à vous, je rêve de vous rencontrer. Mais, sachez que ma voix est éraillée, mon vêtement en

peau de Buffle porté comme une simple écharpe... car j'ai vécu bien avant vous, avec mes Amis, les Hommes de Cro Magnon. S'il vous plaît, Marquise, écoutez-moi, je vous en supplie, Répondez-moi.

Dites-moi ce que je dois faire pour ne pas vous faire peur.

Votre tombe est admirable, une belle Chapelle gothique, des fleurs en porcelaine roses et bleues, ainsi que des roses toutes fraîches qui viennent d'être déposées par un Monsieur ainsi que des lys blancs posés sur un coussin de velours bleu. Il m'a dit qu'il s'appelait Jean-Marie. Il m'a affirmé que vous étiez Marquise et Reine... Mais Reine, je ne connais pas ce mot. Je ne sais ce que c'est ?... Mon voisin m'a dit qu'il y en avait plein qui couraient dans la campagne avec des coiffes comme des branches en bois, et des poils roux ?... Cela m'étonnerait que vous soyiez de cette race-là... une Reine avec une branche d'arbre sur la tête, des poils roux et une robe en dentelle... Cela ne va pas !

Je vous imagine avec un Diadème avec de beaux diamants « ... Tout-à-coup, une voix suave résonne sous la pierre :

« Mais arrêtez donc de parler, attendez un instant... Il y a tant de marches à monter pour essayer de vous rejoindre !... car je suis peut-être au centre de la Terre ?

Je viens de rencontrer quelqu'un d'un siècle très avancé, que je ne pouvais imaginer : Pensez donc il vient de quitter la Terre aujourd'hui, 12 mai 2014, avec de belles funérailles...

Cette personne vient de m'affirmer que je ne peux certainement pas communiquer avec quiconque, car les langages utilisés, des uns et des autres, sont incompréhensibles par l'ensemble de l'humanité... et qu'il faudra des siècles pour traduire ces pensées.

C'est vraiment un miracle de vous avoir entendu et de vous avoir compris !

Maintenant que nous sommes informés, il faut faire simple afin que l'on puisse dialoguer. Ce Monsieur m'a donc communiqué ceci :

Regardez à côté de vous. Il doit y avoir une boîte noire et plate? Vous l'ouvrez et vous verrez un écran et un micro invisible devant l'écran...

Vous parlez devant l'écran et la boîte noire transformera vos paroles de manière à ce que je puisse vous comprendre. Cela s'appelle un ordinateur qui ordonne de mettre de l'ordre dans votre pensée, votre langage, le traduit, afin que je puisse vous comprendre aussitôt... »

« Quel bonheur, Madame la Reine-Marquise ! Je comprends TOUT... Voici la boîte noire...Attendez, un petit problème... des images arrivent sur l'écran, en même temps que votre parole..... je suis débordé, il faut que je me calme, que je retrouve mes esprits.....

Oh ! Madame la Reine marquise... je vous vois sur l'écran maintenant, c'est extraordinaire » !...

« Moi aussi, dit-elle fort émue...

Je vous vois comme si vous étiez mon fils. Comme vous êtes jeune et beau ! »

« Vous aussi, Marquise ! Vos beaux cheveux blonds bouclés sont sublimes, et votre teint... Je n'ai jamais vu de femme si belle ! Vous avez du rouge sur les lèvres, du rose sur les joues, du bleu sur les cils... mais c'est ravissant !

Si vous saviez, de mon temps, chez moi, au milieu de mes hommes et femmes de Cro Magnon, mes copines avaient la peau granuleuse, des cheveux raides et noirs. Elles étaient nues et rustres, les pieds nus, avec souvent du sang séché sur les doigts, le visage, et la poitrine, elles se blessaient lorsqu'elles mangeaient les restes de ce que nous leur laissions, après notre

repas de chasse, entre hommes. »

« Votre pensée, Monsieur est extraordinairement éclatante de vie.. je vois votre mère, certainement à côté de vous et toutes vos femmes. En effet, elles sont écorchées, de partout,... Quelle race solide !... On dirait presque des animaux. Pour l'instant, je ne comprends rien de ce qu'elles racontent... »

« Mais c'est normal, Marquise, puisque je suis si loin de vous ! Madame la belle Marquise, sachez que je suis je suis à l'extrémité sud de la Terre... Quelqu'un vient de passer et m'a dit que je suis en Australie et que je peux me rendre rapidement à la base des fusées spéciales qui viennent d'être inventées... Jusqu'à maintenant, elles propulsaient des hommes dans l'espace...Aujourd'hui, on me propose de monter à bord de cette nouvelle fusée qui s'appelle Fuséefée. Elle part dans quelques secondes vers le centre de la Terre avec des instruments capables de vous trouver rapidement, en creusant à travers tous les matériaux, que nous rencontrerons tout simplement.

A tout de suite !

Quelle belle aventure !

.....  
**Françoise Poirier**

*Louis XVI et Charles de Gaulle se téléphonent*

Louis: Bonjour Charles, c'est Louis. Louis XVI. Vous avez 5 minutes ?

Charles: Oui, bien sûr, l'éternité !

Pas grand-chose à faire entre ces quatre planches ! Qu'est ce qui vous amène ?

Louis: Je repensais à ma fuite à Varennes et du coup, j'ai pensé à vous et votre fuite à Baden-Baden. Et j'ai voulu avoir de vos nouvelles.

Charles:Avec le TGV-Est, la fuite à Varenne aurait été plus facile, n'est-ce-pas ?

Une fois embarqué dans le train avec Marie-Antoinette et les marmots, vous étiez sûr d'arriver à bon port. Pas d'arrêt à Meaux. Pas de risque d'être reconnu en route. Une fois parti, le train ne s'arrête plus.

Louis: C'est vrai Charles, vous avez raison. Et l'histoire de France aurait été autre.

Ma pauvre femme n'aurait pas été décapitée. Moi non plus, d'ailleurs. Mon fils ne serait pas mort à dix ans à la prison du Temple...

Je mettais ma famille à l'abri en Autriche et je revenais mater la rébellion avec l'aide des soldats de mes cousins d'Autriche, Pologne ou Prusse

Charles: Du coup, la royauté aurait été maintenue en France. Pas de Napoléon. Pas de Commune. Pas de mai 68 ... Tout le monde au pas.

Trois classes sociales perdureraient comme il se doit : le peuple, les nobles et le clergé. Tout serait normal.

Louis: Oui Charles mais vous n'auriez pas été élu président de la République ! Vous seriez un illustre inconnu !

Charles: Oui, vraiment dommage pour les français ! Ne pas me connaître ! Se passer de moi ! Ce n'est pas possible ! INENVI-SAGEABLE ! INIMAGINABLE ! STUPIDE !

Pas d'appel du 18 juin ! Pas de : « Je vous ai compris » à Alger!  
Exit le grand Charles !

Louis, je raccroche, vous m'énerviez, je remue trop dans ma boîte ! Je vais casser mon cercueil !

## ..... **Paulette Teindas**

En cette fin d'après-midi d'un jour sans heure, puisque le temps n'existe plus, Eve se reposait sur un nuage bleu, au quatrième étage du ciel.

Adam errait dans ce jardin merveilleux, quand, derrière un buisson touffu, il aperçut Eve sur son nuage.

- Que fais-tu ici, lui dit-il, n'avais-tu donc pas été chassée de ce paradis?

- Et toi donc lui répond-elle?

- Il est vrai, je m'échappe de temps à autre pour profiter de cet endroit idyllique auquel nous n'avons plus droit.

- Oui mais tout ceci est de ta faute, lui dit Eve.

- Excuse-moi, répond Adam courroucé, tu n'étais pas obligée de la manger cette pomme ; nous voilà bien avancés.

- A cause de toi, ici-bas sous nos pieds, les terrestres devront le gagner leur paradis!!! Beaucoup ne connaîtront pas la béatitude de ces lieux enchantés.

- Oui mais si le serpent ne m'avait pas poussée à le faire.....

- D'accord, on ne va pas réécrire l'histoire, répond Adam, admettons que le péché originel n'aie pas eu lieu, comment aurait évolué l'humanité?

- Bonne question répond Eve: il n'y aurait eu aucune règle de conduite, ni bien ni mal, la permissivité totale, pas de racisme, pas de haine, "peace and love"!!!!

Tous tout nus, pas de boutiques de fringues, pas de restaurants etc, etc ...pas de gouvernements, pas de votations, pas d'arnaques, pas de riches, pas de pauvres; pas de catastrophes naturelles, pas de crimes, pas d'exécutions;

Tu vois, si nous n'avions pas désobéi, le monde aurait été un vrai paradis.

A ce moment-là, ils entendent du bruit derrière eux et se retournent.

Le gardien du paradis les a surpris en pleine discussion il les a reconnus et d'un doigt menaçant leur dit:

- Vous deux que faites-vous ici? Votre place n'est pas là et vous le savez. Retournez d'où vous venez, première porte à gauche....

Nos deux complices se regardent, se donnent la main, et penauds reprennent la route du purgatoire.

## ..... **Alain Huré**

-Cher monsieur, ou devrai-je plutôt dire, chers restes, car nous en sommes tous là, les asticots sont passés par là... je prends mon courage à deux os pour vous écrire, je vous admire tant. Qui, d'ailleurs, ne vous admire pas, même de nos jours, si je puis dire... Le hasard a voulu que mon squelette soit placé dans la classe de l'école primaire de Saint-Martin du Tertre, j'y suis bien, nettoyé, dépoussiéré régulièrement, j'y coule une retraite tranquille. Face à moi, votre tableau, du moins une reproduction, votre Joconde... ils l'ont affichée la semaine dernière et depuis, je ne vis plus, si je puis me permettre cette expression, elle est si belle, elle me regarde, j'en suis tombé amoureux fou. Pouvez-vous me donner son adresse tombale, je vous en serai éternellement reconnaissant. Signé : Aristide Bouchardon, menuisier mort en 1812

-Cher monsieur Bouchardon, les lettres posthumes arrivent très

vite, vous le savez, on pourrait même dire, à tombeau ouvert... j'ai malheureusement perdu de vue les ossements de la signora Joconda, elle est restée en Italie, je suis mort à Amboise, mais je suis prêt à creuser le sujet, comme on le dit dans notre cimetière. Vous qui êtes un mort jeune, si, si, par rapport à moi, vous êtes encore frais, et surtout, vous qui fréquentez la jeunesse, racontez-moi donc le temps présent. Nous avons le temps, l'éternité a encore de beaux jours devant elle... Signé : Léonardo Da Vinci

-Cher maître, si vous saviez, j'en ai les fémurs qui s'entrechoquent de plaisir à l'idée de correspondre avec vous... Vous qui avez eu un destin si riche... les jeunes d'aujourd'hui vous désoleront, j'en suis sûr, je ne vous parlerai pas de cet iconoclaste qui a eu le culot de dessiner des moustaches à votre Joconde, signant LHOOQ... j'ai failli lui foutre mes métacarpes dans les fesses, à celui-là. C'est pas de mon temps, chez les grognards, qu'on aurait vu ça, nom de Dieu ! Vous connaissez les militaires, vous, vous en avez dessiné des chars et des armes... Ah, vous en avez eu, une vie bien remplie... Signé : Aristide Bouchardon, caporal de réserve

-Caporal, c'est quand la vie est bien remplie que la mort semble vide. Vous savez, Le destin, c'est comme une vie mais joliment encadrée. C'est bien fait pour la Joconde, elle m'a toujours exaspéré avec son sourire niais, je regrette de ne pas avoir eu cette idée de moustache moi-même. Quant aux armes, c'est pas ce que j'ai fait de plus intelligent, je m'en rends compte... mais, dites-moi, pourquoi faites-vous ce travail de squelette de classe, vous, un vieux de la vieille garde ? Signé : votre Léonardo

-Cher maître, vous ne vous en doutez pas mais maintenant, le coût de la vie rend la mort hors de prix...Signé : Aristide

## ..... **Régine Loubière**

Cher André,

Ces quelques mots pour prendre de vos nouvelles ...

Cimetière de Carry Le Rouet en cette année 2014 ...

Fernand Contendin plus connu sous le pseudonyme «Fernandel» invite pour une nuit André Raimbourg, plus connu sous le nom de Bourvil.

Ne voulant pas faire le chemin seul, celui-ci décide de faire le voyage avec Marguerite. Ça fera plaisir à Fernand de la revoir.

« Bonjour l'ami ! Je t'ai préparé une bonne bouillabaisse. Oh ! Mais qui vois-je ? Ma chère Marguerite ! Te voilà, sans chair et en os ! Merci André pour cette délicate attention. »

« Je me suis dit que ce serait une bonne idée de faire le voyage en sa compagnie, elle qui t'a tant aidé durant la guerre. Et puis, c'était une façon de lui rendre hommage. On parle toujours de l'importance des résistants en 40. A sa façon, elle aussi aura été une chouette partisane. Tu ne crois pas ? Tiens. Je t'ai apporté une bonne bouteille de calvados issue de mes belles pommes normandes. Tout comme Marguerite. »

« Alors, quoi de neuf dans l'Ouest, depuis tout ce temps ? »

« Oh ! Tu sais, pas grand-chose. C'est bien calme, là où je repose. La seule animation reste la Toussaint où, pour se donner bonne conscience, la population afflue pour montrer qu'elle n'oublie pas les siens. Et toi ? »

« Oh ! Pareil. De temps en temps, je me mets à l'écoute des nouvelles. Pas terrible, cela dit. On peut se féliciter d'avoir vécu une autre époque. Tiens ! Par exemple, sais-tu que la bouillabaisse se réchauffe dans un appareil appelé micro-onde ? On ne peut plus aller pêcher tranquille sans rencontrer des yachts, des

paquebots. En période estivale, je ne t'en parle même pas. Tous ces touristes qui envahissent mon beau village, ces villas qui poussent comme des champignons. Notre petit restaurant sur la place de Martigues, « A la sole Normande », où est-il ? Cette belle sole que j'ai tant ironisée. Les parties de pétanque avec les collègues. Pagnol et Raimu ont décliné l'invitation. Ils broient du noir en voyant ce qu'est devenu notre paradis provençal. Si tu voyais la Canebière ! Peuchère ! On se casse le peu d'os qu'il nous reste en nous retournant dans notre tombe. »

« De ce côté-là, moi je suis tranquille, mon petit village n'a pas été trop dénaturé. Ce n'est pas chez moi que les touristes se bousculent. Mais on y est bien ».

« Je suis content de t'avoir revu. Mais je dois rentrer. Il se fait tôt. Je ne devrais pas tarder »

« Il faudra qu'on remette ça. Mais la prochaine fois chez moi ».

.....  
.....  
**26 mai 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Clara Loubière, Léon Grandin, Christiane Rosset, Guy Teindas, Patrick Futtersack**

.....  
**Rêves d'un artiste ou d'un personnage célèbre qui vous a marqué.**

.....  
**Alain Huré**

#### ***-Rêve d'un jour***

Une nuit, ou plutôt un jour car il était veilleur de nuit à cette époque, il rêva. Il avait le sommeil si lourd que ça empêchait ses rêves de s'envoler. Il était dans un champ, non, plutôt dans une pièce fermée, le champ, c'était son rêve de la veille, depuis, le paysan avait vendu le champ, un promoteur y avait construit un immeuble, le dormeur y avait acheté un appartement et il rêvait donc qu'il y habitait, le rêve a cela de pratique que les délais de construction peuvent être singulièrement raccourcis mais revenons à son rêve du jour. Il était au téléphone, il répondait à une femme qui lui demandait « qu'est-ce que tu rêves de devenir plus tard », il lui répondit « rêveur » mais déjà le téléphone s'était transformé, les combinés ont tendance à devenir autre chose dès qu'on n'y prend garde et qu'on les quitte des yeux, c'est d'ailleurs pour ça que les jeunes les tiennent toujours près de l'oreille et leur susurrent des mots doux continuellement mais revenons à notre rêveur. Il avait du mal à se souvenir de ses rêves, comme beaucoup, se souvenir d'un rêve, c'est comme feuilleter un livre en bulles de savon, tout vous échappe, là, il réparait son ordinateur, oui, le téléphone était devenu ordinateur mais l'opération avait engendré un bug, c'est pour ça qu'il le réparait quand, tout à coup, un enfant blond avec une écharpe jaune surgit à la fenêtre, pourtant au dix-septième étage, et lui dit « s'il te plaît, dessine-moi une souris » à quoi il lui répondit « la souris est dans l'ordinateur, si tu ne me laisses pas réparer, je ne pourrais pas la faire sortir », l'enfant haussa les épaules, fit un bras d'honneur et partit en maugréant que c'était toujours pareil, il y en n'avait jamais un qui voulait lui dessiner des animaux, qu'il allait changer de rêve, lui, et il disparut pour laisser la place à un chat allongé qui dormait sur la moquette, il remuait les pattes dans son sommeil en faisant des petits bruits, il ronronnait, il était en mode vibreur, lui aussi rêvait. L'homme, qui rêvait toujours, se demanda pourquoi les chats avaient des rêves puisqu'ils ne pouvaient les raconter à personne. Il dit ça allongé sur un divan, à la tête duquel le chat, assis sur une chaise, pre-

nait des notes. « Et ça fait longtemps que vous rêvez que vous rêvez, lui dit le chat ? Parlez-moi de votre mère ? ». « Jamais, répondit-il, ma mère, c'est le réel, je n'en parlerai qu'au réveil ». Le réveil, entendant son nom, sonna et le dormeur se réveilla.

.....  
**Patrick Futtersack**

Sans intérêt personnel véritable, je l'écoutais néanmoins et le regardais fixement sur le petit écran. A l'évidence, il pensait ce qu'il disait, mais il ne disait pas ce qu'il pensait. Tout en s'exprimant, on sentait bien qu'il rêvait à des jours glorieux, à ses propres jours meilleurs. De toute évidence, on sentait qu'il rêvait tout éveillé de convaincre son auditoire, avec force conviction simulée, appuyée, mais avec un regard peu convaincant, visage parasité et figé sur le prompteur qu'il ne quittait pas des yeux. Il allait de soi que cette fixation du regard sur l'écran défilant qui lui faisait face devait l'hypnotiser partiellement, le plongeant dans un demi-rêve latent. Mais quel rêve ? Evidemment, celui d'emporter un maximum de voix aux élections de dimanche prochain, et puis aussi d'être ainsi reconnu pour celui qu'il prétendait être, et puis aussi adulé pour ses démonstrations péremptaires, pour ses solutions sans appel, pour ses résultats futurs énoncés comme incontournables.

Bref, il devait rêver à lui, à lui porté sur un piédestal par ses électeurs. Il devait rêver à lui, assailli par une forêt de micros, bombardé par une horde de journalistes, attiré de force sur les plateaux de télé aux heures de grande écoute.

Il devait rêver à lui ceint de l'écharpe tricolore, mais le bleu ou le rouge côté du cou ?? Il devait rêver de cela mais sans oser trop choisir. Il devait rêver que ce serait les membres de son groupe qui le hisseraient au plus haut possible de ses prétentions, de son orgueil.

Dimanche matin arriva: Il sortit de son sommeil illusionniste dès l'ouverture du bureau de vote.

Dimanche soir : Au dépouillement, il était complètement réveillé.

Son Score ? 8% ! La chute !

Il se voyait député, et le voilà dépité !

Il rentra chez lui et s'assoupit pour rêver à de jours meilleurs, au jour des prochaines élections...

.....  
.....  
**16 juin 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Régine Loubière, Clara Loubière, Léon Grandin, Christiane Rosset, Guy Teindas, Patrick Futtersack, Paulette Teindas, Annie Maugard, Anne-Marie Marchay, Rozenn Lefort, Françoise Poirier,**

.....  
**Rue Henri Durel, racontez un personnage d'un des numéros de la rue**

.....  
**Marie-Thérèse Leroy**

En 1982, la famille Thoung, originaire du Vietnam, s'est installée au 1 rue Henri Durel et n'en a plus bougé. On ne peut pas dire qu'elle s'est vraiment agrandie au fil des années. En fait, tout s'est joué durant les 10 premiers mois.

Monsieur et Madame Thoung sont d'abord arrivés avec le grand-père, la grand-mère ayant été malheureusement éjectée du boat-people au moment du débarquement au camp basé au Cambodge.

Les parents se sont beaucoup démenés pour récupérer leur fille

Nina, arrivée en France avec un convoi humanitaire et confiée alors par parrainage à un couple de bourgeois qui ne voulaient plus la rendre. Ces gens avaient confondu parrainage et adoption et n'en démordaient pas. Le tribunal a dû statuer sur le sort de Nina à l'avantage de ses parents naturels.

Puis de semaine en semaine, de grands enfants, flanqués de prénoms francisés, sont arrivés. Tout l'état-civil avait été revu au Cambodge. Dire que les 7 enfants étaient véritablement de monsieur et de madame Thoung ne serait pas exact. En effet Charles et Jean-Charles n'étaient que les neveux du père ! Mais qu'importe finalement ! Qui regarderait vraiment les dates de naissance des enfants ?

D'ailleurs les filles ont été visiblement déclarées plus jeunes que leur âge réel, ceci pour leur permettre une meilleure adaptation au système scolaire français. Ainsi Antoinette âgée en réalité de 9 ans avait pu rentrer avec un âge légalisé de 6 ans.

Tout allait donc dans le meilleur des mondes pour la famille Thoung.

Ils avaient eu la bonne idée d'installer dans leur garage un self-service de cuisine chinoise qui faisait le bonheur des villageois, en particulier la soupe chinoise servie le mardi avait une réputation qui dépassait les frontières du village. Pourtant cela avait été loin d'être simple ! Il avait fallu adapter les menus, supprimer par exemple la cervelle de chien, suite à des rumeurs du voisinage.

Mais monsieur Thoung a toujours été un bosseur, et ça dans le village, c'était plutôt bien vu. De plus il puisait son personnel dans sa tribu familiale bien connue de la jeunesse locale. Quelques adaptations ont été nécessaires. Ainsi quand Louise fut enceinte à 14 ans, madame Thoung a expliqué qu'en réalité Louise approchait de 19 ans, ce qui était loin d'être exceptionnel.

La situation géographique de ce self chinois au 1, rue Henri Durel était stratégique, nombre de voisins, après une journée de travail chargée, n'avaient pas eu le temps de faire leurs courses et s'arrêtaient souvent le soir en appréciant les « plats à emporter ».

Actuellement, la famille Thoung s'estime parfaitement intégrée dans le village.

## ..... **Patrick Futersack**

Dans cette petite maison, bien modeste, du 12 rue Henri DUREL, juste à côté de ce somptueux pavillon du N°10, vit un petit homme, discret, solitaire, silencieux, au rituel quotidien immuable, quel que soit le jour, quel que soit le temps, quelle que soit la gêne que peut lui causer son voisin du N°10 avec son tracteur bruyant, sa tronçonneuse nerveuse, sa tondeuse grinçante.

Rien ne semble le troubler dans la constance de ses gestes, la permanence de ses attitudes.

Rien ne le dévie de ses occupations quotidiennes, répétitives.

Rien, ni même le tapage intempestif de son voisin du 10 ne saurait l'énervier, le faire sortir de ses gonds, le pousser à revendiquer un peu de silence.

Même si l'on ne s'occupe pas de ses voisins (j'habite au N° 15 juste en face), on ne peut s'empêcher de le regarder aller et venir, lentement, paisiblement, le dos un peu vouté, promenant son chat au collier rouge au bout d'une longue laisse rétractable dans sa rue Henri DUREL, sans jamais quitter celle-ci, passant et repassant sans cesse devant le portail de son voisin mitoyen et regardant systématiquement si le tracteur, la tronçonneuse ou la tondeuse de ce dernier était sortie, prête à vrombir dans le silence matinal.

Et puis, la promenade de son chat étant terminée, il rentre dans sa maison aux volets toujours clos, volets qui ne sont jamais ouverts quel que soit l'éclairage du jour ou le temps.

Puis, il ressort, calmement, un sac en plastique à la main, et se met à cueillir soigneusement des herbes qu'il semble bien connaître, bien, choisir, des herbes qui ressemblent à de petites salades et qui poussent à volonté au pied des murs des maisons, entre pierres et asphalte.

Après ce rituel quotidien qui peut durer des heures, il rentre de nouveau sous son toit pour déjeuner, du moins je le suppose car il est midi.

Je ne le reverrai que vers seize heures, sortir son chat, faire ses cueillettes, et puis rentrer chez lui à la tombée de la nuit.

Et demain.....ce sera le même jour.

## ..... **Françoise Poirier**

9 rue Henri Durel

Ils habitent 9 rue Henri Durel. Les Asimon.

Lui ? La soixantaine, bien conservé, vieux beau sans étincelle, style crooner. Enfin crooner, s'il n'ouvre pas la bouche.

Dès le lever du soleil, en toutes saisons, il est dehors, dans son jardin, actif, hyperactif.

Le gazon, toujours rasé de près et bien vert. S'il neige, le premier à déneiger le trottoir. S'il vente, le premier à balayer les feuilles mortes.

Son voisin mitoyen de gauche voulait installer une volière. Asimon a déposé un recours et a obtenu que le nombre d'oiseaux y nichant soit limité à quatre. Les oiseaux, ça fait du bruit. A-t'il des enfants ? Impossible à savoir, tellement tout est discret et calfeutré dans cette famille.

Un autre voisin l'a retrouvé un jour dans son jardin. Il taillait la haie qui leur était commune. Il avait sonné. Comme personne ne répondait, il est entré et à remis dans la droite ligne cette haie anarchique. Il n'a toujours pas compris que le dit-voisin l'engueule.

Sa femme ? Comme sa progéniture, on ne la voit jamais. Une explication : elle brique la maison à longueur de journée.

Régulièrement, il est perché sur son toit : il lave et repeint une à une chaque tuile. Pas de mousse, pas de tuiles cassées.

L'envie me prend quelquefois de déverser ma poubelle sur ses terres ou d'y faire croquer ma gentille petite chienne.

L'envie seulement.

Cependant une inquiétude me taraude : comment vont-ils faire pour entretenir leurs tombes ?

## ..... **Régine Loubière**

Le week-end dernier, la rue Henri Durel était très animée. La maison au n°3 se vidait pour laisser place à une nouvelle famille. Les Plantin sont partis à la grande joie de leurs voisins ravis de voir s'en aller la famille la plus sans gêne et bruyante que l'on ait jamais vue. Deux années durant lesquelles, jour et nuit, 365 jours par an, la maison ne désemplissait pas. Un méchant va et vient, du père en passant par la mère, grands-parents, oncles, tantes, nièces, neveux et j'en passe. On n'a jamais su qui vivait vraiment là. Enfin ! Ils sont partis. Mais d'une façon égale à leur image. N'ayant pu se mettre d'accord. Les sortants et les arrivants déménageaient et emménageaient le même jour. Ce fut un vrai bazar. Dès l'aube, au coucher du soleil. Si bien que les habitants de la rue Henri Durel pour avoir la paix, désertèrent leur village pour la journée, voire le week-end entier. Mais, moi ! Non. Pour une fois qu'il y a de l'animal

tion à Jambville non organisée par le comité des fêtes, je voulais être là. Pour voir. Pouvoir admirer ce tohu-bohu. Car les nouveaux, comme je ne les connais pas encore, je sais pas. Mais les Plantin, je savais bien que ça ne se passerait pas comme un déménagement ordinaire.

Tout a commencé à l'aube. 5 heures du mat très exactement. Je le sais car le chant du coq du 1 rue Henri Durel s'est mis à chanter lorsque j'ai entendu le bruit du camion, qui vu le son n'était pas de la première jeunesse, et qu'en plus j'habite à l'angle de la rue Henri Durel et du champ du Père Camille. Bref ! Tout ça pour dire que les Plantin ne voulaient surtout pas que leur départ passe inaperçu. Vu que la famille est grande, ils ont décidé d'installer des tables, du moins quelques planches sur quelques tréteaux et des chaises pliantes tout le long de la rue, façon brocante. Comme ils n'avaient rien prévu à l'avance, ils organisaient une chaîne humaine. Ça commençait par le père Plantin et finissait par la mère et la grand-mère. Chacun avait un rôle. Certains s'occupaient de la vaisselle. On prenait, on emballait dans du papier, on rangeait. Enfin, on bazardait. On mettait dans un carton de fortune et on fermait. Le tout stocké dans le camion. Pour ne pas perdre de place, certains meubles avaient été entassés au fond du fourgon, pour y recevoir les objets emballés. Pendant ce temps, d'autres s'occupaient du linge. J'étais effarée de voir tant de choses sortir de cette si petite maison pour une si grande famille. Tout avait l'air de bien se passer, si la nouvelle famille n'était pas arrivée avant la fin. Déjà, pour eux impossible de pénétrer dans la rue. Alors, ils laissèrent leur véhicule en bas de la côte et utilisèrent un diable et une brouette pour transporter leurs biens, et ce, sur 300m. Des noms d'oiseaux fusèrent entre les hommes. Les femmes se crêpèrent le chignon. Tant et si bien qu'en fin de journée, au moment de déballer enfin leurs affaires, les arrivants se rendirent compte rapidement que beaucoup de leurs effets avaient du sortir de leur camion pour entrer dans celui des Plantin. Malgré l'arrivée des gendarmes et d'une plainte en bonne et due forme. Aucun résultat. Les Plantin étaient partis en laissant une mauvaise adresse. Voilà une semaine que la nouvelle famille du nom de Charmant ne le sont en fait pas du tout. On croyait avoir connu le pire avec les Plantin, mais je pense que nous allons vivre des jours mémorables.

Affaire à suivre...

## Alain Huré

N°7 rue Henri Durel

Kévin Brochard est devenu le personnage le plus important du N°7 de la rue, en fait depuis qu'il a décidé de courir le Tour de France, avant, c'était juste le jeune sportif du studio du sixième qui garait son vélo dans le local réservé aux poussettes ce qui énervait prodigieusement la concierge, oui, nous en avons encore une, madame Lopez, qui aimait que les locaux à pouchettes ne contiennent que des pouchettes, mais, ça, c'était avant, avant que Kévin n'emprunte à monsieur Roupnet son tapis roulant, un truc casse-gueule sur lequel il fait du vélo d'appartement et ne décide, ce jeune fou à gros mollets, de courir les étapes du Tour en même temps que les vrais coureurs, pas dans les rues mais, ici, dans la cour de notre immeuble, et le drôle c'est que, très vite, les autres locataires ou propriétaires ont adhéré au projet, vous savez, plus c'est débile, plus vous trouvez des adeptes, c'est le principe des sectes, Kévin l'a bien compris, surtout qu'il comptait surtout épater la petite Liliane, la locataire du cinquième, une pas farouche qu'a l'air d'aimer pas mal les musculeux à fort taux de bronzage, bref, voilà qu'en

moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tout l'immeuble l'a accompagné dans son projet, le sport, ça vous ressoude bien une nation, alors ça peut vous faire bouger un immeuble, donc, le jour où le Tour est parti, de Brest, il est monté sur son vélo, lui-même posé sur le tapis roulant et, au coup de pistolet, on avait mis la télé dans la cour, face à lui, c'était la télé de Maurice Troppart, le retraité du rez-de-chaussée, le fil passait par sa fenêtre, donc, au coup de pistolet, il a donné le premier coup de pédale, sous les vivats et les youyous des habitants qui donnaient sur la cour, il faisait beau mais comme à Brest, la météo était bretonnante, on avait prévu des tuyaux d'arrosage, il n'y a pas de raison qu'il soit avantagé par rapport aux vrais, les forçats de la petite reine, les pros du braquet, mais Kévin était pas mal, on vérifiait le kilométrage sur son compteur, il était dans le peloton, faut dire qu'ils marchaient comme des Suisses, pour ce premier jour, à l'arrivée, le sprint, le vrai, nous a laissé froids, nous, on regardait le gamin qui avait encore une dizaine de kilomètres à faire, on était prêts avec le kiné, enfin, la kiné, c'est la petite Liliane qui s'était portée volontaire, madame Duval aussi, la vieille du deuxième mais Kévin a préféré la gamine, si ça le fait pédaler plus vite, on n'a rien contre, les deuxièmes et troisièmes jours, il a tenu bon, le Kévin, la fleuriste arrivait toujours en fin d'étape pour lui tendre un petit bouquet, nous, on faisait une petite fête en rapport avec les villes d'étape, Biarritz, le jambon, Toulouse, les saucisses, un barbecue dans la cour, le Kévin au lit après les massages, ça prenait tournure, les locataires prenaient des paris sur son classement, et puis, le drame, le quatrième jour, une étape de montagne, on lui avait surélevé un des côtés du tapis, il avait bien commencé mais là, il s'était mis en danseuse, on sentait bien qu'il était pas loin du coup de pompe mais là, il s'est mis à zigzaguer, le vélo est sorti du tapis roulant et la Kévin, dans un état second, est parti s'encaster dans la fenêtre de madame Lopez, la tête dans la cage au canari, on ne l'a d'ailleurs jamais retrouvé, la fin de la course, l'accident bête, mais le pire, c'est quand on a découvert que le Kévin était shooté jusqu'aux oreilles par le pharmacien du troisième, depuis, on ne lui parle plus, au potard, au Kévin, on lui a pardonné quand il est sorti de l'hosto, depuis on ne regarde plus que Roland-Garros, non mais !

30 juin 2014

Alain Huré, Marie-Thérèse Leroy, Annie Maugard, Françoise Poirier, Patrick Futersack...

S'inspirer d'une phrase de Moustaki

## Alain Huré

Pendant que je dormais, pendant que je rêvais, le type est entré, en catimini, une Catimini 750, la belle Catimini déjà... il est entré dans la chambre et, comme le rêve lui plaisait, il est entré dans mon rêve. Je ne sais pas si vous avez déjà rêvé à deux mais c'est pas facile, des rêves à deux places, on n'en trouve pas souvent, les rêves, c'est perso, ça se partage pas mais l'autre, il s'est glissé à côté de moi alors que je m'étais concocté un de ces cauchemars, un beau, avec du sang, des chutes sans fin, le truc dont on ne sort qu'avec peine, en sueur... et l'autre qui rentre là ! Bien fait pour lui... Voilà c'est, mon vieux Joseph !

## Trouvez des redondances

Un vaccin dans un corps sain  
Non à l'oppression, oui à la bière pression  
Eprouver des sentiments forts éprouve  
Lire des livres délivre  
Donner des ordres crée désordre  
Une maison de retraite dernier cri  
Un crématorium flambant neuf

## Choisir une phrase, faire un texte drôle et un triste

Je donnerais mes 2 mains pour savoir jouer du piano, dit le condamné au pied de la guillotine.

Je donnerais mes deux mains pour savoir jouer du piano, mes deux pieds pour être un grand footballeur, ma langue pour chanter comme Pavarotti, mon nez pour inventer des senteurs merveilleuses, mes dents pour mordre la vie à pleines dents, mon sexe pour être un nouveau Casanova, mon cerveau pour devenir l'inventeur ou le découvreur du siècle ... je suis prêt à tout donner pour devenir quelqu'un mais n' être plus rien pour être tout, n'est-ce pas le but ultime de l'homme moderne...

## Patrick Futersack

*1er Sujet : On s'inspire de la première phrase d'une chanson de Moustaki pour écrire un texte, selon son inspiration, libre.*

Ma liberté, longtemps je t'ai gardée,  
Pour avoir souvent dormi avec ma solitude.  
Pendant que je dormais, pendant que je rêvais  
A votre fille qui a 20 ans, Madame, (que le temps passe vite)  
Qui donnait du rhum, du miel et du tabac à son homme,  
Plutôt qu'à ma gueule de métèque, de juif errant, de pâtre grec.  
Voilà c'est, mon vieux Joseph  
Que d'avoir plusieurs fois vingt ans.

*2ème Sujet : Trouver des redondances (ex.: La politique politicienne).*

- Au jour d'aujourd'hui
- Monter en haut
- Descendre en bas
- Propriétaire vend...
- Crier fort
- Sonner fort
- Perspective (projet) d'avenir.

*3ème Sujet : Choisir une ou deux phrases (fournies) et rédiger un texte drôle, puis un triste..*

- Je donnerais mes deux mains pour savoir jouer du piano (Eric Chevillard).
- C'est ce que j'expliquai à mon coiffeur pendant qu'il me coupait les pattes. Et pourtant, j'avais des relations pour m'apprendre, j'avais le bras long en société et je n'étais pas manchot pour pouvoir tout manipuler et y arriver avec tout le doigté que l'on me connaît. Et pourtant, ma crainte majeure était de ne pas être remis à l'index. En désespoir d'espoir, j'ai crié pouce !  
Et tant pis si je ne prendrais jamais mon pied en musique...

18 septembre 2014

Marie-Thérèse Leroy, Anne-Marie Marchay, Régine Loubière, Patrick Futersack, Françoise Poirier, Rozenn Lefort, Dominique Pelegrin, Alain Huré, Christiane Rosset, Éric Rondeau

*Sujet: Jean-Philippe Toussaint, l'urgence et la patience. Qu'est-ce qui nous pousse à écrire ?*

## Marie-Thérèse Leroy

Le samedi après midi, l'ambiance était plus détendue. Les grandes veillaient sur nous. Moi, j'étais admirative devant leurs travaux d'aiguille. Car souvent je me contentai de finir la ligne de points de croix sur le petit rectangle de tissu blanc, le minimum imposé pour avoir la paix et passer ensuite à ce qui m'intéressait vraiment.

Nous étions dans les années 50, à l'école communale du village. J'aimais bien le samedi après midi. Il finissait doucement la semaine, et cadeau suprême : après la récréation, nous avions bibliothèque.

Mais avant d'ouvrir la grande armoire vitrée, où étaient rangés, bien couverts, les livres aux histoires extraordinaires, parfois invraisemblables, il fallait cirer les tables, gratter au papier émeri les taches d'encre et frotter énergiquement nos tables avec un chiffon de laine.

Je m'appliquai soigneusement, je faisais briller ma table le mieux que je pouvais en pensant déjà au livre que j'allais choisir. A quoi allait-il ressembler aujourd'hui ? Quelle histoire allait encore envahir ma tête pour la semaine ? J'adorais le bruit de la clé utilisée par la maîtresse pour ouvrir l'armoire. Nous défilions deux par deux. En réalité, nous avions peu de temps ; Mon choix se déterminait vite par ce petit quelque chose qui allait différencier ce livre d'un autre, la couleur de la bibliothèque rose, verte pour les plus grandes, ou ce vieux livre rouge solidement cartonné, parfois le titre qui me donnait l'envie d'en savoir plus ou le drôle de nom de l'auteur. Rien de très littéraire dans le choix d'une fillette de 8 ans, juste la recherche d'un déclic qui accentuait mon excitation.

Puis je plongeai de suite dans la lecture, dans la découverte des personnages, telle cette petite Louise perdue dans une forêt. Je les imaginai, ils étaient bien vivants, tout près, entraînés de courir avec moi pour rentrer à la maison, une fois sonnée la cloche de 17 heures.

Je saluais à peine ma chatte qui m'attendait ponctuelle comme tous les soirs.

En lisant, je préparais mon goûter. Puis, assise, je calais mes pieds sur les traverses de la table de la cuisine, le dos appuyé sur le buffet en formica.

J'ignorai le retour du travail de ma mère, puis de mon père. Je n'avais pas de devoir à faire, pas de leçons à apprendre. J'étais libre, libre de lire, de voyager comme l'âne Cadichon et sa carriole. Ma mère s'inquiétait : « Mais tu vas t'abîmer les yeux » ou « tu perds ton temps à lire »

Rares furent les samedis soirs où je ne finissais pas mon livre. Je lisais d'un trait. Il m'était très difficile de remettre au lendemain. Toutefois, il fallait bien faire des concessions, être raisonnable, faire confiance aux personnages qui m'attendraient le lendemain exactement à l'endroit où je les avais laissés.

Ce n'est qu'après avoir fini ma lecture que je me mettais à écrire, n'importe où, sur mon lit, sur le vieux piano, dehors sur

la table en fer forgé, mais le plus souvent sur la table en formica bleu dans la cuisine.

Seule ma chatte m'observait.

Cela pouvait durer une partie du dimanche et quelques fins d'après midi. J'avais la chance de ne pas avoir à regarder la télévision.

Je récrivais l'histoire que je venais de lire avec mes mots, je lui inventais une fin différente, je rajoutais des anecdotes, etc....Je crois que ces premières écritures ont duré jusqu'à l'entrée au collège.

L'entrée en 6ème m'a fait plonger dans les contes et légendes, dans les mythologies romaine, grecque, égyptienne. Là cela devenait trop compliqué, je baissai les bras, trop préoccupée par toutes les leçons à apprendre et tous les devoirs à faire. Je remettais mes projets à plus tard quand j'aurai fini un jour d'apprendre.

En 4ème j'écrivais mon journal intime en cachette bien sûr. Je l'ai brûlé à l'entrée en seconde.

Jeune adulte j'aimais écrire des lettres, en recevoir aussi.

Puis la vie professionnelle m'a formatée dans l'écriture professionnelle. Les rapports aux juges pour enfants ont nécessité de la rigueur, de la précision dans le choix des mots, toutes les nuances imaginables, avec toutes les notes éparpillées à rassembler.... Je remettais toujours mes projets personnels d'écriture à plus tard, quand je serais à la retraite.

Je m'autorise enfin à écrire normalement, en toute liberté. Je continue toujours de chercher mon style d'écriture. Et cela est loin d'être simple. J'ai plaisir à le faire quand je le fais. Le tout est de m'y mettre devant l'ordinateur, bien loin de la table bleue en formica ! Souvent je me dis « je continuerai plus tard », mais les années passent, c'est maintenant qu'il faut me lancer !

## Rozenn Lefort

Le jour où j'ai commencé à écrire.....

Je ne développerai pas l'usage progressif du crayon à papier que je saisis d'emblée de la main gauche à 5 ans sous les yeux dubitatifs de mon institutrice qui avait devant elle un spécimen rare à l'époque (1953). Je ne développerai pas non plus la promotion rapide que j'eus avec l'autorisation d'écrire à l'encre violette dont à tour de rôle nous avions la mission de réapprovisionner les encriers à collerette de feutrine pour essuyer la plume Henri ou Sergent Major.... Ça, c'était écrire avec des pleins et des déliés qui ouvrait une large voie aux écritures futures.

Faisant un bond dans le temps, je me souviens du début d'une rédaction de 4° :

« Six heures sonnent au clocher de la chapelle Sainte-Anne, c'est l'heure où la Bretagne resplendit et déploie ses majestueux couchers de soleil »

Je me souviens avoir reçu les compliments de mon professeur qui avait inscrit dans la marge de ma copie en rouge avec une accolade : bien.

Je crois que cette phrase approuvée fut un déclic pour d'autres phrases, d'autres textes, d'autres inspirations, avec 2 conditions préalables :

Un bloc Rhodia grand format, petits carreaux et un V5 Pilot en principe noir parfois bleu.

Ces 2 éléments étaient et sont toujours déterminants pour la bonne conduite d'un projet d'écriture que ce soit pour un discours, une lettre, un compte-rendu, une dissertation, un journal intime, un poème, des listes de tout et de rien .... Toute forme d'écriture, même des hors-sujet !

Le plus déconcertant, par opposition, s'il me manque le bloc-dit-Rhodia ou le V5 (j'accepte les marques génériques) je bute, je stagne, je m'énervé repousse l'entreprise ou remplis de boulettes de papier à grands carreaux et petit format la corbeille.

En revanche, quand mes deux complices sont réunis, j'éprouve un plaisir indicible à voir courir la pointe sur le papier, à noircir ces petits carreaux, à raturer s'il le faut, à faire des reports, des croix, des flèches pour réordonner ensuite mes idées dans une meilleure logique. Ce papier ainsi labouré est un précieux brouillon que j'ai ensuite le plaisir de recopier sur une page virtuelle d'écran d'ordinateur, page qui va sortir de mon imprimante toute belle, toute propre, bien mise en page, avec la police de mon choix que je pourrai ensuite coller, envoyer, dupliquer. Si, de surcroît, j'ai un retour positif de mon lecteur, je me sens confiante pour mes futurs écrits.

Ma participation à un atelier d'écriture fut pour moi une révélation. Donner des textes et en recevoir de personnes attentives et bienveillantes est un plaisir et une précieuse impulsion qui réveille en moi mon imaginaire, mes souvenirs, mes émotions heureuses ou tristes.

Cet atelier est un déclencheur de rires et d'amusements quand nous jouons ensemble avec les mots et expressions puisés dans la richesse de la langue française, jaillissant et talonnant ma plume sans que j'y sois vraiment pour quelque chose !

Ecrire, une magie sans cesse renouvelée....

## Christiane Rosset

Ce jour-là, je suis incapable de dire quel était ce jour...Il y avait urgence.

Urgence d'écouter les Ecrivains du Lundi de l'Atelier d'Ecriture.

Urgence de connaître leurs mots, et, à travers leurs mots, leurs pensées, leur état d'âme, leur équilibre dans leur vie.

Cette Urgence était vraiment réelle, importante ... mais, en même temps, me disais-je, aurai-je la Patience, moi, de chercher des mots, toute seule, dans mon coin, des mots qui évoquent quelque chose, des mots s'organisant entre eux qui allaient, peut-être, provoquer le miracle : Ecrire, avec, simplement, une plume et un papier... ?

Pour me donner du courage, j'avais apporté, ce jour-là, un grand cahier, sachant que les feuilles volantes s'envoleraient sitôt l'Atelier terminé, dans les nuages ou d'autres lieux de perdition inconnus...

J'avais donc l'intention d'écrire, et, au besoin, de pouvoir lire, par la suite, pouvoir lire ce que j'aurais écrit, simplement pour voir, constater, que les mots choisis au hasard de mon inspiration, auraient peut-être un sens, peu à peu, au fil de ces lundis d'écriture ?

Très vite, je me suis aperçue que les mots se succédaient sur les lignes de mon cahier, mais que ce n'était pas moi qui les coordonnaient... comme si, à travers ma plume, remontant les doigts de ma main, de mon poignet qui s'agitait, de mon avant-bras, puis de mon bras tout entier, l'épaule, le cou...peut-être le cerveau aussi... ? Les mots, leur contenu, semblaient venir d'un autre cerveau qui jetait pêle-mêle ceux-ci, sur le cahier...

J'avais l'impression de n'y être pour RIEN

. Je subissais...

En peinture, il m'arrive souvent de constater la même chose : la toile vierge se couvre de peinture, elle attrape des couleurs, des valeurs, des formes ... comme si c'était quelqu'un d'autre qui s'en mêlait... Je dirai même que, si c'était moi qui peignait toute seule... cela n'irait pas, n'aboutirait pas...

Donc, j'aime profiter de la présence d'un autre esprit, jamais le même esprit, pour peindre, et aussi, pour écrire.

La personne qui écrit à ma place, ou plutôt son Esprit, sa pensée n'est pas toujours en accord avec moi-même !

Mais j'aime ainsi me laisser aller, je pars avec quelqu'un, un inconnu, je ne suis pas toute seule. Ce quelqu'un, parfois, me guide, ou me met dans des situations d'écriture impossible à gérer...

Peut-être qu'un jour viendra où ce sera mon esprit, le mien, qui agira... ?... je l'espère ! Je pourrai faire, ainsi, sa connaissance !

En attendant, le cœur y est, c'est le mien. Il regrette parfois de prendre connaissance de ces mots mal maîtrisés, mais aussi, il se réjouit de capter ces mots qui viennent d'ailleurs, un ailleurs que je n'aurai pas imaginé toute seule...

La création, l'écriture, c'est cela : un esprit libre, volatile, parfois sérieux, parfois loufoque, qui ne cherche rien d'autre que de s'amuser, de jouer, sans prendre de risques, ou tout au moins, si peu... Je ne risque pas la mort pour un mot écrit à l'envers, ni pour un rouge qui s'écartera sur la toile au mauvais endroit... Pour aligner des mots groupés en phrases, ou des couleurs qui cherchent à s'harmoniser toutes seules... Un mot réclame un autre mot : c'est l'esprit étranger qui en décide ainsi...

Une couleur en appelle une autre... Je n'ai plus, en somme qu'à orchestrer cette musique écrite ou peinte par quelqu'un d'autre... Je me laisse aller, je me laisse vivre en une belle et somptueuse détente...

Détente de ces instants... sans doute pas aussi reposants qu'on ne le ressent... la Médecine constatant qu'on se dépense, en peinture, autant qu'un Fort des Halles, transportant des dizaines de bœufs dans la journée !

Quand arrive l'heure de se quitter... à ce moment-là, je redescends sur terre : normalement, presque aussi libre que dans l'Atelier d'Écriture ou celui du Peintre.

## Alain Huré

« Je n'ai jamais lu d'autobiographies où le héros meure à la fin ».

Il se regarda dans le miroir, sa vie, il en avait déjà grignoté une bonne partie, il y songeait sans regret, les évidences ne se jugent pas... L'éternité, c'était avant moi, ça sera après moi... je suis une mince tranche de fini entre deux tartines d'infini, se dit-il. Pourquoi, à un certain, âge, on se regarde dans le miroir, oh, pas pour s'admirer, plus pour s'admirer, si toutefois on l'a déjà fait... non, quand on regarde le reflet, on porte plutôt le regard derrière son épaule, comme les randonneurs qui ouvrent la carte pour estimer le chemin parcouru. Pourquoi, à l'heure de l'audio-visuel, des techniques de com hyper pointues, éprouve-t-on le besoin de prendre un cahier d'écolier, un stylo bille et, en cachette de l'autre, souvent, de se raconter... comme si quelqu'un avait envie de vous lire. On le fait en cachette, comme les ados qui écrivent leur journal intime, écrire c'est se trahir, on connaît plus les auteurs par leurs mots que leur photo en quatrième de couverture.

D'ailleurs, on commence toujours par l'autobiographie, l'autobiographie est le plus beau terrain de jeu, on range ses souvenirs, d'abord dans l'ordre, on veut trouver un ordre à sa vie, les souvenirs, c'est du vrac, fourrés dans une malle au grenier de la mémoire... puis on essaye de chercher un sens. Il y a des vies qui manquent désespérément de scénariste, elles s'avancent au jour le jour jusqu'à la dernière heure. En général, on a déjà beaucoup lu, ce qui est dangereux, parce qu'on espère ne pas régurgiter en piteux vomi les belles phrases dont on se souvient. On

lit plutôt de tout, en espérant lire un jour sa propre histoire, en fait en le redoutant... se retrouver piégé dans un personnage de roman, c'est comme se retrouver épinglé sur un cadre de liège et exposé au muséum d'histoire naturelle...

On rentre derrière son bureau comme le bernard-l'hermite dans sa coquille, il nous protège, l'encre coule comme une perfusion et laisser s'échapper l'imaginaire, c'est la meilleure façon de supporter le réel. La réalité n'est qu'une hallucination causée par le manque d'imagination. D'ailleurs, c'est parce que le monde est imparfait que la nature nous a dotés d'imagination

## Françoise Poirier

J'aimais déjà les rédactions à l'école. J'aimais la lecture. J'aimais les histoires. J'aimais les livres. Tous me sortaient de mon ordinaire quotidien : quatre enfants dans une petite cité hlm de banlieue.

Plus tard, des professeurs de français ont embelli ma vie de collégienne et de lycéenne. Pour l'épreuve de français du bac, j'ai choisi un poème de Verlaine et j'ai déliré dessus ? Cela m'a valu une bonne note. En seconde, une punition collective des profs de gym m'a permis de régler mes comptes sur les JO et l'esprit de compétition.

Puis silence crayon pendant des années.

Mon premier mari m'a fait découvrir moult auteurs : Huysmans, Michelet, Zola, Vaillant, Vallès, Céline et bien d'autres...

Découvrir pour moi était bien plus important, jouissif qu'écrire. Cela m'aidait à vivre et j'étais amoureuse.

Bien plus tard, une amie m'a proposé de rejoindre son atelier d'écriture. J'étais au chômage, j'y suis allée, dubitative.

J'ai vu alors que chacun d'entre nous avait une écriture, un style, une patte. C'était magique. L'écriture venait spontanément. Une idée ? Vous écrivez un premier mot et le crayon court tout seul sur le papier. Cela coule comme une source.

J'aime ce ressenti. Mais je suis loin de me la jouer « écrivain ». J'écris, c'est tout. Cela me fait penser à la psychanalyse. Allongée sur un divan, une parole en amène une autre.

C'est la magie de la vie !

## Patrick Futersack

Quels sont mes souvenirs qui se rattachent à l'écriture ?

Eh bien cela remonte à loin, à bien loin, à l'école communale de la rue de la Victoire à Paris, en CM2, époque douloureuse où mon instituteur nous gratifiait régulièrement, mes camarades et moi, de coups de règle bien pondérés sur les doigts, ou claquant bruyamment sur le pupitre lorsque notre écriture peu soignée ou l'orthographe sacrifiée le contraignait à serrer les dents et à froncer ses épais sourcils.

Voilà mes premiers souvenirs d'où j'ai retenu pour toujours l'éducation soutenue, reçue de mon instituteur en blouse grise. Je ne sais pas si ce passage obligé a pu être ou non un élément déclencheur de l'envie d'écrire, mais il est certain que mes études et, par suite, mon activité professionnelle, m'ont conduit tout doucement, insidieusement, automatiquement et nécessairement, à écrire, à beaucoup écrire, et encore et encore, et encore aujourd'hui.

En fait, je ne sais vraiment pas quand j'ai exactement commencé à écrire, et je ne peux imaginer quand j'arrêterai d'écrire, de rédiger, d'user mes stylos ou d'accumuler mes élucubrations sur Word, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'écrire apaise et fixe ses idées de façon indélébile au regard de ses pensées furtives,

et de sa mémoire souvent encombrée ou défaillante.

Ecrire assure aussi une transmission, une communication plus certaine, plus efficace et plus pérenne, que des échanges oraux toujours sujets à transformations ou interprétations.

Ecrire permet aussi de se retrouver en bonne compagnie dans cet atelier et a donc également un rôle de rassembleur humain et convivial.

Enfin, écrire rime avec plaisir, avec rire, avec sourire, avec ravir.

Alors, ne boudons pas cet art, tant que notre esprit nous y autorise..

## Régine Loubière

Au plus loin que je me souviens, j'ai toujours aimé lire et écrire. J'ai le souvenir d'une promenade avec pépé dans les rues d'Argenteuil, un mercredi après-midi. Alors que j'étais au cours préparatoire, m'arrêter devant une grande affiche. Là ! Le visage d'un homme, vieux, bien entendu vu mon jeune âge. Et de lire : « M. Victor Dupouy, Maire d'Argenteuil. »

J'étais fière, vu que je commençais tout juste l'apprentissage de la lecture. Tout de suite, j'ai aimé les mots, les phrases, les histoires qui en découlent. Mes jours d'anniversaires ou à Noël, alors que ma sœur prenait ça pour une punition, j'étais follement heureuse de recevoir un livre. Les autres cadeaux me faisaient plaisir, certes. Mais, j'ai plus de souvenirs de lecture que de jouer à la poupée. Le goût de l'écriture m'est venu plus tard. Bien sûr, il y eu les rédactions à l'école primaire, mais je trouvais l'exercice rébarbatif. Les sujets imposés ne me plaisaient guère. C'est en intégrant la classe de 4ème, que tout m'est apparu. Mon professeur de l'époque, de son nom « M. Llinarès » avec deux L. D'origine espagnole, je crois. Que je surnommais « professeur Tournesol » tellement, j'y trouvais une ressemblance. Non par moquerie, car j'aimais vraiment cet homme. Pour ce qu'il était, un bon prof comme on aimerait tant en avoir. Qui aimait son métier et avait l'art de transmettre sa passion. Même les plus réfractaires, à cette matière qu'est le français, avaient de la sympathie pour ce prof et ses cours.

Je n'ai pas le souvenir, de le voir se mettre réellement en colère, ou une fois peut être ? Mais c'eût été la seule. Avec lui, on a découvert et travaillé, sur les textes de Brassens, que je connaissais grâce à mes parents. C'est lui aussi qui m'a fait découvrir l'impressionnisme. Je me souviens d'un exposé que l'on devait faire. J'avais choisi « Paul Cézanne ». Il demandait une fois par semaine aux élèves de la classe qui pratiquaient un instrument de musique, de l'amener en cours et lui avait sa guitare et l'on profitait de l'étude d'un texte, pour pousser la chansonnette. Je me souviens d'une fois où j'avais transformé les paroles de la chanson de Michel Sardou « En chantant », et l'avoir chanté devant tous mes camarades de classe. Il avait toujours avec lui, son petit magnétophone et nous enregistrions. Le mercredi après-midi, nous étions quelques volontaires à arpenter les rues du vieux Argenteuil pour des mini reportages. Nous partions fièrement avec notre professeur, appareil photo autour du cou, magnétophone en main et calepin sur lequel étaient inscrites les questions que nous poserions aux habitants ou promeneurs que nous croiserions sur notre chemin. Nous faisons ensuite un montage et le présentons aux autres membres de la classe. Ce fut, je crois, la meilleure année de ma scolarité. Toute sortie scolaire était un enchantement, la découverte de la maison et du jardin de Claude Monet à Giverny, restera l'un de mes meilleurs souvenirs. A chaque visite sur ce site, j'ai toujours une pensée pour ce professeur, qui si je m'en souviens, n'est resté

que deux années dans le collège. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. En classe de 3ème, la prof que nous avions, travaillait plus, sur le théâtre, la bande dessinée. Deux exercices, que j'aimais bien. De plus, elle nous laissait libre choix sur les sujets. Cette année-là, j'ai écrit deux petits vaudevilles. J'avais fabriqué des petits livrets. En deuxième page de couverture, je collais les photos de mes personnages que j'avais découpées dans le Télé Poche de mes parents, y inscrivais à côté leur nom. C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Jean Piat. Il y avait dans mes histoires, le mari, la femme, la bonne et l'amant. Je pense que cette inspiration me venait des soirées du vendredi en famille, devant le petit écran de télévision à regarder « Au théâtre ce soir ». Il me reste en mémoire, la fin du spectacle. Les costumes de Donald Cardwell et les décors de Roger Hart. Il y eut aussi, les sketches qu'elle nous faisait jouer en classe. Je me suis vue attribuer le rôle du conducteur ivre de Fernand Raynaud, le rôle du Dr Knock dans la pièce du même nom. Je puis vous garantir que niveau jeu, je n'étais vraiment pas bonne comédienne. Mais je savais mon texte, c'est déjà ça. Les années ont passé, j'ai gardé le goût de la lecture, quant à l'écriture, ce fut bien plus tard, dans un petit village du Vexin, au cours d'un premier atelier écriture, qui ma foi, n'a pas mal réussi, que je m'y suis mise. Et j'y suis toujours.....

2 octobre 2014

Utiliser une phrase entendue, comme départ d'un texte humoristique

## Françoise Poirier

- Un p'tit noir, patron, s'il vous plaît... et bien serré.

- Six p'tits noirs patron et bien serrés ! »

Ils rient tous.

- Je vous l'avais bien dit, ils vont nous envahir ! Bientôt, je ne vendrais plus que des petits noirs. Et c'est bien moins rentable que des p'tits blancs, surtout des p'tits blancs bien secs !

Et le pompon, c'est que je risque d'avoir un procès aux fesses pour commerce du bois d'ébène.

T'inquiète !

Les musulmans, ils ne mangent pas de porc. Que nenni, qu'ils mangent du cochon. Cochon qui s'en dédie !

Il a peur de son ombre. C'est normal : elle est plus grande que lui !

Il est con comme un balai.

Un balai brosse ?

Un balai à franges ? Une balayette ? Un balai de toilettes ? Un balai mécanique, un Faubert pour nettoyer les ponts des bateaux, un balai de curling, un balai de sorcières ?

Finalement, je veux bien être con comme un balai !

C'est un bout en train !

Train à vapeur ?

Non, plutôt train à grande vitesse !

## Régine Loubière

« Quand on montera dans l'avion, je veux être à côté de la fenêtre ».

« On appelle ça un hublot ».

« Oui et bien, je veux être à côté du hublot, comme ça, je pourrai l'ouvrir ».

Voilà comment a commencé notre voyage dans les airs. Le fiston n'avait jamais pris l'avion. Super le vol, entre le petit qui pleure au décollage et le grand qui me broie la main et ne décroche pas un mot de tout le voyage, super la compagnie. Depuis qu'il est en âge de comprendre, le petit n'a de cesse d'entendre son père parlementer sur les risques et sa peur d'utiliser les voies aériennes, lui qui n'est habitué qu'aux voies ferrées, et de plus passe son temps à regarder des chaînes sur lesquelles personne n'aurait idée de s'attarder. Celles qui expliquent en long, en large et en travers comment un avion s'est crashé ou est passé à côté d'une catastrophe. Pas de quoi de stresser.

Au printemps, nous décidons de la destination des vacances d'été. Ce sera l'île de Madère.

« Ah ! On y va en voiture ? »

« Ben non. Vois-tu, qui dit île dit eau tout autour ».

Donc ce sera l'avion.

« C'est mort ! Je pars pas. On peut y aller en train ! »

## Patrick Futtersack

Après la révélation de pilules contraceptives médicalement néfastes, il a été demandé à notre ministre de la santé si des statistiques existaient au sujet de l'opinion des femmes sur cette nouvelle découverte scientifique.

La réponse ne se fit pas attendre, la ministre s'appuyant sur la connaissance trop récente de ces résultats, mais, néanmoins tout-à-fait sûre d'elle, comme il se doit pour une ministre, face à une forêt de micros fébriles, s'exclama tout de go :

" Il est trop tôt encore pour pouvoir avoir une idée de l'opinion des femmes, victimes ou non, sur ce sujet, mais je pense qu'il faut leur laisser le temps de se retourner" .....

Sidérées par cette réponse si assurée, les femmes journalistes firent immédiatement demi-tour !

( Nota : Réponse réelle de la Ministre de la Santé.)

8 heures du matin au comptoir du café de Seraincourt : Deux pochards devant leur petit blanc, le premier, le deuxième, plus peut-être, l'un d'eux racontant, inutilement à qui veut l'entendre jusqu'au fond de la salle, l'origine immonde de sa vie en faisant des courbettes

(Cf. un certain chef d'œuvre de la peinture) :

" Ben ouais mon gars, ma mère m'a pas voulu, mon père nous a plaqué, j'ai rien d'mandé à personne moi, du fait que j'suis né contre mon gré mon gars ! On m'a forcé à vivre quoi ! Tu vois c'que j'veux dire, hein ? Patron, tu nous r'mets ça ! "

Eh, l'aut'jour j'ai vu un British au volant d'sa Jag conduite à droite. Eh ben mon pote, British ou non, il s'est fait gaufre par les flics pour souffler dans l'ballon, Ouais !

Ah le con : Il a fait souffler la femme qu'était à gauche du chauffeur ben ouais : !

Tu vois ? Elle est pas mal celle-là, non ?

(Nota : Conduite sans volant, c'est grave, chef ? )

## Paulette Teindas

Plus jamais de mariage en été.

Phrase dite par mon fils, à la fin de l'été: effectivement, trois

mariages de suite pendant l'été, c'est beaucoup, enfin ce qui vient en plus!!!

Le premier auquel nous assistions, mon mari et moi-même, était un mariage huppé, du beau monde comme on dit dans nos campagnes...

Après deux heures de voiture sous un soleil de plomb, nous arrivons à l'hôtel où nous coucherons le soir même. Après nous être trompés de chemin, il ne nous reste qu'une demi-heure pour nous préparer avant de monter dans l'autobus qui nous conduira à l'église. Chacun se dépêche dans son coin, je termine et me retourne pour demander à mon mari s'il est prêt??

Quelle n'est pas ma stupeur !!!! Ah! Le haut, très classe, veste neuve chemise et cravate assorties, mais mes yeux descendent pour regarder le bas...Horreur !! Short vert décousu, avec chaussettes beiges jusqu'aux genoux et mocassins du même beige (je vous laisse imaginer le tableau).

Il arbore un sourire gêné et me dit qu'il n'a pas le pantalon du costume; je me mets à vociférer, commence à me déshabiller en lui jurant qu'il n'est pas question que j'aie à ce mariage avec lui dans un tel accoutrement.

Bref, il insiste qu'il vaut mieux y aller dans cet état que pas du tout. Je hurle de plus en plus, et le somme de prendre sa voiture, d'aller en ville trouver un pantalon.

Je monte seule dans l'autocar qui nous mène à l'église. Durant la messe je me retourne plusieurs fois pour voir s'il est arrivé; une demi-heure plus tard, il s'installe à mes côtés, il sourit; je regarde l'objet du scandale, c'est correct! Ce qu'il ne me dit pas tout de suite c'est qu'il a encore les épingles!!!! Ben oui manque de temps...

Trois semaines plus tard, autre mariage, en Allemagne cette fois; mon fils avait son pantalon mais le macaron de l'alarme n'avait pas été retiré.

Quant au dernier mariage de l'été, pantalon oui mais en ouvrant le carton des chaussures neuves, deux chaussures différentes et, cerise sur le gâteau (de mariage), deux pieds droits.

## Alain Huré

(j'ai glissé ce bout d'atelier dans le prochain roman que je fais... c'est pour ça qu'il y a des noms...)

-Mon fils, il pourrait être juge.

-Ah, il est bon à l'école ?

-Non, justement, il garde le secret de l'instruction.

Michel nota discrètement les phrases sur son carnet bleu. Il sourit dans sa barbe de trois jours, la pêche s'annonçait bonne. Le Chiquito tenait le coin de la rue, vue imprenable sur la Sanisette hors d'usage. Le patron du tabac, Mike (son vrai prénom était Marcel mais tout le monde l'appelait Mike), un nerveux à petite moustache genre Clark Gable, glissait d'un bout à l'autre du zinc. Il faisait la gueule, continuellement vouté, portant sur son dos l'opprobre grandissante qui désignait les tenanciers de bureaux de tabac comme dealers de drogue dure.

-J'ai une gueule de cancérigène ? grinçait-il à chaque fois qu'une loi scélérate venait mettre des bâtons dans ses paquets de clopes. Michel avait cessé d'y laisser une partie de son salaire depuis qu'il vivait avec Patricia, versée dans le bio et la vie saine, elle lui avait gentiment fait comprendre, au début de leur liaison, qu'il avait le choix, elle ou les cendriers pleins... ce qui, dans la dialectique féminine traduite, voulait dire qu'il ne l'avait pas, le choix... Depuis, les briquets ne servaient plus que pour les barbecues. Au Chiquito, il n'y était retourné que quelques fois pour y jouer une grille de Loto jusqu'à ce que la Française

des Jeux ouvre son site Internet, ce qui enrageait Mike.

- Le virtuel, maintenant ! Ça en plus, sans compter les contrôles d'alcoolémie que les flics y les attendent derrière la Sanisette, ils m'en veulent personnellement ou quoi, à l'Elysée ?

Michel avait attendu l'heure de l'apéro pour s'asseoir près d'un pilier en carrés de miroir, l'apéro, c'est l'heure où le populo vient boire autour du pot de cacahuètes, il espérait beaucoup de ces Audiard anisés pour lui procurer des répliques à bon compte. Il n'eut pas longtemps à attendre, un homme, le cheveu court, la boucle à l'oreille, parlait fort au bar en tenant par la taille une petite femme qui buvait lentement un verre de vin rosé. Subitement, il l'attira à lui et l'embrassa fougueusement derrière l'oreille. Elle sursauta, hurla.

-Ouaille ! Salaud ! C'est juste là où tu m'as frappé hier ! Ça fait mal, merde !

Michel nota. Peut-être pas assez secrètement. Mike, plateau vide à la main, passait près de la table et, sans dire un mot, ramassa le carnet qu'il parcourut, le sourcil songeur.

-C'est quoi, ça ? T'es flic ?

Il n'avait pas haussé le ton, néanmoins deux clients proches tendaient l'oreille, leur verre arrêté à mi-chemin de leur bouche en attendant la réponse...

.....  
.....

**16 octobre 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Patrick Futersack, Paulette Teindas, Guy Teindas, Alain Huré, Françoise Poirier, Clara Loubière, Régine Loubière**

.....  
**2 exercices**

.....  
**Marie-Thérèse Leroy**

LA TABLE

Il y a la table,

Il y a la table de travail,

Il y a la table pour écrire,

Il y a la table d'ordinateur,

Il y a la table des plantes,

Il y a la table du téléphone,

Il y a la table de nuit,

Il y a la table de jardin,

Il y a la table de cuisine,

Il y a la table de salle à manger,

Il y a la table des repas où on sort les rallonges,

Il y a la table au restaurant,

Il y a la table réservée,

Il y a la table à dessin,

Il y a la table à repasser,

Il y a la table de jeu, la table de bridge,

Il y a la table ronde,

Il y a la sainte table,

Il y a la table d'écoute,

Il y a la table des matières,

Justement Il y a la fin.

.....

**Patrick Futersack**

**1er Sujet : Tour de table où chacun cite un meuble, puis, faire un texte sur son choix de l'un de ces meubles.**

Qu'est-ce qui est le plus utile ? Un semainier ou une commode ? Un semainier c'est pratique, mais une commode c'est commode

aussi. C'est ce que disait déjà l'empereur romain Commode (...qui ne l'était pas vraiment) qui avait le sens aigu de ce qui était pratique. Du reste, il est bien connu qu'il pratiquait facilement tout ce qui lui semblait commode.

D'ailleurs, il en avait mis une dans chaque chambre de ses filles, "les petites commodes" comme on les appelait, des enfants aux sens très pratiques et aux tempéraments souples et commodes à vivre.

Très ordonnées, elles y rangeaient leurs produits du tiroir, comme il se doit, et leur maman, Madame Commode, s'en accommodait bien volontiers.

Comme Ode au rangement, je n'ai pas trouvé mieux. Ecrire un texte en quinze minutes seulement, il faut avouer que ce n'est pas très commode !

**2ème Sujet : Cf.: La liste de mes envies " de Grégoire Delacour :**

Ecrire la liste de vos envies.

Ma liste des plats d'hiver... et contre tous :

Le bœuf carotte (préféré des flics), le bœuf mironton (mironton, mirontaine), le bœuf en daube (c'est stupéfiant), le bœuf mode (vintage si la viande est dure), le Boeuf.. (cause toujours...tu m'intéresses) apprécié des bavards;

Ou alors la fondue savoyarde, la fondue bourguignonne, autant de bonnes choses pour les fondus de la bonne chair;

Ou bien encore le cassoulet toulousain ou de Castelnaudary... (régal des fayots !); et des pruneaux d'Agen pour lâcher le ventre (comme disait Molière), pruneaux d'Agen bien sur, surtout quand tu ne l'es plus... à jeun !

Sans oublier la sempiternelle poule au pot, la célèbre favorite d'Henri IV, ou encore le veau Marengo à déguster dans un bon appart (ou ailleurs aussi) et dont on se bataille les morceaux, aussi la blanquette dévot (préférée des gens d'église) ; et puis encore les desserts, le riz olé (spécialité espagnole), ou le pain perdu (de rigueur en période de crise), ou bien le baba au Rhum (où tous les chemins mènent);

...et des pruneaux, encore des pruneaux, toujours des pruneaux, cuits ou crus selon le goût de chacun...

.....  
**Françoise Poirier**

**Semainier**

Une tenue différente pour chaque jour de la semaine. Chaque tenue rangée dans un des sept tiroirs.

Ca veut dire en partant des pieds :

-7 paires de chaussettes non dépareillées

-7 slips

-7 pantalons ou jupes

-7 sous-tifs

-7 chemisiers ou chemises

-7 pulls.....

C'est vraiment un meuble pour riche ou alors il faut vite aller dans un vide-grenier s'acheter plein de fringues pas chères et pas neuves.

**Liste de ce qu'il ne faut surtout pas dire par ordre croissant:**

-Qu'on a un amant ou une maîtresse

-Qu'on a volé

-Qu'on a tué son mari, sa femme ou un autre.....

**Liste des rancœurs**

Ca remue trop la merde.

J'arrête là...

### Liste des premières fois

-première fois que j'ai embrassé un garçon avec la langue  
-première fois que j'ai embrassé une fille  
-première fois que j'ai fait l'amour  
-première fois que j'ai menti  
- première fois que j'ai fait du vélo, que j'ai mis un sous-tif, que j'ai eu mes règles, que j'ai été plaquée, que j'ai aimée, que j'ai aimé, la première fois que j'ai vu mon fils, que j'ai bu de l'alcool, que j'ai bu du coca, que je me suis jetée à l'eau, que j'ai pris la parole en public, que j'ai fait du patin à roulettes, que j'ai vu mon premier mari, que j'ai rencontré le deuxième, que je rencontrerais le suivant...  
-la première fois que j'ai parlé, que j'ai crié, que j'ai trouvé que la vie était dure top dure, que j'ai admiré un coucher de soleil, que j'ai croisé un clochard, que j'ai vu un handicapé sur une planche à roulettes, que j'ai vu la lune...  
J'ai souvent oublié les premières fois.....

### Liste des dernières fois

La dernière fois que j'ai vu mon père  
La dernière fois que je verrai mon mari  
Je n'aime pas les dernières fois.  
D'ailleurs, soit on ne s'en rend pas compte, soit on ne le sait pas, soit on ne veut pas le savoir.....

## Alain Huré

*1- Choisir un meuble, écrire un texte : Chaise, lit, escabeau, semainier, commode, vaisselier, bonnetière, table, table de chevet*

### Chaise 1

La chaise, je la prends et m'assieds. Tiens, elle n'est pas bien posée, il y a du jeu dans les pieds. Je la déplace, c'est peut-être le sol qui est de travers, le carrelage, c'est traître, parfois. Non, ça tanguera encore. Le bruit m'énervait, surtout sur ce sol dur, et ce mouvement que je rattrape aussitôt commence à me taper sur le système. Je la prends, je la cogne un peu violemment sur le sol, je ne vais pas commencer à me laisser emmerder par une chaise, fut-elle de style. Encore ce roulis, ce tangage, j'ai même l'impression que ça s'aggrave. Je change de position, rien n'y fait. Pourquoi quatre pieds à une chaise ? Trois suffisaient largement, l'équilibre, la stabilité, sur trois pieds, c'est immédiat. On a beau me dire que ce n'est rien, que c'est l'apanage des meubles anciens, je sens monter en moi des idées de meurtre à ce « toc » répétitif et à mon mouvement de balancier. Laissez-moi dix minutes, une scie, et je vous rectifie les pieds, dussé-je raboter ces quatre membres jusqu'à l'os, jusqu'au siège lui-même, ils vont voir s'il va me résister, ce meuble ! Toc...toc... toc...

### Chaise 2

Je revenais d'une tournée triomphale dans les plus grands cabarets et salles européennes avec mon numéro d'escargots apprivoisés, unique au monde, l'escargot se prête merveilleusement au dressage pour peu qu'on ait la patience requise. Les miens s'étaient enfuis de l'élevage de Oinville où ils étaient promis à une mort certaine. Recueillis par des gallinacés de la région qui leur donnèrent des faux papiers, je les acquis pour un sac de blé et quelques vers. Le numéro que je mis au point durait cinq heures et demi avec, en point d'orgue, la construction d'un escalier en colimaçon qui me valut, je me dois de le dire, l'admiration de la Reine d'Angleterre, pourtant peu encline à la mansuétude envers les gastéropodes français.

Cette tournée se terminait en apothéose dans le Zénith de Saint-Flour. Mon numéro s'était terminé, mes partenaires dégustaient une salade bien méritée, la scène avait été nettoyée de leur bave, je me permis de rester en coulisse pour voir le numéro suivant, celui des chaises musicales. J'en avais entendu parler mais on ne s'était pas encore trouvé dans les mêmes salles au même moment. Douze chaises, en hommage à Ilf et Petrof, sautillèrent jusqu'à l'avant-scène pour y interpréter un numéro de claquettes de grande classe. Les sonorités étaient variées selon les interprètes, proches du tac-tac de la machine à écrire avec les deux chaises de bureau, sautillantes avec la chaise pliante, tordante de rire, métallique et angoissante avec la chaise de fer qui brûlait les planches, reposantes avec la chaise longue et la chaise à bascule qui interprétaient plutôt les silences, plus hard-rock avec la chaise électrique et ses distorsions agressives. Trois chaises de style avançaient d'un pas chaloupé de leurs pieds cambrés pour une espèce de french-cancan désuet mais charmant. Seule une chaise percée n'avait pas pu se produire, une gastro subite. Et tout à coup, je la vis, elle, que les polices du monde entier recherchaient, dissimulée au milieu des autres mais reconnaissable entre toutes avec son pied-bot. Plus précisément le pied avant gauche. Sa disgrâce lui donnait un tempo particulier, en retard d'une demi-mesure avec les autres. Je la regardais et, intérieurement, je me remémorais son dossier.

Elle était née trépidée, menait une vie stable, mais elle avait l'ambition chevillée au corps. Jalouse des fauteuils suffisants qui s'étaient dans les salons, elle put, à force de persévérance, obtenir son diplôme de quatre pieds. Malheureusement, le menuisier qui l'appareilla, rata son tour et elle se retrouva affublée de ce pied-bot qui lui gâcha la vie. Elle essaya bien la politique de la chaise vide mais elle était de trop basse extraction pour entrer dans un ministère où ils n'acceptaient que des chaises avec pedigree, Louis XV, Régence ou Empire. Elle mena alors une vie dissolue, trafiquant des bâtons de chaise qu'elle faisait passer pour des cigares, elle devint membre d'une organisation terroriste dont le siège était elle-même et dont les buts étaient d'abattre tous les trônes et fauteuils d'académiciens de la terre. Déférée aux Assises, elle s'évada, prit ses pieds à son cou, on suivit sa trace jusqu'à la Chaise-Dieu puis plus rien. Je souris en la voyant imiter Fred Astaire. Par esprit de corps, je ne l'ai pas dénoncée, je ne voulais pas qu'elle finisse au banc de la société.

Signé : James Hadley Chaise

### 2- La liste :

-Rapport détaillé des fouilles archéologiques menées sur le lieu-dit « La Justice », commune de Jambville, Yvelines. Liste des artefacts trouvés :

-un œil (pour œil) -une dent (pour dent) -un glaive (époque Salomon) -un chêne (époque Louis IX dit Saint Louis pour les intimes) -un bois de justice -une corde -une balance -une celule (grossie 20 fois) -un écrou (position levée) -une chaise électrique (courant 20ème siècle et courant 220v) -un délit (de l'eau) -un délit (de lait) -un droit commun (comme un i) -une robe d'avoué -un n'avoue jamais -un avocat marron -un avocat vinaigrette -un avocat du barreau -un barreau de prison -une maison d'arrêt -des arrêts de rigueur -un jugement de Dieu (lequel ?) -un plomb de Venise -un fer aux pieds -un cul de basse-fosse (bronze moulé) -un maton laveur -un litige -un lit de justice -un sursis -des soucis -douze balles dans la peau (non, je ne me souviens plus du nombre de balles perdues...) -une lettre de cachet (pourquoi tant de N ?) -un tribunal isla-

mique –un greffier persan –une géhenne (il n’y a pas de plaisir)  
–une menotte –une mise à l’index –un bracelet électronique  
–des poucettes –un talion (d’Achille ?) –un casier –un plaid (non coupable) –un autre maton laveur –une estrapade –un condamné cru –un condamné cuit –un bûcher (époque Jeanne d’Arc) –un jugement tranchant –une tête (voir jugement tranchant) –un boulet –une oubliette –une peine perdue (voir oubliette) –du poivre (de Cayenne) –un violon –une taule –un ballon –une paille (humide) –une cour –des années de droit –un droit de visite –un prévenu (trop tard) –et encore un maton laveur...

-Liste des mots à remettre en service: la **glossographie** (l’amour des mots anciens), **éburné** (blanc comme l’ivoire), un **jaquet** (un écureuil), l’**oenomanie** (le délirium tremens), une **mor-dache** (une pince à bucher), **monopyrène** (fruit à un seul noyau), la **macilence** (l’amaigrissement), **épulaire** (qui a rapport à la table, au festin), l’**oligotrichie** (la rareté des cheveux), **mutir** (grommeler), l’**opistographie** (écrire des deux côtés d’une page), une **déhortation** (un discours où on demande à l’autre de faire une action), **harper** (saisir fermement avec les mains), **labile** (qui est sujet à glisser), un **landore** (un paresseux), la **flabellation** (s’éventer pour se rafraîchir), la **joliveté** (un trait d’esprit), **dyscole** (difficile à vivre), la **monositie** (ne faire qu’un repas par jour), l’**omophagie** (ne manger que de la viande crue), un **papegai** (un perroquet), **fragiforme** (qui ressemble à une fraise), **escoffier** (tuer), **génien** (qui a rapport au menton)...

-Liste des auteurs qui me donnent envie d’écrire : Alphonse Allais, Raymond Queneau, Jules Renard, Eugène Labiche, Georges Courteline, Tristan Bernard, Alexandre Vialatte, Isaac Asimov, Philip K Dick, Jonathan Tropper, Jacques A. Bertrand, Serge Joncour, Georges Simenon, Stanislas Lem, Ambrose Bierce, Roald Dahl, Jean-Louis Fournier, P.G. Wodehouse, Ilf et Petrof, Ambrose Bierce, Patricia Highsmith, Tom Sharpe, Bobby Lapointe, Cami, Guy de Maupassant, Jacques Faizant, Boris Vian, Nicolas Rey, Marcel Aymé, Philippe Delerm, Fredric Brown, Gabriel Chevallier... et bien d’autres...

Liste des odeurs que j’aime : le café du matin, le pain chaud, l’autobus parisien, le métro, le gazon fraîchement tondu, l’anis de l’apéritif, l’œuf qui cuit dans la graisse de canard, le chien mouillé, la voiture neuve, la mer, le tabac de la pipe le petit matin, les pages des vieux livres, le bois coupé, le jambon cru, un lit défait, un lit aux draps propres, respirer l’air chauffé par le soleil, une chocolaterie, sauf si on habite à côté, une étable aux vaches beuglantes, une meule de foin, des feuilles de menthe écrasées entre les doigts, le vin qu’on vient de verser, l’air du temps orageux, l’encre du stylo, le tube de peinture à l’huile, le pull de laine qu’on enfle, le cuir des chaussures cirées, la bougie qu’on éteint, le lait du soir, la peau d’Ewa...

## ..... **Paulette Teindas**

Liste de mes amants

Il y avait Jean-Jacques, le boucher du vingtième, gros rouquin moustachu, pas intéressant mais intéressé ;

Puis François-Joseph, le libraire de la rue des augustins à Tours; gentil mais rasoir, habillé comme au siècle dernier. Il sentait la poussière comme ses vieux bouquins!

Gaston le plus jeune, était là à l’hippodrome d’Auteuil, drôle mais végétarien... on oublie les bons restos...

Jean-Marie. Ah! Pas mal celui-là: beau gosse, élégant, mais bête

comme ses pieds (c’est peu dire il chaussait du 46)

Alex était l’avant dernier, vif et intelligent. Dommage !c’était un petit nain...

Et le dernier enfin, Guy, grand beau fort et intelligent...

Voilà c’est la fin de ma liste, on a le droit de rêver non!!!!

.....  
.....

**6 novembre 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Dominique Pellerin, Christiane Rosset, Patrick Futersack, Alain Huré, Françoise Poirier, Régine Loubière, Annie Maugard, Paulette Teindas, Guy Teindas, Anne-Marie Marchay**

.....

**Ecrire la biographie d’un personnage**

.....

**Alain Huré**

Ma vie n’a aucun intérêt, c’est donc pour cela que je vais vous la narrer. Ma naissance se situe selon les jours entre 1946 et 1952, les ramasseurs de dates étaient en grève et leur récolte n’arriva à la clinique que bien des années plus tard. Ma mère, si tant est que c’est bien elle qui m’a mis au jour, ou à la nuit, l’heure de ma naissance non plus ne me fut précisée, mon père ayant oublié de remonter sa montre, la chambre de la clinique était au quatrième étage sans ascenseur et remonter une montre si haut lui était pénible, il souffrait à partir du premier étage... ma mère donc, décida, à ma naissance, de se débarrasser de moi et de mes frères dans la forêt, comme elle l’avait lu dans un almanach assez ancien. Mais, à Paris, le Jardin des plantes n’ayant pas de frondaisons assez profondes pour y perdre six enfants, je fus donc le seul à y rester et à y grandir, nourri par les moineaux, les zèbres et les lions, l’ours polaire m’ayant toujours battu froid. Mon nom ne vous dira rien, il dépend de la prononciation des différentes espèces du parc zoologique.

En 1968, je décidais de sortir du Jardin pour explorer le vaste monde. C’était en mai, les micocouliers venaient de fleurir et la perruche callopsite roucoulait d’amour dans la ramure du baobab de service. Je ne mis les pieds dans le Boulevard Saint Germain que quelques minutes, restant pour le moins perplexe entre les vols de pavés sauvages et les cris de guerre des peuplades en bleu brandissant des symboles phalliques très explicites. Aussitôt, je remis à plus tard ma découverte du monde.

En 1977, je l’avais finalement découvert, le monde. Je retournais au Muséum d’Histoire Naturelle, les bras chargés. Je venais y déposer ce qui n’allait pas tarder à devenir le clou de leur collection, l’apothéose ossuaire, le Graal anthropologique, la cerise squelettique sur le gâteau évolutionniste... je veux parler, bien sûr, des ossements de notre plus lointain ancêtre, un hominidé de seulement un mètre douze mais déjà l’heureux propriétaire d’un cerveau que leur envieraient la plupart des candidats de Secret Story, si jamais ils avaient la moindre idée de ce que peut être un cerveau. Cet hominidé, que j’avais appelé Sigisbert, mon professeur de violon s’appelle Sigisbert, je l’avais trouvé lors des fouilles que j’avais effectuées en faisant les travaux de la Gare Montparnasse, ce qui tend à corroborer l’hypothèse que le berceau de l’humanité se situerait entre Brest et Douarnenez...

En 1980, je retrouvais mes parents, à l’entrée du Jardin des Plantes. Ils y venaient tous les ans, travaillés par le remord, espérant me reconnaître, ce qui m’aurait étonné puisqu’ils ne l’avaient pas fait à ma naissance. Chaque année, le parc zoologique leur confiait un animal différent, espérant qu’ils y reconnaîtront leur progéniture. Une année, ce fut un koala, une autre

un crocodile (il mangea d'ailleurs un de mes frères), une girafe (la girafe en appartement pose quelques inconvénients, sauf en duplex). On leur a même confié des ossements préhistoriques mais jamais ils ne me reconnurent. Donc, devant l'entrée du Jardin, je vis mon père. Quand il passa près de moi, je pouffais, je pouffe toujours dans ces cas-là. Il me demanda alors s'il pouvait s'asseoir sur mon pouf... nous nous assîmes enfin en famille.

En 1999, je songeais qu'on allait bientôt arriver à cet an 2000 qui, depuis notre enfance, nous avait toujours semblé être le symbole de l'âge d'or...

En 2014, je songe que l'an 2000 reste toujours le symbole de l'âge d'or.

## ..... **Françoise Poirier**

### **Une vie**

Elle est née dans les années trente.

Elle est bélier comme son mari, me répète-t-elle.

Jamais elle n'oublie son anniversaire à elle.

Brillante au collège dans les environs d'Angoulême, elle obtient, haut-la-main, son brevet.

Reçue aux concours de la Poste, elle doit quitter ses Charentes natales pour la région parisienne.

Entre-temps, elle tomba amoureuse d'un aviateur qui explosa en vol. Elle en parle toujours.

Son premier poste, c'est guichetière à Meulan.

Un petit deux-pièces aux Mureaux.

Elle y croise son futur mari, muriautain de souche.

Il bosse chez Simca à Poissy.

Arrive une première fille, Pierrette en 1958.

Sa mère monte des Charentes pour garder la petite. Elle était séparée de son mari. Il avait abusé de ses filles et était en tôle.

La famille emménage dans une petite maison avec jardin. Lui aimait jardiner : potager et fleurs. Et ça mettait du beurre dans les épinards.

Valérie, la deuxième fille, arrive douze ans après Pierrette.

Elle est mutée à Levallois-Perret. Elle découvre les transports en commun.

Un jour, elle courut pour attraper le train qui fuyait devant elle.

Elle se vautra sur les marches. Des voyageurs la tirèrent, la hisserent dans le train.

Pompiers, ambulance, police....

Jamais plus, elle ne retravaillera.

Son mari, alcoolique prolo, mourut brutalement d'une crise cardiaque.

L'argent manque, on vendit la maison.

Elle écume les maisons de repos de la région.

Son gendre, son aînée s'était mariée, gérait son maigre magot. Il se servit dans les caisses. « Pour entretenir une maîtresse » dit-elle.

Elle atterrit dans un foyer logement pour personnes âgées. Puis au centre de longs et moyens séjours de l'hôpital local.

Elle a une curatrice qui lui donne de l'argent au compte-gouttes.

Elle achète lors des rares sorties organisées par l'hôpital au marché ou dans une galerie marchande voisine, des cadeaux pour ses cinq petits-enfants.

Les cadeaux s'entassaient dans le petit placard de sa chambre.

Elle ne se lève qu'à l'aide d'un treuil manœuvré par des soignants.

Elle ne marche plus. On pousse sa chaise roulante.

Quand je l'ai connue, elle lisait et regardait la télé.

Aujourd'hui, elle ne fait plus rien. Elle s'inquiète. Elle a peur de

tout.

Elle est seule.

## ..... **Patrick Futersack**

Il était né à Budapest en 1899, fils de bonne famille bourgeoise, mais dans un pays à l'avenir difficile et aléatoire.

Jusqu'en 1920 environ, il assura ses études, sa vie, sa survie, jusqu'à rencontrer celle avec qui il forma le début de sa vie de famille, une construction qui, enfin, lui était propre, construction d'où naquit une petite fille brillante, brillante comme une agate, et Agathe fut son nom.

1930 environ, on ne se souvient plus exactement, tous trois tournèrent le dos à la misère et vinrent en France où le travail et les logements existaient à profusion. De petits boulots en grandes entreprises, tout était possible à l'époque, la famille s'agrandissait avec deux garçons supplémentaires qui venaient à la fois consolider et égayer leur quotidien, mais aussi accroître la nécessité d'une activité rémunératrice supplémentaire.

1940 : Epoque tristement mémorable où le père a participé à la résistance pendant que sa famille s'installait en Dordogne, en zone provisoirement libre, par sécurité pour les enfants, et surtout pour leur assurer une certaine sérénité.

1944 : Miracle des retrouvailles avec le père ex-résistant. Un quatrième enfant naissait le jour de la fête nationale irlandaise, un garçon encore, jour mémorable où les soldats de ce pays participaient à la libération de la France.

1946 : Installation de la famille en région parisienne. Nouveau logement. Nouvelles activités, emplois divers et variés, l'embaras du choix à l'époque, puis nouvelle profession indépendante et une vie enfin normale, classique, lissée, enfin.

1950 : Des suites de ces épreuves de la guerre, Alexandre devait décéder brusquement à l'âge de 51 ans, laissant son épouse de 45 ans et ses quatre enfants face à leur destin, destin que chacun assura, assumait, dans des directions bien différentes, mais toujours abouties.

Aujourd'hui, certains ont disparu, mais d'autres y sont encore, essayant tous les jours, de reconstituer dans leur tête le puzzle de la vie d'une famille qui a traversé courageusement l'Europe et un siècle d'événements lourds à assurer.

.....  
.....  
**20 novembre 2014**

**Marie-Thérèse Leroy, Christiane Rosset, Alain Huré, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay**

.....  
.....  
**Incipit avec le titre de chapitre et le début... continuer l'histoire.**

### **16h30**

*Il y a eu la période Pôle emploi, le cauchemar. Kafka. Ils ne comprenaient rien, n'écoutaient pas. Ils se protégeaient derrière leurs petits bureaux, petits écrans.*

### **Débiteur dans l'âme**

*Le lundi, c'est définitivement non, pas question de lui donner quoi que ce soit, d'autant qu'en début de semaine, vous n'avez jamais la monnaie, pas la moindre pièce et il hors de question de le payer d'un billet sans quoi, d'avance, vous le savez, il n'aura pas l'appoint et promettra de vous le rendre un de ces quatre ; va savoir quand.*

**Pour consoler Clara**

**Ah oui, et comment comptes-tu t'y prendre pour consoler Clara, bonhomme, toi qui voulais si peu de ce mariage, quels arguments vas-tu trouver, hein ? Dis un peu pour voir.**

**Iles**

**Toutes les vacances, depuis des années, il les passait dans les îles.**

**Villa Amalia**

**Un matin, elle vit la pancarte « Vendesi » sur le balcon d'une grande villa jaune. Ann entra dans la propriété.**

**Juste pour voir**

**D'abord, tu restes longuement devant la vitrine, à soupeser les modèles et les prix, pour te faire une idée. A titre de comparaison, tu jettes un coup d'œil aux tiennes, correctes dans le fond, mais peut-être démodées. Faut voir.**

**La cloche ne vaincra pas**

**C'était la fin de la seconde guerre mondiale, l'été était joyeux, peuplé de soldats américains, les sauveurs s'appelaient tous Robert ou plus exactement Bob.**

**La petite marchande de prose**

**La reine Zabo est une princesse de légende.**

.....  
**Alain Huré**

**Juste pour voir**

**D'abord, tu restes longuement devant la vitrine, à soupeser les modèles et les prix, pour te faire une idée. A titre de comparaison, tu jettes un coup d'œil aux tiennes, correctes dans le fond, mais peut-être démodées. Faut voir.** Tu es à Amsterdam, dans ce quartier aux grandes vitrines, incontournable pour les touristes comme les coffee shop ou les tulipes, tu y es avec ta femme et ta maîtresse, sans que l'une sache ce que l'autre est pour toi, bien sûr, gentleman quand même. Tu le sais, c'est du plus haut vulgaire que de comparer ses femmes aux modèles exposés mais quoi, on est touriste, non, et tant qu'à ramener des souvenirs...

**La cloche ne vaincra pas**

**C'était la fin de la seconde guerre mondiale, l'été était joyeux, peuplé de soldats américains, les sauveurs s'appelaient tous Robert ou plus exactement Bob.** L'idée de faire une armée où tous les soldats porteraient le même nom n'était pas plus idiote, au fond, que de mobiliser une même classe d'âge ou n'importe quel autre critère. La prochaine guerre, il est bon de préparer les guerres à l'avance, un bon ministère se doit d'anticiper... la prochaine, donc, sera, du moins, pour nous, entièrement dédiée aux Kévin, c'est tellement laid comme prénom et tellement commun que l'ennemi n'aura aucune chance, d'autant que les services secrets ont découvert qu'il compte, lui, mobiliser les possesseurs du prénom gravé sur la plus grande cloche de leur capitale. La cloche ne vaincra pas !

**La petite marchande de prose**

**La reine Zabo est une princesse de légende.** Les princesses de légende sont celles qu'on trouve dans les légendes des photos des magazines people, elles n'existent sur papier glacé et ont le cœur tout aussi glacé. Entièrement fabriquées par le seul dieu

Photoshop, retouchées faute de pouvoir être touchées, elles sourient dans des soirées fastueuses, elles tiennent à la main, leur main alourdie de bijoux merveilleux, des coupes de champagne millésimé. Elles s'appellent Zabo, comme personne, personne ne s'appelle Zabo, mais il ne faut surtout pas que la jeune femme qui lira le magazine, femme qui s'appelle Roberte ou Ernestine, puisse imaginer se retrouver en robe de soirée aux bras de cet homme beau, riche et libre, la pauvre ménagère en pleurerait sur ses poireaux. Et puis, il faut lui laisser ce droit d'appeler sa prochaine fille Zabo ce qui fera rire les propriétaires des magazines quand le courrier des lecteurs recevra des lettres signées des petites Zabo, ils n'auront plus qu'à inventer une autre princesse de légende, qui vendra son cul sur papier glacé, en argot, son prose... la petite marchande de prose !

**Villa Amalia**

**Un matin, elle vit la pancarte « Vendesi » sur le balcon d'une grande villa jaune. Ann entra dans la propriété.** Elle discuta du prix, les Italiens sont marchandeurs, mais elle finit par repartir avec le balcon. Il ne lui restait plus qu'à trouver une fenêtre à mettre derrière.

**Iles**

**Toutes les vacances, depuis des années, il les passait dans les îles.**

-Tu fais ce que tu veux, moi, j'suis pas pédé, je les passe dans les elles, mes vacances !

**16h30**

**Il y a eu la période Pôle emploi, le cauchemar. Kafka. Ils ne comprenaient rien, n'écoutaient pas. Ils se protégeaient derrière leurs petits bureaux, petits écrans.** Les projectiles volaient, des CDI et CDD périmés qui s'écrasaient contre les écrans trop petits face aux entreprises qui s'écroulaient. On évacuait les blessés vers l'arrière, dans des administrations encore protégées, les impôts ou les Anciens Combattants où, à coup de Rtt et de primes, on les remettait sur pied, prêts à repartir au combat ! Il fallait défendre les pôles qui s'effritaient.

**17h15**

Une vague de licenciement se fracassa contre leurs petits bureaux, dispersant les dossiers dans un tsunami d'imprimés et de formulaires en trois exemplaires. Les employés gisaient sur la moquette élimée. Roger, à terre, gémissait :

-Boufre ! A un quart d'heure de la sortie... Sabrina, tu diras à ma femme et à mes enfants, Kévin et Thaïs, que je les ai aimés jusqu'à ma dernière demi-heure supplémentaire, que la Cléo sort de révision, qu'il faut changer l'ampoule du garage avant ...

-Attends... je... les... ai... aimés... Euh, répète la suite, Roger, dit Sabrina qui tapait avec deux doigts.

**18h30**

Le changement climatique n'en finissait pas de ravager les bureaux du Pôle Emploi, le niveau montait inexorablement, le Pôle n'était plus qu'un souvenir de banquise où les derniers employés jetaient à la mer des bouteilles appelant à l'aide... en vain.

**Débiteur dans l'âme**

**Le lundi, c'est définitivement non, pas question de lui donner quoi que ce soit, d'autant qu'en début de semaine, vous n'avez jamais la monnaie, pas la moindre pièce et il hors de question de le payer d'un billet sans quoi, d'avance, vous le savez, il n'aura pas l'appoint et promettra de vous le rendre un de ces quatre ; va savoir quand.** Alors, tant que mon fils, celui de dix

ans, ne sera pas équipé d'un terminal Carte Bleue, il est hors de question que je lui donne le moindre euro d'argent de poche !

#### ***Pour consoler Clara***

***-Ah oui, et comment comptes-tu t'y prendre pour consoler Clara, bonhomme, toi qui voulais si peu de ce mariage, quels arguments vas-tu trouver, hein ? Dis un peu pour voir.***

-Bien. Premièrement, monsieur le journaliste, je n'apprécie que peu d'être tutoyé devant des millions de téléspectateurs, faire jeune n'excuse pas tout. Bien. Sur le fond de l'affaire, je vous répondrais que les accords et les rapprochements que mon entreprise décide avec des multinationales ne sont pas du ressort de madame la ministre, que vous appelez familièrement Clara, libre à vous et à elle. Bien. Consoler madame la ministre n'est pas dans mes attributions. Bien. Sur ce, monsieur le journaliste, je pars pour Pékin signer avec les chinois.

---

#### **Françoise Poirier**

##### ***« Pour consoler Clara »***

Toutes ses vacances, depuis des années, il les passait dans les îles. Pour Clara. Rien que pour Clara. Elle aimait les îles désertes de préférence La Corse en mai, Marie-Galante en janvier. Ouessant en novembre.

Des bateaux pris après des heures d'avion ou de train ou de voiture. Fatigués, nauséux, ils s'affalaient dans le bateau. Des bateaux sur toutes sortes de mer : calme, houleuse, démontée. Ca puait le fuel. Des débarquements à la tombée de la nuit. Un état comateux jusqu'au lever du jour quand ils découvraient enfin le lieu.

Alors tout s'oubliait. Clara s'apaisait. Clara souriait. Clara riait. Clara avait faim. Clara voulait voir la mer. Clara voulait descendre au village. Clara voulait manger du boudin antillais chaud sorti du faitout au marché.

Clara, sa petite fille autiste vivait.

« 16h 30 » ***Il y a eu la Période Pôle Emploi, le cauchemar Kafka. Ils ne comprenaient rien, n'écoutaient pas. Ils se protégeaient derrière leurs petits bureaux, petits écrans.*** Ca m'énervait. J'avais l'impression de faire partie d'un troupeau. Un troupeau tributaire d'un berger qui donnait ou ne donnait pas de quoi manger.

Pas de sympathie dans la salle d'attente. Les regards se fuyaient. Sourire c'était risqué l'HP en urgence.

Ils me recevaient. C'était toujours à 16h 30 ;. Je ne sais toujours pas pourquoi. Jamais le même. Ou alors, c'est moi qui ne les reconnaissais pas les uns des autres.

A peine aimables. Je me sentais redevable, quémendeur. De la merde.

Pourtant, eux, ils gagnaient leur vie grâce au troupeau. Ils auraient pu nous dire merci. Merci qui ? Merci les chomdus !

Manquaient toujours un papier, une lettre, un formulaire pour avoir droit à une aumône, une allocation, une formation.

Je parlais. Ils ne m'écoutaient pas, les yeux rivés sur leur écran d'ordinateur. J'aurais bien foutu un coup de godasse dans leur putain d'ordinateur.

Des réponses toutes faites. « C'est pas grave, vous nous les apporterez la prochaine fois ». Ils devaient recevoir des ordres. « Eliminez, retardez, c'est toujours ça de gagner ! ». Parano, je devenais. Furieux. Plus jamais je ne remettrai un pied dans cet enfer ! Dorénavant, Je me débrouillerai tout seul.

« Villa Amalia » Un matin, elle vit la pancarte Vendesi sur le

balcon d'une grande villa jaune. Anna entra dans la propriété. Elle avança lentement dans le jardin typiquement méditerranéen, encore frais à 10h du matin.

Elle n'était plus Ann, jean, basket. Non, elle était devenue Ann, bourgeoise du XIXème siècle, Longue robe noire ample, serrée à la taille. Grand chapeau de paille sur ses cheveux relevés en chignon. Elle se penchait pour humer les roses. Elle s'approcha de la maison. Une grappe d'enfants en sortit, courant et criant « Maman ! » Elle sonna. Des aboiements furieux répondirent.

Apeurée, elle sortit de son rêve et se carapata à grandes enjambées.

« 16h 30 » Pour consoler Clara Ah oui et comment comptes-tu t'y prendre pour consoler Clara, bonhomme, toi qui voulais si peu ce mariage, quels arguments, vas-tu trouver, hein ? Dis un peu pour voir.

Il est 16h 30 ; Il arrive dans deux heures. Je te l'avais bien dit. Ne l'épouse pas. Même pour contenter tes parents. Même s'ils risquent de te déshériter !

On n'épouse pas une jeune fille quand on est homo. Je sais. Tu lui as tout avoué. Mais hier. Entre-temps, vous avez eu le temps de faire un enfant. Et elle menace de se jeter du dixième étage.

Et l'autre, celui qui attend depuis des années, celui qui arrive dans deux heures, il va te jouer la grande scène de l'acte 2

« C'est elle ou moi ! ».

T'es acculé, mon pote.

Moi, je veux bien voir Clara, c'est ma sœur, mais dis-nous combien tu casques »

---

#### **Christiane Rosset**

***Il y eu la période Pôle Emploi, le cauchemar – Kafka – Ils ne comprenaient rien, ni n'écoutaient pas. Tout en faisant semblant de d'occuper de vous.***

***Ils se protégeaient derrière leurs petits bureaux, devant leur écran...*** C'est tellement confortable d'être installé face à son petit écran. Vous pouvez décider n'importe quoi, ce qui vous passe par la tête à n'importe quel moment. Vous êtes tranquille car vous êtes seul à tapoter, sans que personne ne regarde. Par exemple, vous vient l'idée de chercher l'Afrique du Sud ... alors que le gars qui est devant votre bureau, au dos de votre écran, s'imaginer que vous cherchez fébrilement à répondre à ses questions.

En général, le gars demande pour la 10ème fois ce que vous pourriez lui proposer comme CDI, en attendant le CDD : Ramasser des cailloux dans une Entreprise, faire de la petite mécanique ou de l'entretien de jardin ou de la maison .

Après avoir entendu les trois premiers mots du gars posté devant vous, avec un regard morne, soit je m'endors, soit je me réveille en cherchant quel sera le sujet qui me captivera quelques instants.

Donc, me voilà sur Google Earth ; L'Afrique du Sud, la jungle, les forêts, les coins où se trouvent les animaux sauvages, rêves que l'on peut découvrir facilement dans ce pays.

« Tiens, voilà une magnifique girafe ! Oui, Monsieur , j'ai trouvé pour vous : voulez-vous soigner la girafe ?... » « Béhh : Quelle girafe ? ... Où est-elle ?... Chez qui ? J'habite Paris, sauf si cette intervention doit se faire au Zoo de Vincennes, je pourrai m'y rendre. Mais je ne connais rien aux girafes : je n'en ai rencontré que dans des livres lorsque j'étais petit...

« Mais qu'est-ce que vous racontez-là, Monsieur ? Qu'est-ce que vous voulez ?... travailler ou vous distraire ?... je n'ai pas de

boulot de distractions. Pôle Emploi n'est pas là pour ça !...

Vous voulez peut-être travailler, avoir un salaire ? et non pas déambuler dans les allées du Zoo pour attendre un salaire... Je n'ai pas de temps à perdre avec des gens comme vous ! Ce qui m'importe... c'est de voir le crocodile qui va bientôt sortir de la mare... Ah ! Non, pardon Monsieur, ce boulot c'est... pour l'apprenti-vétérinaire qui était juste avant vous !

Ok ! Que cherchez-vous au juste ? ...

« Tout, Monsieur. Tout ce que je suis capable de faire »

« Mais je ne sais pas, Monsieur, ce que vous savez faire !

« Comment ? Mais je vous l'ai dit déjà mille fois !... vous sembleriez avoir des solutions pour moi sur votre écran, que vous voyiez défiler tout ce qui me plairait de faire... vous paraissiez tellement enthousiaste ! Je vous l'ai répété de nombreuses fois : que vous me trouviez un boulot qui me plaise et que je suis capable de faire. Sinon, vous savez que je refuse tout ce qui risque de m'ennuyer. Retenez bien cela. »

« Oui, Monsieur. C'est normal. Tout est normal... Tiens ! Il ne sort toujours pas »...

« Qu'est-ce qui ne sort pas ?... le boulot que vous vouliez me proposer ? »

« Non Monsieur, il s'agit du crocodile. Il vient d'être renversé par un buffle géant. Le voilà au fond de la mare et la surface de la mare est couverte de sang ! »

« Mais, monsieur, je ne suis pas vétérinaire, vous le savez bien ; et, de plus comment voulez-vous que j'aille en Afrique du Sud, à 20.000 kms de chez moi ? J'ai ma femme et mes trois enfants : je ne peux les abandonner car je suppose que ce travail – que je ne sais pas faire – demandera ma présence des semaines, voire des mois entiers ! »

« Il ne s'agit pas de cela, Monsieur, vous n'êtes pas clair, vous divaguez. Je ne vous ai jamais proposé de soigner les crocodiles au fond de la jungle, en Afrique du sud ! »

« Ah , Bon ? vous cherchiez pourtant, en silence, puis vous avez explosé de joie avec vos histoires d'animaux sauvages... Ne serait-ce pas vous qui divaguez un peu ?... Ce serait peut-être plus pratique que je vienne m'asseoir à côté de vous, pour voir l'écran et tout ce qu'il vous est proposé pour moi. Je saurai choisir, ne vous inquiétez pas ... »

« Bon, Bon : D'accord ! Passez par derrière toutes les tables, je vous installe une chaise »

Finalement, pendant qu'il fait le tour, j'essaie de cibler mon écran sur les propositions de Pôle Emploi... Rien.

Rien n'apparaît. Je ne connais pas le nom des rubriques de recherches, ni le mot de passe, ni comment on se branche sur les différentes annonces de Pôle Emploi !... Quelle catastrophe !... Et voilà mon gars qui s'installe sur la chaise et attend de voir passer son boulot sur l'écran... Que faire ?... Voilà la jungle qui réapparaît, nous la survolons à une vitesse vertigineuse.. ; la grande ville du Cap, la mer splendide, les rochers, les oiseaux, la jungle, le crocodile...

« Mais, Monsieur, je ne sais pas où vous voulez en venir ?... Je vous ai dit que c'est trop loin pour moi, et puis, les Noirs, là-bas, ont la priorité, dès qu'il y a un peu de travail, c'est pour eux... »

« Oui, vous avez raison. Mon ordinateur doit être déboussoilé, ou cassé »

« Qu'à cela ne tienne, je vais essayer de vous le réparer... »

« Ah ! Merci Monsieur ! »

Voilà mon gars qui tapote le clavier, et en moins d'une minute il fait défiler toutes les annonces d'emplois, par catégorie. Puis la liste de tous les lieux où l'on cherche désespérément des personnes qui accepteraient de venir travailler...

« Incroyable... je n'avais jamais vu cela, depuis que je travaille ici, à Pôle Emploi... Cinq ou six ans, déjà ?... Monsieur, pouvez-vous m'expliquer comment vous avez trouvé tout cela ? »

« Bien sûr... Mais, je pense sincèrement qu'il serait plus profitable pour tous, que je me fasse embaucher ici... Je vous trouverai très certainement un emploi intéressant pour vous, bien entendu après un stage de formation. Je vous trouve cela tout de suite. Mais présentez-moi d'abord votre Patron, ne perdons pas de temps. »

4 décembre 2014

**Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Dominique Pellegrin, Patrick Futtersack, Paulette Teindas, Régine Loubière, Annie Maugard.**

**Crescendo, d'après un texte de Buzzati**

**Françoise Poirier**

Comme tous les jours, je suis allée me promener avec mon chien

Quotidiennement, je vais en promenade avec ma petite chienne, une Jack Russel de quatre ans, dans le petit bois derrière chez moi.

Aujourd'hui, je suis allée promener ma petite chienne Fanchon, une Jack Russel de quatre ans, dans le petit bois derrière chez moi. C'est début décembre. A 5h, il fait déjà presque nuit. Heureusement les lumières de la ville voisine des Mureaux sur l'autre rive, éclairent, quelque peu, le sous-bois.

Je suis allée en fin d'après-midi promener ma petite chienne Fanchon, Jack Russel âgée de quatre ans, dans le petit bois derrière chez moi. Il faisait presque nuit. Les lumières des Mureaux et les arbres effeuillés me guidaient dans ces chemins que j'arpente de long en large et en toutes saisons. Je comptais sur les sens canins de Fanchon pour m'avertir d'un éventuel danger. Elle me l'avait prouvé en se retournant et s'arrêtant brusquement alors qu'un cycliste silencieux allait nous doubler. Je n'avais bien sûr rien vu venir.

Je suis allée en fin d'après-midi promener ma petite chienne, Fanchon, jack russel de quatre ans, dans le petit bois derrière chez moi. Un trois décembre à 17h, il fait nuit. Au loin, les lumières de la ville des Mureaux. Sinon, le noir complet. J'ai un tout petit peu peur. J'ai tellement entendu des gens bien intentionnés me dire : « Tu vas te promener avec Fanchon dans la forêt. Un jour, il t'arrivera des histoires ! ». Ce à quoi je réponds, bravache, en temps ordinaire, assise dans mon salon, un verre de Champagne à la main : « Il y a moins de risques statistiquement que dans le métro ». Mais ce soir, il fait nuit Des bruits d'oiseaux lugubres, des bruissements que je n'identifie pas, Je ne quitte pas Fanchon des yeux. Si elle se perdait, saurait-elle retrouver le chemin de la maison ? Pourquoi faut-il que je sois toujours border line. Ne pouvais-je pas la promener après déjeuner comme tout le monde ? Mais justement je n'avais pas envie de rencontrer tout le monde. C'est bien pour Fanchon, elle joue avec ses copains et copines. Mais pour moi, tous les jours, c'est trop. Je n'aime pas les corporations. Corporations de propriétaires de chiens, celle des militants du PS, celle de l'atelier de scrapbooking, celle des golfeurs, des marcheurs de ceux qui font

leurs courses à Simply Market...

J'aime bien partager leur vie de temps en temps mais régulièrement, ça me plombe. Je ne peux plus rêver, penser, penser à rien.

Il est 5h, je dois aller promener Fanchon. Tous les jours, c'est indispensable pour son équilibre, son hygiène de vie. La véto me l'a dit. J'accompagne donc ma petite chienne Fanchon, une Jack Russel de quatre ans, dans le bois derrière chez moi. Il fait déjà nuit. Pas âme qui vive sauf nous deux. Atmosphère légèrement inquiétante. Nous ne nous quittons pas d'un pouce. Je hâte le pas. Elle suit, docile, raisonnable. Les maisons ne sont pas loin. Je pourrais toujours crier, hurler. Mais ces bandes d'égoïstes dont j'aperçois l'écran de TV multicolore allumé, scintiller comme l'enseigne d'une pharmacie, n'entendraient rien si ou ne voudraient rien entendre ?

Je suis assez inconsciente pour être partie avec, glissé dans la poche de mon anorak, mon portable. Celui qui m'attaquera, me le volera. Double butin. Et s'il veut me violer ? Comme disait mon premier mari : « C'est peut-être une chance, passé un certain âge ».

## ..... **Paulette Teindas**

1- La dame sur le banc du square donnait à manger aux pigeons

2- La vieille dame au chapeau gris, bien calée sur le banc écaillé du square Gambetta, puisait dans son sac pour donner à manger aux pigeons ramiers.

3- La toute petite dame du premier étage de l'immeuble en face du square Gambetta, bien assise au fond du vieux banc ( dont la peinture verte était écaillée), son chapeau gris défraîchi, penchant sur le côté, fouillait dans son sac en plastique, pour alimenter une bonne douzaine de pigeons ramiers déjà énormes!!!

4- La toute petite vieille dame, ridée comme une reinette, qui habite dans l'immeuble du début du siècle, au premier étage, bien calée sur le banc anciennement vert ( la peinture en étant bien écaillée), son chapeau gris dont la plume défraîchie tombait sur le côté droit, puisait et fouillait de ses petites mains tremblantes dans le sac jaune et bleu de chez Lidl dont elle sortait de vieux croûtons de pain, pour alimenter des pigeons ramiers déjà énormes dont le ventre était sur le point d'éclater.

## ..... **Patrick Futersack**

Ma mission ce jour-là : Monter sur le toit, au-dessus du 6ème étage, pour constater les travaux de réfection à effectuer...

Dans la cour de l'immeuble, je recevais l'architecte et le chef de chantier en vue du rendez-vous de travail prévu, échanges contradictoires et complémentaires, constat des lieux à établir. Entretiens courtois d'emblée, mais s'amplifiant au fur et à mesure des contradictions, des contraintes, des questions, des réponses,

Allant croissant mais ne s'embellissant pas, d'autant plus qu'une jonction se faisait au troisième étage avec le Président du Conseil Syndical, puis au cinquième étage avec le Syndic de l'immeuble, chacun y allant de ses idées, suggestions, propositions, critiques.

Echauffés par ces débats plus ou moins stériles, on atteignait les sombres couloirs sans fin du sixième étage où s'alignaient à gauche et à droite les tristes portes des chambres de bonnes der-

rière lesquelles on osait à peine imaginer que vivaient des êtres humains, ou plutôt qu'ils devaient y survivre.

Atmosphère froide, saumâtre, couloirs mal éclairés par des vasistas usés aux tristes vitres usées séculaires.

Arrivés enfin au terme de ce chemin de croix que je venais de parcourir et au pied d'une échelle métallique rouillée plaquée verticalement au mur, débouchant sur le toit en zinc de l'immeuble par un étroit vasistas, tous ces gens nous encourageaient (ça va de soi), le chef de chantier et moi-même, à escalader jusqu'au faîtage, but ultime de notre périple, ce que je fis lentement non sans une certaine appréhension de ce que j'allais découvrir.

Ascension prudente, timide, sans précipitation surtout, et, au plus haut de mon courage je parvins ainsi aussi au plus haut de cet immeuble, trop heureux de pouvoir enfin m'asseoir sur cette pente à plus de 30°, mais prudemment tout contre une immense cheminée en briques d'où émergeait une bonne vieille ferraille, fort salubre, que je m'empressais de saisir fermement pour m'assurer, non sans avoir au préalable tenter de tester son solide scellement approximatif.

C'est ainsi que cette pause bienvenue m'a permis, pour la première et dernière fois de ma vie, de profiter, en silence cotonneux, d'une vue imprenable sur les toits des immeubles voisins, de visionner les minuscules voitures qui descendaient le boulevard, de scruter de façon indiscrete les activités en cours derrière les fenêtres ouvertes d'en face, de cohabiter avec une colonie de pigeons qui semblaient s'étonner de ma présence en manifestant leur désapprobation par des roucoulements rauques et me scrutant de leurs yeux ronds inquisiteurs.

En bref, j'ai vécu et subi ce moment, privilégié peut-être, unique certainement.

Ce que je ne dirai pas, c'est le vertige qui m'atteignit brusquement sans crier gare, m'obligeant à me crisper sur mon bout de ferraille salvateur.

J'appelai le chef de chantier qui était en train de gambader allègrement sur les échafaudages afin de solliciter son aide pour repartir, repli en marche arrière pour ma part, frottant le fond de mon pantalon sur le zinc échauffé par le soleil, comptant les quelques mètres qui me séparaient du petit vasistas de sortie, retenant mes tremblements pour ne pas retarder mon échappée.

Quel plaisir ne fut pas de retrouver enfin ces sombres couloirs des chambres de bonne qui, soudain, curieusement, me parurent bien sympathiques.

Revenons au sujet d'aujourd'hui suggéré par Marie-Thérèse :

Oui, Marie-Thérèse, mon sujet de départ a été court.

Oui, Marie-Thérèse, je l'ai bien allongé en accumulant de plus en plus de détails.

Mais Non, Marie-Thérèse, je ne l'ai pas voulu exagérer et me suis cantonné à ce que j'ai vécu.

.....  
.....

Marie-Thérèse Leroy, Alain Huré, Françoise Poirier, Anne-Marie Marchay, Dominique Pellegrin, Patrick Futersack, Paulette Teindas, Régine Loubière, Annie Maugard, Eric Rondeau.

.....  
Jeux

## Eric Rondeau

### *Texte triste avec des mots gais*

Avec les mots : splendide, fêtard, super, rire, congratulations, réjoui, Alléluia, rigolade et amuseur choisis par les participants Alléluia, finie la rigolade, il va falloir y aller !

Mon voisin, qui n'est qu'un pauvre fêtard, se réjouit à l'avance, mais moi j'ai horreur de ces soirées entre collègues.

Pour se faire bien voir des chefs, les uns vont perdre de leur splendide en courbettes et en congratulations, les autres vont rire de blagues vaseuses d'amuseurs de mes deux !

Ça va être super !

### *Texte incompréhensible par des étrangers*

Comme bison futé l'avait annoncé, ce nouvel épisode Cévenol a conduit à une alerte orange en pleine cambrousse Alésienne.

Moult bagnoles sont restées prisonnières de conduites en accordéon et de bouchons remontant les bretelles des périfs des pate-lins alentour.

### *Texte avec mots commençant par les lettres de l'alphabet dans l'ordre*

Ave Brutus, conspirateur dément et fourbe, grand homme immortel, jeune kamikaze. La morale n'oblige plus quiconque. Repars sans tuer un valeureux Wisigoth xénophobe yougoslave zélé

## Alain Huré

### *1-Mots gais, texte triste : fêtard, super, rire, congratulations, réjoui, alléluia, rigolade, amuseur, splendide*

Sombre fêtard, tu nous fais bien rire jaune maintenant après ton super accident place des Alléluias en fleurs, seule ta femme a eu droit aux congratulations des médecins, ils en avaient jamais vu des types cassés comme toi, un vrai puzzle, c'était pas d'la rigolade à reconstituer. Splendide, ton plâtre, il y a de quoi écrire pour les copains. Je vais commencer par dessiner un sourire réjoui là où tu dois avoir la bouche, amuseur de mes deux.

### *2-Ecrire un texte journalistique incompris pour des étrangers*

Surpris dans une partouze, l'homme tomba des nues. Il prit ses jambes à son cou mais fut fait aux pattes par les hirondelles qui patrouillaient. Conduit au poste, il se mit à table mais refusa d'être une balance. Spécialiste des parties fines, des ballets roses, maquereau à ses heures, il finit au ballon, la Santé lui fera du bien...

### *3- Ecrire une phrase avec les lettres de l'alphabet dans l'ordre*

Après boire, conduire des éléphants fait gerber. Heureusement ivres jeune koulak, les marins noirs ou pétés qui rigolent sans torcher un vieux whisky. X, Y, Z ( X'amine your zipper).

Note de l'auteur : XYZ, c'est ce qu'un anglo-saxon dit à un homme pour lui faire remarquer discrètement que sa braguette

### *4-Ecrire un court texte avec un des titres suivants*

-Tu ne vas pas me croire, dit Marie à Joseph, le type qui vient de sortir, c'est un ange... non, pas un mec sympa, c'est un vrai ange, Gabriel, qui dit qu'il s'appelle. Et puis, il est venu me dire que Dieu m'a fait un enfant.... Et le miracle, c'est que Joseph l'a crue !

-Qu'est-ce qu'il veut, le monsieur ? Il a choisi ? Ça fait deux heures qu'il lit la carte du restaurant, il veut l'apprendre par cœur ou il cherche les fautes d'orthographe parce qu'en cuisine, ça refroidit. Votre dame, en face, elle commence à se douter que vous faites des additions et que vous cherchez à en dépenser le moins possible. Vous voulez une calculette ?

-Merci pour la carte parce que je n'ai pas de Gps, dit Christophe Colomb

-Dans la vie, vous faites quoi ?

-Je ne fais que passer...

-Juste pour voir. Jouer au poker avec des aveugles, c'est dur...

-On se connaît, non ?

-Oui, Alois Alzheimer

-Ah oui, je me disais...

## Patrick Futersack

### *1er Sujet : Avec les mots gais fournis par les participants, écrire un texte triste.*

#### *Fêtard, Super, Rire, Congratulation, Réjoui, Alléluia, Rigolade, Amuseur, Splendide.*

Ce super fêtard, du moins réputé comme tel, se réjouit de ses pseudos-splendides rigolades qui ne font rire que lui seul. Pauvre amuseur public désœuvré en chasse de congratulations de la part de ses auditeurs.

Alléluia, Alléluia, allez plutôt là où y'a moins de tristesse à voir et à entendre.

### *2ème Sujet: Ecrire un texte journalistique incompréhensible pour des étrangers, mais évident pour nous.*

Bulletin météo exprès ( 52 secondes chrono à l'écran ! ) :

Aujourd'hui, profondes perturbations de l'Alsace à l'Aquitaine avec refroidissements hivernaux sur les hauteurs des Alpes et dépressions avancées sur le Sud-Ouest mais améliorations dépressionnaires attendues sur l'île de beauté en signalant au passage des avancées nuageuses direction Sud-Nord vers le Nord-Pas de Calais pouvant percuter des avancées venteuses qui pourraient être absorbées par la pointe Finistère sans préjudice d'une possibilité d'un pic de température pouvant s'abattre sur la région Poitou-Charentes rejoignant éventuellement les dépressions avancées sur le Sud-Ouest déjà envisagées au début de ce bulletin.

Si vous sortez n'oubliez pas de vous couvrir.

### *3ème Sujet : Ecrire une très longue phrase dont chaque mot commence par les lettres de l'alphabet prises dans l'ordre.*

Atchoum! La brute!

Bon sang!

C'est pas facile

De rédiger cet  
Exploit suggéré par Marie-Thérèse! Encore  
Faut-il  
Grandement ou non  
Hispaniser, si c'est possible  
Ironiquement pour se distraire  
Jouer un peu comme au  
Karaoké, ou bien  
Lamentablement se stresser et  
Mesurer humblement  
Non seulement  
Occulter ses incapacités  
Pouvant aller jusqu'à ce  
Qu'on arrête de  
Ramer  
Seul avec ses pensées  
Toujours essayer encore et encore  
Usurper les écrits de son  
Voisin, ce bon copain de droite,  
Walter, et celui de gauche  
Xavier, pour ne plus se sentir  
Youpee ! comme un  
Zombie.

**4ème Sujet : Ecrire un court texte avec un des titres proposés.  
Titre Retenu : " On se connaît, non ? "**

Pourquoi non? Et si on se connaissait, oui ? C'est quand même curieux cette façon de s'exprimer et qui, d'emblée, sème le doute.

Et si on ne se connaissait pas, oui ou non ? Si je te disais ça comme ça, tu me regarderais avec des yeux pédonculés, non ? Eh bien oui, si on se connaissait, je ne te poserais pas la question de savoir si on se connaît, et si on ne se connaissait pas, pourquoi est-ce que je te poserai la question de savoir si on se connaît puisque, d'emblée, je sais qu'on ne se connaît pas, non ? Oui ?

Pour moi, c'est simple: Ou bien je connais bien ceux que je connais, et je ne leur pose même pas la question de savoir si je les connais, ce serait idiot, non ? Oui ?

Ou bien si je ne le connais pas, je ne vois pas pourquoi j'irais leur demander bêtement si on se connaît ou non.

Bref, se connaître ou ne pas se connaître, that is the question, Non?

.....  
.....

## Devoir de vacances

Tout le monde sait que Poubelle était un préfet de police, Guillotin a donné son nom à la guillotine et que calepin vient de monsieur Calepino.

**Raconter l'histoire du personnage qui a donné son nom à ces objets :**

Tabouret, trottoir, feuilleton, fayot, adolescent, poireau, beurre, poker, bretzel, assiette, stylo, drapeau, échasse, liftier, lettre, fleur, mairie, manche, poêle, tournevis, muet, navet, parcmètre, paillason, pomélo, retraite, vendange, vacances, tripot, treize, tonnerre, tocsin, tache, slip ... ou un autre mot

Exemple de biographie inventée :

## Alain Huré

### 1- Ascenseur

Oh, elle n'a pas eu une enfance heureuse, la petite Ascenseur Brignard. Née le jeudi 3 juin 1851, jour de l'Ascension, d'où son prénom, dans un village savoyard, élevée par une mère qui avait pour elle des ambitions et qui la voyait grimper les échelons de la société, rabaissée par son père pour qui les filles étaient plus bas que terre, elle attrapa très vite des boutons sur le visage. Jusqu'à ses quinze ans, elle fit l'aller et retour entre la ferme du village et les alpages d'où elle descendait le lait des brebis pour sa mère qui en faisait des fromages de qualité variable, il y avait des hauts et des bas dans sa production. Elle quitta le village pour monter à Paris où elle fut embauchée comme bonne à tout faire dans un immeuble de 6 étages, nouveauté des rénovations haussmanniennes. Elle avait sa chambrette au sixième, ce qui n'était pas pour lui faire peur. Elle y connut d'ailleurs son premier amour, Arthur, qui était monteur en usine. Ses patrons logeaient au premier, l'étage noble de l'immeuble. Ascenseur ne mit pas longtemps à se rendre indispensable auprès de tous les occupants qui l'appelaient par la cage d'escalier dès qu'ils avaient quelque chose à descendre ou à monter. Elle aimait rendre service, la petite montagnarde et, quand elle avait porté le sac de courses ou le paquet du facteur au fonctionnaire du quatrième, celui-ci la renvoyait au premier en appuyant sur un des boutons qui constellaient sa figure.

Et la vie continua jusqu'au jour où, à près de soixante ans, en 1910, elle tomba d'un coup entre le second et le troisième, les propriétaires la remplacèrent par cette machine récemment inventée à laquelle, en l'honneur de la mémoire d'Ascenseur, ils donnèrent son nom.

Et ils sont sûrs qu'elle est montée au ciel, la courageuse savoyarde.

### 2-Trombone

Charles-Emile Népomucène, vicomte de Trombon, fut très jeune attiré par les idées nouvelles des Encyclopédistes. Dans son château de Trombon-sur-Adour, il résolut d'apporter sa pierre aux avancées scientifiques de l'époque. Son père lui ayant interdit les produits chimiques, poisons et autres explosifs, il s'enferma dans son cabinet pour y chercher l'objet de ses études. Une fenêtre mal fermée, un souffle de vent venu des Pyrénées voisines, voilà quelle fut l'étincelle qui le mit sur la Voie ! Ses papiers s'envolèrent et s'éparpillèrent dans toute la pièce. Pestant, il les rassembla mais, aussitôt posés sur la table, ils s'envolèrent derechef. Une fois la fenêtre close, il fronça les sourcils, qu'il avait fournis, et réfléchit. Comment tenir ces feuilles ensemble, de façon provisoire, avant que, le travail fini, on ne les assemble en un livre cousu, relié cuir et doré à l'or fin. Ce serait sa tâche, son Graal, l'aide qu'il apporterait aux philosophes qu'il admirait, Voltaire, Diderot et d'Alembert qui devaient constamment appuyer leurs coudes sur les feuillets en cours, à la merci des courants d'air vicieux et sans doute cléricaux.

Il essaya d'abord la corne, la pierre, le bois, tout ce qui était à sa portée. Il rabotait, clouait, sciait, en vain. Ses prototypes, de ce qu'il appelait déjà le Trombonicum, conservés au musée du trombone de Saint-Pierre d'Irube, montrent une inventivité et une dextérité ingénieuse mais, difficilement maniables, entre trois et dix-huit kilos, ils se révélèrent inadaptés à l'emploi aux-

quels ils étaient destinés. Dix-sept ans furent nécessaires à Charles-Emile, de multiples essais qu'il effectuait sur son bureau, assemblant une dizaine de feuillets et demandant à deux valets, l'un à la porte, l'autre à la fenêtre, de faire un courant d'air, même en plein hiver ! Il perdit sept domestiques de fièvres, gripes et autres pleurésies, leurs noms sont pieusement honorés comme pilotes d'essai du trombone, leur fête est le premier mai.

C'est en 1789 qu'il eut la révélation, trop tard malheureusement pour ses amis philosophes... Enfermé dans un cachot pendant la Révolution, il jouait avec une tige en fer avec laquelle il espérait ouvrir la serrure de sa geôle, il la tordait en tous sens quand la lumière l'envahit, il avait trouvé, la forme parfaite était la spirale qui symbolise le cheminement dans les cercles concentriques de la pensée, la rotation et l'élévation ! Le premier essai qu'il fit avec des feuilles de platane de la cour de la prison le comblèrent, il tomba à genoux. Le tribunal révolutionnaire, à qui il fit une démonstration, « trombonant » les feuilles des condamnés à la guillotine, le libérèrent et il aurait fini au Panthéon sans l'intervention mesquine et hargneuse de Philibert Agrafe, inventeur jaloux d'un ustensile sans avenir.

Charles-Emile Népomucène Trombon mourut en 1821, il laissa un testament en dix-sept pages, assemblés du prototype T-23, celui qu'il préférait entre tous.

### ***3- Pour rire, une histoire dont tous les noms viennent de personnes ayant existé***

De ma mansarde, après avoir répondu au bigophone, je descendais la poubelle qui puait la nicotine, le carpaccio béchamel et les vieux sandwiches. Je croisais la mégère du troisième, en cardigan, un magnolia dans les bras qui, elle, puait le kir et faisait bouger ses strass devant moi. Pas masochiste, par peur de la syphilis, je fuis son laïus dans le dédale du macadam. Un saxophone jouait un air nigaud. Soudain, une silhouette en catogan sortit un colt. Je tombais comme une marionnette. J'entendis les godillots de cet olibrius s'approcher et fouiller mon pantalon pour y prendre mon calepin. Ensuite, il remonta dans un diesel et s'enfuit. Il mérite de se faire lyncher et de finir sur la guillotine, grinçai-je...